13me Année — N° 115 *bis* Octobre 1929.

DEPOT LEGAL
VAUCLUSE
N° 1199

Cahiers du Sud

SOMMAIRE

LÉON PIERRE QUINT .... *Lautréamont : Le Sadisme et l'Amour*
HUBERT DUBOIS .... *Naissance d'un Poème*
G. RIBEMONT-DESSAIGNES .... *Frontières Humaines*
FRANÇOIS BERTHAULT .... *Promenades*
HENDRIK CRAMER .... *Histoire d'un Tatouage*
HENRI FLUCHÈRE .... *Aldous Huxley*
J. CARNER-RIBALTA .... *Atlantica*

CHRONIQUES

LA POÉSIE, par Pierre Ménanteau. — LES LIVRES, par Jean Audard Henri Fluchère, Raymond Baissette, Georges Pillement, Pierre Ménanteau, M.C.S. — LITTÉRATURES ETRANGÈRES, par Marcel Brion, A. Paley.

MACHINES PARLANTES, par Pierre-Lionel Méry, Jean Ballard.

A MARSEILLE. — Lettre d'*Indo-Chine*.

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

N° 115 bis 15me Année Octobre 1929.

Cahiers du Sud

Tome VI. — 2me Semestre 1929.

Le Comte de Lautréamont

LE SADISME ET L'AMOUR

....

Ces exploits délirants de Maldoror, un mobile les domine, qui dirige sa conduite : le goût du sadisme. Génie du mal, épris du mal jusqu'à l'amour mystique de celui-ci, il ne pouvait évidemment trouver de plus heureuse satisfaction à ses besoins que dans le sadisme. C'est dans cette perversion que s'exprime sa haine de l'humanité mauvaise, et qu'il réalise les sévices qu'il veut imposer aux êtres humains. « Homme, n'as-tu jamais goûté de ton sang ? Comme il est bon ! » Tantôt, apercevant une petite fille dans la campagne, Maldoror abuse d'elle, force son bouledogue à l'imiter, puis, comme ces vagabonds criminels et légendaires, Vaché, Landru, Soleilland, il s'acharne sur le corps qu'il lacère et dépèce. Il « devait couver une haine bien grande contre ses semblables pour s'acharner ainsi sur les chairs et les artères d'un enfant inoffensif ». Tantôt, il assiste à un naufrage ; il voit les passagers se débattre dans les vagues pour atteindre un radeau ; alors s'emparant d'un fusil, il tire successivement sur ces malheureux, visant à l'épaule ou

aux jambes pour les regarder couler plus doucement. Des requins attendent leur proie ; il les aide, puis se débarrassant de ces monstres, seul en présence d'un requin femelle, l'homme le plus cruel avec l'animal le plus rapace, il s'enfonce à l'intérieur de la mer pour un magnifique accouplement bestial. Ou bien, il enferme un adolescent dans un sac de toile, livre le sac à des bouchers en leur déclarant qu'il contient un chien enragé à abattre. Ou encore, du haut de la plateforme de la colonne Vendôme, il lance le corps vivant d'un homme, attaché au bout d'une corde, comme après un lance-pierre, et le corps, après une course au-dessus de la ville, va retomber sur la coupole des Invalides. Enfin, rééditant les plaisirs de Gille de Rais, il se plaît à attirer doucereusement des enfants dont il tranche la gorge par surprise.

Il faut croire que les ressorts psychologiques du sadisme se ramènent à quelques traits assez simples. Lautréamont se rencontre ici, souvent mot à mot, sans le savoir sans doute, avec le marquis de Sade. Il rêve de débauches dans une cellule idéalement cloîtrée, pareille à celle des *Cent vingt journées de Sodome*, où la porte enlevée est remplacée par un mur maçonné ; de même quand les évêques se réunissaient pour élire un pape, la salle du conclave était fermée, pendant tout le temps des délibérations, par des pierres cimentées. Ailleurs, Maldoror, selon la méthode du « divin Marquis », s'exerce à froid au jeu du sadisme pour ne pas avoir de remords quand il exécutera ses crimes dans l'excitation de la volupté.

Convenons qu'il est étrangement mystérieux, ce désir qui incite certains individus à commettre les forfaits les plus inhumains pour satisfaire leurs besoins sexuels, c'est-à-dire pour perpétuer l'espèce humaine. Evidemment ces sadiques peuvent être doués de sens moral, d'un cœur généreux. Dire qu'ils sont des malades n'explique rien, car leur passion criminelle, qui a pris chez

eux une forme extrême, qui est devenue une déviation de l'instinct sexuel, est à son origine dans la nature de l'homme. L'amour, l'acte de la possession est un acte de violence, et souvent sanglant. Le sang est intimement mêlé à la procréation. Si l'on observe les animaux, comme l'a fait Rémy de Gourmont, on constate que l'amour prend des formes épouvantables qui ne dépassent guère en horreur les tableaux sadiques de Lautréamont. Qui n'a entendu, la nuit, les appels et les miaulements des chattes excitées? Gourmont parle des taupes, dont les femelles n'ont pas de vulve ouvertes, mais simplement un tissu plat que le mâle, dont le sexe est extrêmement pointu, doit trouer et transpercer. La femelle, qui a le pressentiment de la souffrance, s'enfuit affolée à travers des galeries souterraines, tandis que l'autre, surexcité, se précipite férocement à sa poursuite.

D'ailleurs, le marquis de Sade n'a jamais rien imaginé de plus cruel que les procédés de la nature, pour faire croître et multiplier les êtres vivants. Les hécatombes d'insectes, en particulier d'abeilles, qui recommencent périodiquement, pour qu'une femelle unique reproduise l'espèce, ces gaspillages grossiers de vies dépassent les images parallèles dont ont pu rêver les imaginations les plus morbides, les folies d'un Caligula, les incendies romains de Néron, les spectacles des dernières guerres et des dernières famines de ce siècle: catastrophes où le chiffre des morts l'emporte de beaucoup en importance sur celui de toutes les catastrophes analogues de l'histoire, considérées cependant par nos professeurs, oublieux du présent, comme dignes de compassion.

Mais l'homme a une tendance profonde à idéaliser les plus monstrueuses horreurs. Il veut forcer la nature, la rendre plus belle et meilleure jusque dans son abjection. Il suffit de lire *la Vie des Abeilles* de Maeterlinck pour comprendre comment il a transformé le sacrifice épouvantable des vies consommées pour la continuation de l'es-

pèce, en un vol nuptial vers l'azur, en un héroïsme féérique des mâles. Si donc le sadisme peut atteindre dans certains cas une forme pathologique, il est cependant avant tout un don de la nature, une tendance fondamentale chez l'animal et chez l'homme. Dieu a tenu parole quand il a maudit les descendants d'Adam. Le : « Tu t'accoupleras avec cruauté » est aussi vrai que le : « Tu engendreras dans la douleur » ou que le « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Il n'est pas étonnant, dès lors, de constater quel parti Lautréamont a tiré de ces paroles de vengeance dans son réquisitoire contre la création. Il dépeint ainsi une humanité non idéalisée, dépouillée de son hypocrisie. Il met à nu le cœur des hommes. Par le sadisme, il symbolise le génie du mal dans toute sa grandeur.

Et cependant je suis forcé de reconnaître qu'il ne cherche pas le *mal uniquement pour le mal*. Le fond de son cœur, même s'il le cache, est plein de compassion. Mêlée aux cris de haine, aux injures ordurières et somptueuses, je découvre, dans certains chants, l'expression d'une immense sympathie : « Ayez la bonté de regarder ma bouche... j'en contracte le tissu jusqu'à la dernière réduction afin de faire croire que je possède un caractère froid. Vous n'ignorez pas qu'il est diamétralement opposé. »

Non seulement il croit à une bonté originelle perdue, mais il est bon lui-même.

*
* *

Maldoror a de l'amour pour l'homme. Aussi invraisemblable que paraisse d'abord cette assertion, il y a peu de livres où je sente un tel sentiment de solidarité humaine. Pour Lautréamont, l'homme est un frère, fait de sa chair et de son sang. Du christianisme qu'il a vomi, il a gardé quelques souvenirs d'enfance. En chrétien qui ne comprendrait pas l'idée de faute, il porte sur lui la

croix des autres, leurs souffrances, non leurs péchés. La faute vient du Ciel. Sur terre, Maldoror ne voit que des victimes innocentes. Aussi s'il fraternise apitoyé avec l'homme, c'est qu'il l'aime contre Dieu : son amour est en raison inverse de sa haine pour le Créateur du mal. Amour et haine, deux passions contraires intimement fondues en lui. Chaque partie de son œuvre s'élève jusqu'à ce double sommet de tendresse et de sauvagerie. Une sensibilité d'enfant, longtemps refoulée, déchire soudain les liens de pudeur qui la compriment, et ne trouve pour s'exprimer que les paroles d'une violence féroce. « Les supplices exercés contre la faiblesse passaient devant mon front en rugissant comme des éléphants écorchés, dit-il ».

Je me figurais ne jamais pouvoir entendre dans ce livre une seule note de pure douceur: aussi chacune d'elle me paraît-elle plus précieuse que la goutte d'eau du désert. Volontiers, il s'attendrit, faisant allusion à la «pâle jeunesse des collèges », aux « enfants étiolés des manufactures ». Ailleurs, avec cette simple donnée générale : la mort d'un enfant de dix ans, il arrive à apitoyer et à effrayer, en évoquant « ces ténébreux mystères, par lesquels un être humain disparait de la terre, aussi facilement qu'une mouche ou une libellule, sans conserver l'espérance d'y revenir... » J'ai parlé de la compassion du poète pour le petit garçon qui court en vain après l'omnibus, ou encore de l'harmonie apaisée du paysage où dort l'hermaphrodite.

Sa sensibilité prend aussi la forme du véritable amour. S'il entrevoit un ange dans chaque enfant, qui aurait gardé le souvenir d'un âge d'or, il trouve dans l'adolescent la plus belle expression de la pureté humaine: c'est que ses traits, non figés encore, se renouvellent, en chaque instant imprévisibles et que ce corps intact, à la veille d'entrer dans la grande rumeur de la vie, reste préservé des abominables contaminations. Leman, Lohen-

grin, Lombano, Elseneur, Holzer, Reginald, tels sont les noms de quelques-unes de ces figures de séraphins, qui surgissent puis s'effacent, recouvertes « des insignes de la jeunesse », à l'horizon du poète ébloui. Dans l'histoire de plusieurs grandes civilisations, l'adolescent a représenté pour une élite restreinte le type accompli de l'homme. Lorsqu'il réunit le beau et le bien, Platon voit en lui la perfection. Les Latins, au contraire, lui opposèrent l'homme mûr, le « citoyen romain ». A l'heure présente de l'autre côté du Rhin, les amis du poète hermétique Georg ont érigé un culte à l'« éternel adolescent. » Des groupes de lycéens allemands, sous la conduite de pédagogues, s'inspirent — en la déformant d'ailleurs — de cette idéale image pour donner à tout jeune homme la conscience de lui-même, de sa supériorité sur les « grandes personnes » et assurer, vis-à-vis de la famille et de la société, sa liberté de conduite. Ces diverses théories, qui exaltent l'adolescent, sont toutes caractérisées par la haine ou le mépris de la vie ordinaire, de cette vie où l'individu n'entre véritablement qu'à l'âge de vingt ans. La plupart des hommes considèrent la période qui précède la majorité comme un apprentissage sans importance et qui n'a de sens qu'en vue de la grande épreuve de l'âge mûr. Mais pour certaines natures, l'adolescence est au contraire, le seul beau, le seul adorable moment parce qu'il échappe au renoncement et au compromis, la seule parfaite plénitude. Non, ce n'est pas une peur de la vie; c'est un dédain ou une horreur de la société, de son activité moyenne habituelle, de sa tyrannie et de son hypocrisie. Ces chants passionnés que Lautréamont adresse aux jeunes gens sont une des formes de sa révolte et qui bercent le désespoir des éternels chercheurs d'absolu.

Pour échapper à la réalité banale, le poète s'envole avec ses amours dans les tourbillons du romantisme. Mario et Maldoror, « les deux frères mystérieux » longent la grève au galop insensé de leurs chevaux « comme

s'ils fuyaient l'œil humain » ; ils s'élèvent dans les espaces « jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus distinguer la silhouette suspendue de la planète du monde ». Alors « au milieu des étoiles qui compatissaient à leur douleur et sous l'œil de Dieu s'embrassaient, en pleurant, l'ange de la terre et l'ange de la mer. »

Aussitôt que deux êtres s'aiment, ils s'efforcent d'échapper à l'emprise des hommes. Les points les plus éloignés de la terre les invitent au voyage · appels nostalgiques des îles, de la solitude Aussi bien les amants vulgaires que les Roméo ou les Tristan, tous ils cherchent à s'enfuir comme des criminels traqués. S'enfuir à deux. A deux, notre besoin de société est pleinement satisfait; le couple a la liberté de mépriser le reste du monde.

Etrange force de métamorphose de la passion: elle transforme le détail futile qui irrite en un détail émouvant. N'as-tu pas faim? Veux-tu t'arrêter et te reposer de ta fatigue? Si ces questions étaient posées par son père, l'adolescent les jugerait insupportables, mais c'est Maldoror qui les adresse à Mario, et Mario est touché jusqu'au fond du cœur, car « chacun prend autant d'intérêt à la vie de l'autre qu'à sa propre vie. » Le tableau se développe sur un ciel agité, sombre et magnifique. La voix du poète a les modulations infiniment douces des vagues qui viennent, par les nuits très calmes, mourir au bord du rivage. Mario s'adresse à Maldoror: « — Je vais te prêter mon manteau pour te garantir du froid. Je n'en ai pas besoin. Je [Maldoror] lui répliquai : — « Malheur à toi si tu fais ce que tu dis. Je ne veux pas qu'un autre souffre à ma place et surtout toi. Il ne répondit pas... mais moi je me mis à le consoler à cause de l'accent trop impétueux de mes paroles... et je lui dis: — « Est-ce que tu pleures? » Plus loin, c'est Elseneur qui s'adresse à Maldoror : — « Moi, Elseneur je te vis pour la première fois et dès ce moment je ne pus

t'oublier. Nous nous regardâmes pendant quelques instants et tu te mis à sourire. Je baissai les yeux parce que je vis dans les tiens une flamme surnaturelle... »

Cependant l'angoisse de vivre, cette ombre qui ne quitte jamais les pas de Maldoror, n'est pas chassée par la présence de son ami. Elle rampe près de lui, et dès qu'il veut respirer l'air libre du bonheur, elle le mord au talon. Dans la *Vierge Folle* de Rimbaud, l'amant se transforme en bourreau : c'est qu'il cherche à noyer dans le mal son remords d'être sur la terre. Dans les bras de sa maîtresse, il songe : « Pourquoi existons-nous ? » et son inquiétude touche au paroxysme. Quand la femme lui dit : « Je te comprends », il ricane, et plus elle fait preuve de soumission, plus il répond par d'incompréhensibles brutalités. Seul remède à l'anxiété, le démon insuffle les tentations du désespoir et de la perversité. Je le fis « souvent souffrir par les brusqueries de [mon] caractère, raconte Maldoror. Lui, [Reginald] il ne cessait d'employer ses efforts à n'engendrer de [ma] part aucun sujet de plainte contre [moi] : un ange n'aurait pas réussi... » Telle est, hélas, l'impuissance finale de la passion.

Et pourtant l'amour de l'éternel adolescent ramène Maldoror du sadisme exacerbé à la douceur des émotions nuancées; il découvre ses replis intérieurs les plus sensibles; il retrouve en lui quelques-uns de ces grands sentiments profonds communs à toute conscience humaine. L'amour, — cette seule passion de pur désintéressement, — le fait même hésiter, dans son rôle d'universel destructeur. « Un instant, il croit s'être trompé et se demande s'il aurait dû suivre la route du mal comme il l'a fait... » Le voici qui se contredit davantage : apercevant le corps d'un jeune homme de dix-sept ans à peine, qui vient de se jeter dans la Seine pour se suicider et qu'un batelier a sorti de l'eau, Maldoror fait revivre ce corps inerte : « Il souffle pendant une heure dans la

bouche en pressant ses lèvres contre les lèvres de l'inconnu... » Et bientôt, il s'écrie : « Sauver la vie à quelqu'un, que c'est beau! Et comme cette action rachète des fautes! » Dans cette minute, l'homme aux lèvres de bronze, à la prunelle de jaspe, ému jusqu'aux entrailles semble céder à une tendance altruiste, se laisser aller à certaines impulsions élémentaires de pitié, qui coexistent au fond de notre âme auprès de la cruauté primitive. Et il ajoute, s'adressant à Holzer, l'adolescent qui voulait mourir : « J'espère que tu ne me causeras plus un pareil chagrin, et moi, de mon côté, je t'ai promis de ne jamais attenter à ma vie. » Si quelque ironie secrète se cache sous ces paroles, le sentiment qui anime alors Maldoror n'en est pas moins aussi une des expressions réelles de lui-même. Pendant la durée d'un éclair, transformé par l'amour, il accepte l'idée de bien.

Léon PIERRE-QUINT.

Les pages qui précèdent sont extraites d'un volume à paraître prochainement aux *Editions des Cahiers du Sud*.

Naissance d'un Poème

Quel vent soudain disperse nos débris, les voix et l'eau, la terre et l'heure. A leur effroi s'unit le jour, et le silence, veilleur de souffles, comme une cataracte immobile.

Un œil brillant de sel glisse du ciel des larmes, et la mer en plein vent comme un grand feu d'écailles, avive un songe incorruptible.

Un visage en lambeau sous la fusillade des sources, des tambours de boue parmi nous, entre des murs, au gré de jours où l'espoir ne vient qu'avec l'ombre à l'affût dans sa toile ;

Et ce message aux plis de braise, pour la souffrance parmi nous, ce grand appel garni de lames, ce feu d'épines en plein sang ;

Pour notre chant pieux ce destin d'autres rives, de poils, de sable et d'os, qui hurle à notre approche, armures sans regard, somptueuses brûlures, que je tremble de susciter...

Hubert DUBOIS.

Frontières Humaines

RECIT (1)

... J'ai fait un grand voyage et j'en suis revenu. Mais non comme je suis parti. On ne revient jamais d'un voyage, à vrai dire. Mais ce n'est pas cela qui importe. J'ai été dans un hôpital parce que j'étais malade. Et j'ai pu voir de près ce que sont les médecins, les savants et tous ceux qui font des recherches concernant la vie et la vérité...

Il y eut autour de moi des rires étouffés et des chuchotements qui imprimèrent sur l'espace lumineux un gaufrage singulier analogue à celui des plages de sable lorsque la mer s'est retirée. La voix continua.

— Pourquoi riez-vous ? Il n'y a là rien que de très sérieux. Vous moquez-vous de la vérité ? Douteriez-vous qu'elle existe ? Ce serait absolument idiot, permettez-moi de vous le dire. La vérité existe, elle existe d'autant mieux qu'on la fait pour cela. On la fait de toute pièce. Et pour la mieux prouver on la retouche à chaque instant, on la modifie, on la fait plus belle, toujours avec plus de poudre, de noir, de rouge, comme une belle poule. Est-ce que ça existe, une belle poule ? Oui. La vérité, c'est la même chose. Et ça sert au même usage ne vous en déplaise. L'important est même qu'on puisse la traiter ainsi ; la charger de combinaisons toujours nouvelles, et s'accorder grâce à sa malléabilité et à sa bonne volonté de belle poule habituée à montrer ses mollets sous des robes toujours conformes à la fuite de la mode, une nouvelle raison de vivre.

Un merveilleux hôpital en vérité, la vraie demeure de la science. Il faut dire que c'était dans un pays

---

(1) Extrait des *Frontières Humaines* à paraître aux Editions du Carrefour.

neuf, peu embarrassé par les traditions. Quoique cela, ce pays a un passé et en porte les marques. Une des parties de l'hôpital était de l'ancienne époque, vaste bâtiment haut et sombre, aux immenses murs verdâtres, percés d'un nombre extraordinaire de petites fenêtres, aux grandes voûtes où, à travers des guichets semblables à ceux des prisons, des portiers vous transperçaient d'un regard soupçonneux.

Dès qu'on entrait on était saisi aux narines par une odeur de cadavre et d'iode dont il était par la suite impossible de se débarrasser tant elle s'était imprégnée dans vos cheveux, vos vêtements et votre peau. Il était, pendant de longues heures après une visite en ce lieu funeste, interdit de donner un baiser à la femme aimée sous peine de penser découvrir en elle ce parfum de la mort qu'on portait en réalité sur soi.

Une longue succession de couloirs ténébreux et d'escaliers garnis de crachoirs s'étendait en diverses directions, de telle sorte qu'il était impossible dès le premier abord d'y découvrir les moyens de s'orienter. Une petite cour étroite et nauséabonde s'étendait au centre des divers corps de ce bâtiment si haut, si sombre, si terriblement funèbre que c'est à peine si l'on songeait au ciel qui devait cependant s'étendre au-dessus des toits, à l'air frais, à la liberté.

Je me souviens que la première fois que j'entrai dans cet hôpital, je m'égarai et me trouvai par surprise dans cette petite cour. Je demeurai cloué sur place en découvrant une infirmière qui, courbée devant une fontaine, lavait, à grande eau, un plateau couvert de sang, puis se mettait à aiguiser un énorme couteau, analogue à ceux qu'on voit dans les cuisines et chez les bouchers. Longtemps, je restai immobile sans parvenir à découvrir à quel travail se livrait cette femme dont les beaux bras nus étaient maculés de sang. Puis je m'approchai d'elle, et je remarquai alors qu'elle était belle, appétissante, avec une chair abondante : ses bras et sa gorge étaient ceux d'une femme faite pour l'amour. Il me vint à l'esprit l'image de cette belle et de son amant. Pouvait-on la détacher et la débarrasser du sang, des malades, de l'odeur, des tableaux auxquels elle avait été mêlée ? Pouvait-elle être nue, simple, sans aspect et sans souvenirs autres que ceux de sa nudité ?

Je lui demandai mon chemin, mais je n'écoutai pas ses paroles. Je regardais ses yeux et y découvrais une petite image dansante que je fus long à identifier. Non que je pensais qu'elle était celle d'une chair ouverte, saignante, ou morte, ce n'était que le reflet de l'eau miroitante, et de mes propres membres alors qu'elle me regardait. Toutefois l'odeur qui montait de toute sa personne si souriante n'était que celle des cadavres et de l'iode.

Je n'avais d'autre but que de venir visiter une malade, et je finis par découvrir sa chambre. C'était une jeune femme dont j'avais entrepris la conquête. Qu'on m'excuse si j'emploie ces termes ; c'est que cette personne, comme d'ailleurs beaucoup de femmes se considérait comme un objet.

Toutefois ici je dirai que l'objet femme est d'un maniement dangereux en ce sens qu'il contient toutes les vertus actives qu'on pourrait croire réservées aux volontés environnantes, seules juges de l'emploi qu'elles en peuvent faire. Jouer aux boules avec une bombe ou au billard avec des grenades est moins équivoque. C'est au moment qu'un tel objet se fait plus humble et plus dénué de pouvoir volontaire, qu'il exerce le plus perfidement les facultés destructives dont il est doué. Mais je suppose qu'il s'agit là d'un lieu commun. Si je l'exprime, ce n'est pas pour mettre en circulation une nouveauté, mais pour leur faire plaisir, à elles, aux femmes.

Donc cette personne qui s'appelait Anna avait la conception qu'elle était un objet qu'on possède, qu'on est heureux et fier de posséder, qui vous honore par le fait qu'on le possède, et qui par tous ces mérites qu'il vous confère, se met à vous dévorer, à vivre de vous, et tout simplement à vous posséder. Mais elle ne le disait pas. Elle se contentait d'énumérer ses qualités, et de fleurir comme une anémone de mer au courant de la marée montante.

On comprendra en conséquence qu'on puisse dire en parlant d'une telle créature, qu'on va entreprendre sa conquête. C'est d'ailleurs lui laisser la part belle. Il suffirait de dire qu'on va la prendre. Un objet cela se pose, se déplace, se met dans sa poche, se perd ou se casse. Quand on l'a perdu, ou cassé on en prend un autre, cela n'a pas la moindre importance. En ce cas,

dira-t-on, pourquoi prendre celui-ci plutôt que celui-là ? Pourquoi s'acharner à la possession de tel ou de tel ? Les magasins regorgent d'objets de toutes sortes, et lorsqu'on est spécialisé dans ses goûts ou ses besoins il y a des magasins qui eux-mêmes sont spécialisés et dans la même spécialité vous offrent un choix considérable de détails différents.

Il est bien vrai, et pour une part je considère pour imbécile la propension de certains propriétaires éventuels ou amateurs à ne posséder que tel objet auquel, pour le distinguer, ils ont donné un nom particulier ou un numéro et à se suicider au cas extrême où la possession leur en échappe.

On remarquera à ce sujet combien la connaissance de l'algèbre est utile. J'ai discuté en ne manœuvrant qu'avec des objets inconnus. Si je les remplace par des objets connus, et dans la circonstance par des femmes, ma démonstration n'a pas souffert. Et j'ajoute : que ces dames ne m'en veuillent pas, car ce sont elles qui ont la fâcheuse habitude de se tenir pour objets.

Ce n'est pas tout. Puisqu'il s'agit des femmes, il reste certainement à considérer leur singulière situation dans l'humanité, et tour à tour le cas énorme ou le peu de cas qu'on fait de leur personne. Il s'agit évidemment d'une différence de traitement d'objets semblables, comme je l'ai dit. Pourquoi tel homme ira-t-il satisfaire des besoins voluptueux en employant un corps qu'il trouvera à sa discrétion chez la tenancière d'une maison de rendez-vous, et n'accordera-t-il à la femme à laquelle appartient ce corps, femme qui elle aussi a, à d'autres heures, les allures de toute autre femme, qu'un sentiment d'indistinct mépris, et pourquoi n'éprouvera-t-il aucun désespoir si cette femme, chez la tenancière, lui refuse le consentement à se servir de son corps alors que le même refus de la part de telle autre qu'il rencontre dans le Monde déchaîne des cyclones de passion dans son cœur, rétrécit les limites de l'univers dans son esprit, et le conduit aux pires extrémités ? Certes la femme qu'il va posséder chez la tenancière n'est qu'un mannequin qu'il vêt à son gré d'apparences factices ; ce n'est pas elle qu'il possède, mais quelque autre créature qu'il porte en lui. Tandis que la dame du monde, la jeune fille en fleurs ou la fatale Wamp sont là pour leur propre

compte ; c'est elles qu'il veut posséder et non point un être intérieur, doublure de sa propre personnalité.

Qu'il dit ! — Car les ayant possédées, la dame du Monde, la jeune fille en fleurs ou la fatale Wamp, ils les découvre tout autres qu'il les supposait, et voit dans un dédoublement funeste leur silhouette personnelle, et la défroque dont il les couvrait.

Il s'agissait d'une crise de solitude. Coucher avec Aline de chez Mme Jeanne, en se figurant qu'elle est la Marquise de X... avec laquelle on a dansé la veille au soir ne peut donner le change que pendant quelques minutes ; il est difficile, la volupté obtenue, de continuer le jeu, et de croire qu'on est « enfin deux ». Tandis que si en vérité, on obtient les faveurs voluptuaires de la dite marquise l'illusion peut se prolonger. En y mettant de la bonne volonté. On est deux, tout le temps qu'on s'imagine l'être. De constater qu'on était le jouet d'une illusion, on est le théâtre de remous pernicieux. C'est le drame du choc en retour. Les autres drames, ceux que cause l'amour non satisfait, les maladies de langueur suscitées par une cruelle qui se refuse, peuvent s'expliquer par l'exaspération du désir d'échapper à la solitude, *d'être deux*. — Pourquoi en ce cas ne pas laisser la cruelle à son destin et *être deux* avec la fruitière du coin ou la femme du percepteur ? Ce sont de singulières affaires d'engrenages dans lesquelles la suggestion joue un grand rôle, et qu'on paye fort cher. Le retour et le réveil sont déchirants, la vérité éclate alors que l'entente charnelle sans amour (c'est-à-dire sans ce cortège de l'entente passionnelle et de l'interpénétration dans l'univers) réduit *à deux* peut diminuer le désespoir de la solitude jusqu'à n'en plus faire qu'une imperceptible pellicule qu'un peu de laisser aller permet de dédaigner.

Cette chère Anna, qu'espérais-je d'elle ? Un si charmant objet ! Je n'imaginais de la parer d'aucun décor, ni de modifier son identité. C'était bien d'Anna qu'il s'agissait. mais qu'on ne croit pas, par ce que je viens de dire, que j'étais prêt à la tenir pour unique, et décidé à souffrir le martyre accompagné de célestes lamentations si par hasard elle se dérobait à mes intentions.

C'était bien un objet que je comptais posséder, pas autre chose, avec la connaissance de sa fragilité. Je

savais combien un objet est périssable. Et peut-être qu'au fond de cette conquête gisait justement cette connaissance de sa périssabilité, le désir de la posséder sur le bord de sa destruction et peut-être le désir qu'il s'évanouît entre mes mains avec toutes ses qualités d'objet.

Anna était malade : elle souffrait des ovaires. C'est pour cela qu'on l'avait transportée dans cet hôpital, à seule fin de l'opérer. Il faut dire qu'elle avait un amant chirurgien, et que cet homme, n'avait rien trouvé de mieux pour la guérir que de lui enlever quelque organe ou fragment d'organe malade, là n'est pas la question, en même temps qu'il aurait la jouissance extrême de connaître l'objet de ses amours par l'intérieur.

Il est remarquable de voir quelle place tiennent dans une femme objet ses bien-aimés ovaires. C'est l'endroit le plus cher de leur personne, le milieu de leur individu, digne des plus tendres soins.

Cela se comprend quelque peu. L'ovaire fait la femme. Mais alors que ce qui fait l'homme n'est considéré que pour une partie honteuse, la femme pose ses ovaires sur un guéridon dans son salon afin d'en faire avec les amies le sujet de conversations et de poèmes, avec échange, car rien n'est plus doux que de comparer ses ovaires avec ceux d'autres femmes.

Cependant si l'on considère que les ovaires ne sont faits que pour produire un fruit et perpétuer la race, il est surprenant que celles qui leur accordent une telle importance, se soucient précisément assez peu de concevoir et de mettre au monde un enfant. On en voit la cause : les ovaires sont là le signe de l'amour, et Dieu sait qu'on ne fait pas l'amour dans n'importe quoi. Que de poésie, de caresses, de reflets, de pourparlers, de parures, de masques, de transparences, de baisers, de fêtes, de musique, de roses plastiques, de pénombres, de rutilances, d'or, d'effleurements, de cosmogonie, de fourrures, de parfums et de malice dans l'art du pêcheur à la ligne ! Il faut connaître tout cela pour être un objet de prix. D'ailleurs il le faut pour être ce qu'on doit être en la circonstance, c'est-à-dire le centre du monde.

Chère Anna, mieux que toute autre, elle était le centre du monde. Et au centre d'elle-même il y avait ses ovaires. On juge quels devaient être de tels organes !

Il y a ovaires et ovaires. Ils sont à la fois cause et se parent d'effets. Anna, qui blonde, rose et jolie, recevant beaucoup dans sa petite chambre d'hôpital répétait à ses amies : — Avant que je ne connaisse Albert (c'était l'amant chirurgien), on m'opéra déjà une fois. Oui, on m'a ouvert le ventre, mais voyez-vous, on ne s'attendait pas à cela. J'ai des ovaires comme on n'en voit pas. Le chirurgien en est resté bouche bée. C'eut été pour les conserver dans un joli bocal, et les regarder comme une œuvre d'art. Comment peut-il se faire qu'il y ait des ovaires qui soient si laids, si grossiers, et d'autres si jolis. Les miens sont ravissants.

Et à tout venant elle répétait :

— J'ai des ovaires ravissants...

Quand on possède des organes aussi séduisants que personne ne peut voir puisqu'ils gisent dans le secret de la chair, sous des couches de tissus douillets comme des coussins de plumes et des soieries, il faut que tout indique leur rayonnement que tout soit illuminations, décors, façade et ornements, fêtes, jets d'eaux, musiques et zéphyrs, et qu'on se sente entraîné vers eux comme par enchantement par des galeries de glaces et de dorures, de tapisseries et de lustres.

On sait que physiologiquement ce sont les organes mâles ou les organes femelles qui déterminent, sous l'action mystérieuse de leurs secrétions endocrines, les particularités brillantes, imposantes ou séduisantes qui sont l'apanage propre de chaque sexe. Mais Anna connaissait la valeur de ses ovaires et, pensait faire coup double en donnant à ses attributs de séduction le fin du fin que les ovaires eux-mêmes, si ravissants soient-ils, ne peuvent communiquer, et par un effet de retour et de réciprocité projeter sur les ovaires la perfection délectable de ses attributs rendue plus délectable encore par les artifices les plus suaves. Ainsi pourrait-elle dire avec plus de force et de raffinement tout à la fois:

— J'ai des ovaires ravissants...

Le ton avec lequel elle pouvait proférer cette appréciation devait faire sentir ce qu'elle ne pouvait exprimer. Il est des subtilités dans les domaines élevés de la sensibilité, qui s'effarouchent de l'expression nue et meurent de venir à la lumière.

Quoique malade, Anna qui attendait dans sa chambre d'hôpital que l'heure de l'opération sonnât, avait

toute liberté de ses mouvements, et faisait converger tous ceux-ci vers la perfection séductrice de son apparence. Elle faisait venir le coiffeur, se faisait laver la tête, friser, onduler, parfumer, une manucure lui soignait les mains, et elle-même accroupie sur son lit faisait de ses pieds des œuvres artistiques en polissait la peau, en rosissait les ongles. Alors patiemment elle attendait l'heure de la visite et que son amant le chirurgien vînt la palper.

Anna était, de sa propre volonté, un objet. On sait qu'un objet passe de mains en mains sans perdre de ses qualités intrinsèques, sans préjudice de celles toutes relatives qui évoluent avec ses différents propriétaires. Or, si elle avait un amant, elle avait aussi un mari. D'autre part, j'aspirais à sa possession sans qu'elle fît rien pour me décourager. On ne lui déniera donc pas les vertus qui font d'une femme un objet, le cas échéant.

Appartenir à plusieurs propriétaires, en continuant à exercer son action possessive et destructrice, cela paraissait tout naturel à cette aimable créature dont toutes les facultés étaient tournées vers ce seul but. Alors qu'elle se déguisait en parure de cheminée, en breloque, en cravate, en auto de luxe, en chat siamois, en statuette, et tout autre « objet » que l'on voudra, chacun de ses gestes, chacune de ses œillades, de ses paroles, n'avait pour fin que de se conformer plus étroitement à sa fonction, d'être plus étroitement possédée, d'appartenir plus complètement par conséquent de faire partie plus profonde du propriétaire, lui appartenant d'être un morceau de lui-même, d'empiéter peu à peu, et de sa faiblesse faire une force, une tyrannie, s'installer en maîtresse si bien qu'à la fin, bien que ce fût elle qui fût l'objet possédé, agir comme si elle possédait, et en effet posséder en vérité par l'intérieur, sans aliéner quoi que ce fût d'elle-même, et en conservant sa parfaite intégrité souveraine.

A cela, un homme ne peut rien. Sa complète impuissance apparaît sous chacun de ses efforts. Penché sur une femme qu'il possède, que distingue-t-il ? Rien qu'un œil qui le regarde. C'est lui qui est regardé, et possédé dupe du jeu. Et c'est bien fait.

Chère douce Anna ! Bel objet de mon cœur, j'étais près de votre lit, je caressais vos bras blancs, j'é-

coutais vos paroles stupides et musicales. Je songeais à vos tendres ovaires que j'aurais voulu étaler au soleil afin de voir s'ils se comporteraient comme des roses ces belles roses rouges que la grande chaleur fatigue et qui s'inclinent lourdes et lâches. Mon avis est qu'ils n'auraient pas tardé à se putréfier et couverts de mouches vertes, à sentir la charogne.

Chère et douce Anna... Rose, blonde, et blanche, svelte à la fois et pleine dans cette petite chambre suintante où pénétrait l'odeur du cadavre et de l'iode malgré la chimie ensorcelante des parfumeurs, et la lente évaporation de votre sein ! Ne compreniez-vous pas ce qui attendait ?

Du haut en bas, des caves aux combles, d'une salle à l'autre, de chambre en chambre, une telle demeure ne peut être que celle des corps que la vie quitte parce qu'ils sont déjà de la viande qui pourrit. Que d'espoirs vaporeux, que d'élans vers l'avenir cela contient ! Les bras se dressent vers le ciel, les yeux fixes implorent. Et puis, douleur, un seul long gémissement se coule le long des couloirs, entre dans les oreilles, vous pénètre jusqu'à l'âme comme un chant de sirène, mais de quelle sirène !

Dans le grand hôpital, noir, humide, aux murs couverts d'une couche grasse et froide qu'on ne pouvait toucher sans avoir les doigts imprégnés d'une odeur de cadavre et d'iode, comme si cela avait été la condensation de toutes les sueurs d'agonie, la plainte passait, comme dans les campagnes passe au travers de la cheminée la plainte du vent d'hiver. La chair qui meurt se lamente, faite de centaines de voix aux fluctuations de vague marine. Elle fait trembler les vitres ou s'en va hululer dans les coins le cœur qui fond, l'âme qui se soulève. Il n'y a plus de campagne, d'air qui passe, d'arbres et d'oiseaux. Toute la vie sans doute est là. Il faut s'accroupir et hurler aussi...

Les infirmières passaient dans les couloirs. Des infirmiers aussi... Alors que celles-là ont de beaux bras, le visage souriant, et le sourire tourné vers l'amour, sait-on ce que sont ceux-ci, ces gnomes ignobles, ces faces de rats ou de crapauds, des va-de-travers, ces peaux pustuleuses, ces gorges et ces joues à cicatrices, ces moustaches pleines d'algues ? Celui-ci passe à heures fixes, relève les crachoirs, les emporte en sifflo-

tant un air écœurant, et de temps à autre assure l'entre-jambe de son pantalon. Un autre qui s'en va en serpentant comme une couleuvre attend le crépuscule pour aller dérober et boire l'alcool dans lequel baignent des pièces anatomiques...

Dans d'immondes petites salles obscures s'opère une répugnante besogne. Cella sent le pus, l'excrément, le sang, le phénol. Des bassins, passent que portent des infirmières comme d'impassibles maîtres-d'hôtel. Et puis, il y a ce gouffre où l'on jette ces organes que la main habile du chirurgien a distrait des corps patients.

Il y a cette face pâle, bouffie et molle de perpétuelle malade qui vient se coller au chambranle des portes, et puise comme avec une trompe avide et gluante, la seule matière qui puisse désormais la nourrir ; la fièvre, et la souffrance ou l'agonie des autres malades.

Mais Anna vit au milieu de cela comme une de ces fleurs artificielles qu'on trouve à l'aube en étalant une boîte à ordures, les ovaires ravissants la soutiennent, ses chers ovaires malades, dont la maladie est une qualité de plus...

Elle tenait à eux comme à la prunelle de ses yeux. Elle ne voulait pas s'en séparer. Sans doute, elle souffrait, mais ne peut-on souffrir pour ses ovaires ? Elle imaginait ce que pourrait être sa vie si elle se trouvait privée de cette raison de vivre.

Or, il arriva que l'amant chirurgien insista de telle sorte avec de si terribles arguments qu'elle dût, éperdue, consentir à se laisser opérer. Après quelques heures d'abattement elle se forgea l'architecture de son nouvel avenir d'objet... Et lorsque vint le moment de l'opération elle avait recouvré le sourire. Elle serait un objet désaxé, et savourait à l'avance les joies de ses fonctions à la dérive, ô diabolique fluorescence de la vengeance, elle rayonnait avec son aspect attirant de soumission et de passivité.

Cependant il se passe ceci : après avoir ouvert le ventre, y avoir fouillé comme on fouille dans un poisson qu'on va vider, l'amant chirurgien enleva les ovaires, mais greffa à leur place un morceau d'ovaire de brebis afin de sauvegarder les fonctions glandulaires, et épargner à la malade les troubles de la castration. Après quoi il referma et recousit les parois ouvertes. Le cher objet aimé fut transporté dans sa chambre, et bientôt se réveilla...

Tout alla fort bien. Sur une petite table on avait posé un bocal, suivant suivant l'exigence d'Anna. Et dans ce bocal plein d'alcool, elle pouvait admirer la merveille rosée des ovaires amputés.

— Croyez-vous que j'avais des ovaires ravissants ? disait d'une voix faible le cher objet malade.

Je dus en convenir, comme les autres. On n'a généralement aucune idées de la beauté artistique des organes de cette sorte lorsqu'ils proviennent d'une femme pleine de charme. Et Anna, à peine recousue, commençait à refleurir, comme si son printemps recommençait. Elle avait ses ovaires à l'extérieur, voilà tout.

Mais les choses se gâtèrent lorsqu'une voix trop pressée l'avertit qu'on lui avait greffé un morceau vivant d'ovaire de brebis. Ce fut une affreuse révélation. Du coup, le morceau de chair confit dans l'alcool perdit toutes ses vertus, et ne fut plus en vérité qu'un morceau de chair malade, détaché d'elle-même. Ils avaient perdu toute la vie que jusqu'à l'instant précédent, sur la petite table, ils persistaient à posséder. Par contre ils étaient remplacés au centre même de ce bel objet de chair et de charmes par quoi ? Par des glandes de brebis, un morceau de viande de boucherie tel qu'on en voit palpiter alors que la bête est ouverte en deux, et qu'on s'était hâter de coudre à sa propre chair. O ovaires ravissants et délicieux qu'êtes-vous devenus ? En un seul instant quelque chose se retira du milieu du ventre d'Anna presque dans sa cervelle : c'était la vie de ce morceau de chair greffée, qui cessant de vivre se mit à pourrir.

A partir de ce moment — et dès lors la vie d'Anna, ne dura pas longtemps — la jeune femme cessa d'être un objet, pour tout le monde, aussi bien pour son mari, que pour son amant le chirurgien, et moi qui somme toute n'agissait guère autrement avec elle que comme un amateur ou collectionneur qui chez un brocanteur hésite devant un objet dont il n'a pas précisément besoin.

Une vie mystérieuse qui jusqu'alors vivait en elle sous de profondes enveloppes, avait brisé la dernière de celles-ci et se manifestait du fond d'un regard déchirant. Elle était méconnaissable et d'une révoltante beauté pleine d'horreur et de rancune, de haine et de solitude, mais personne ne pouvait plus rien pour elle, car elle allait mourir.

C'est en allant la voir presque par mégarde je franchis des couloirs où je n'avais pas l'habitude d'aller et que je m'égarai. Croyant me remettre sur le bon chemin je m'égarai plus encore et me trouvai tout à coup dans la partie neuve de l'hôpital.

Quel singulier contraste avec les vétustes murailles croupissantes, et les réduits puant la mort ! Ici, il n'y avait qu'énormes salles blanches éclairées par de vastes baies. L'odeur de cadavre et d'iode avait fui. Mais il est vrai qu'on ne voyait aucun malade. Je compris au contraire que c'était le domaine de la science et des savants. C'était, ainsi qu'on me l'apprit, le service d'un éminent chirurgien épris de recherches les moins embarrassées de scrupules : il ne s'intéressait guère aux soins habituels ni aux opérations courantes. Guérir lui importait peu. Mais il lui plaisait de jouer avec la vie, de la modifier, d'en tirer toutes les lois à seule fin d'arriver à les fausser par une manipulation de tous les instants, et peu à peu de leur incorporer une loi qui serait la sienne et dont le fonctionnement règlerait à son gré le jeu de toutes les autres.

J'ai dit qu'il s'agissait d'une civilisation peu éprise de tradition. Elle n'était pas non plus entravée par les liens d'une sensibilité individuelle qui la plupart du temps ne s'exerce qu'au détriment de l'intérêt collectif. On ne s'étonnera donc pas qu'on mît à sa disposition des condamnés à mort ou quelque pauvre idiot dont la vie importait peu à la collectivité. En outre par l'appât de certains avantages pécuniaires ou autres, on obtenait de pauvres gens, de condamnés de droit commun, qu'ils s'offrissent comme sujets volontaires aux expériences de ce savant. C'est ainsi me dit-on, qu'il obtint un étonnant résultat en remplaçant le cœur d'un homme par une machine spéciale mue par un mouvement d'horlogerie et comportant une ingénieuse pompe qui aspirait et refoulait le sang afin de maintenir intact le torrent circulatoire. Ses principaux travaux concernaient d'ailleurs le cœur. Ils ne sont pas tous connus malgré leur intérêt tant au point de vue psychologique que physiologique. Une de ses grandes préoccupations, entre cent autres, était de chercher jusqu'à quel point le cœur, cet organe noble méritait d'être pris comme siège de la sensibilité affective, au figuré, et s'il ne correspondait à cette fiction aucune réalité propre. Il

est inutile de décrire toutes ses expériences. Mais je me souviens de l'une d'elles que je veux rapporter. Ayant eu la bonne fortune d'avoir dans son service un homme et une femme, amant et maîtresse, condamnés à mort pour avoir supprimé en des circonstances particulièrement odieuses un mari gênant, il combina un mécanisme subtil grâce auquel le cœur de l'homme ne battait que pour faire mouvoir le sang dans le corps de la femme, et le cœur de la femme que pour faire mouvoir le sang dans le corps de l'homme. Après quoi il étudia de manière très précise les réactions qui se produisirent. Elles illustrèrent, affirma-t-il, l'état de haine dévorante qui se cache sous le nom d'amour. L'homme soudain inondé en tous ses vaisseaux par le sang de la femme parut être le théâtre d'un combat diabolique et expira dans une sorte d'accès de rage. L'état de la femme ne put être suffisamment étudié, car par malheur, le cœur de l'homme s'étant arrêté dans un dernier sursaut, elle ne reçut plus de sang et expira à son tour.

Le fonctionnement du cerveau le préoccupait aussi beaucoup. On connait sans doute les magnifiques tentatives d'augmentation du pouvoir cérébral grâce à l'adjonction, au dessus du cerveau d'un individu, de la masse encéphalique prélevée sur un condamné. Certes, ce second cerveau, qui avait été tranché et privé de communication avec l'organisme ne pouvait suppléer au fonctionnement de l'autre. Mais, maintenu vivant, et habilement appliqué par une surface vive au cerveau de fonctions normales, il conserva son activité et par une mystérieuse osmose, ses émanations psychiques se transmirent de cellules en cellules à travers la matière cérébrale liée à l'organisme normal, et parvinrent à la connaissance des témoins par l'intermédiaire habituel des sens.

Mais de toutes ces passionnantes opérations, on pourrait écrire des livres et des livres, sans épuiser le sujet.

Cet homme éminent avait d'ailleurs d'autres soucis. Il s'occupait avec des aides dont le moindre était un artiste de génie dans sa branche. On m'entend si je parle de génie.

Dans de vastes volières et des galeries vitrées où l'atmosphère était composée suivant des recettes judicieuses, vivait tout un peuple d'oiseaux et de fleurs que

la sélection avait modifiés dans des sens différents. Le résultat de ces tentatives, était étrange, et les êtres créés par une longue suite d'opérations où cependant la fantaisie telle que les poètes l'entendent n'avait aucune part, semblaient issue d'un monde jusque là inconnu. Les rayons lumineux d'ordre divers avaient engendré des formes gigantesques ou naïves, et je ne sais quelles secrètes influences avaient tiré des plumes, des ailes, des pétales, des feuilles, les formes les moins accoutumées à l'ordonnance des regards. On me fit visiter ces collections que dirigeait une volonté froide et dure, et qu'au premier abord on pouvait tenir pour folles, et j'en subis l'enchantement. Voilà où conduisait la science et l'étude de la vérité : à jouer avec la vie. Changer les principes de la vie ? Non pas. Ces messieurs n'avaient d'autre intention que de confirmer des théories. Ils les confirmaient certes (d'ailleurs toutes les théories se confirment un jour ou l'autre, c'est affaire de doigté) et leur but atteint, en concevaient un grand orgueil. Mais qu'y avait-il de changé ? Je ne vais pas verser dans la sensibilité ! Toutefois il m'eût paru infiniment plus profitable de nier toute loi et d'aller au-delà de toute conception de la loi, de l'organisation et de la vie. Mais j'ai parlé d'artistes de génie. On sait quelle impuissance est celle du génie. Il ne procède jamais que de Dieu ou du Diable. Quelle chute après tant d'élection ! Plus l'homme se montre grand dans la science, plus il consacre sa faillite et sa faiblesse.

Se délivrer de l'homme, voilà ce qui manque à l'homme. Quelque soit son renoncement à l'affirmation de ce qui lui est cher, il n'y parvient pas. Mais il n'y songe pas non plus. Le seul fait d'exister le lui interdit.

Mon voyage à travers les divers bâtiments de l'hôpital où je m'étais égaré m'avait fait oublier Anna et son terrible sort. Mais alors que muni des renseignements nécessaires je suivais les couloirs de ce dédale je me sentais poursuivi par les étranges oiseaux et les fleurs mystérieuses dont la collection constituée avec intention scientifique demeurait pour moi comme le souvenir d'un cauchemar. Il ne s'agissait cependant que de choses fort simples, destinées à démontrer que la vie n'est qu'une suite mécanique d'évènements qu'on pourrait conduire à son gré. Comme si la chose

n'était pas entendue depuis longtemps sans qu'aucune démonstration fût positive ou négative! Tout n'est-il pas entendu?

Dans mon esprit les ovaires ravissants d'Anna se mêlaient aux oiseaux à tête de rat ou à plumes analogues à des fougères et aux fleurs émouvantes comme des nuages ou des gueules de tigres.

Et tout à coup je me trouvai, au sortir d'une salle, dans l'ancien hôpital noir et humide, aux murs couverts de la sueur d'agonie des malades. Je gravis un sombre escalier énorme qui semblait dressé jusqu'au ciel de ténèbres. Un échos lugubre fait d'une seule et longue plainte en tombait, lourd, et pénétrant. Devant moi sur une marche, un oiseau m'apparut. Il était de la taille d'un rouge-gogrge mais avait l'œil gros comme celui d'une pieuvre, et barré par une effrayante prunelle verticale. Son petit corps qu'on eût facilement pris pour un tampon d'ouate traversa l'escalier en oscillant comme un pélican, mais s'arrêta durant un instant pour laisser entendre un gazouillement si délicat, si expressif, si émouvant dans sa discrétion que mon cœur menaça de cesser ses battements.

Ce n'était qu'une apparition qui s'évanouit aussitôt, mais l'expression de ce chant m'avait à la fois glacé et ravi. J'aurais voulu la conserver présente en moi durant toute ma vie, et je devais la voir disparaitre peu à peu dans mon souvenir sans retour. Lorsque je ne pus absolument plus la sentir renaître, je me trouvais dans le couloir que je connaissais, devant la porte de la chambre d'Anna, Celle-ci venait de mourir.

Déjà elle commençait à pourrir. Le bel objet pourrissait. Du moins, ce qui avait été autrefois un objet. Car déjà de son vivant elle cessait de l'être. Je me souvenais de son atroce regard, de sa solitude désespérée et impénétrable, alors qu'elle avait perdu la certitude assurée par les ovaires ravissants que des ovaires de brebis avaient remplacés.

Devant moi ce n'était pas l'objet que je voyais pourrir, cet objet de charmes, parures, beauté, qui, possédé, se logeait au centre du possesseur pour y vivre comme un ver rongeur et le possédait jusqu'à la destruction. Ce qui pourrissait, c'était cet être fraichement éclos, qui avait sommeillé sous tant de membranes qu'aucune volonté intérieure n'avait pu soulever. Elle était morte sans qu'aucun son véridique et pi-

toyable ne fût venu éclore à sa surface comme une de ces cellules de gaz qu'on voit monter du fond des eaux, sans que personne eût entendu sa voix véritable, sa faible voix perdue dans la solitude.

Telle fut la fin de ce qui n'avait voulu être qu'un objet, n'avait été qu'un objet et que les hommes n'avaient pris que pour tel.

Dans un bocal plein d'alcool seuls demeuraient les ovaires livides et sans vertus, désaffectés du ravissement qu'ils devaient conférer à tout l'univers! En m'endormant le soir je songeais dans un rêve naissant qu'ils devaient luire comme une douce lune dans les ignobles ténèbres du vieil hôpital, où la plainte des mourants imitait celle des vagues sur une plage de vase...

G. RIBEMONT DESSAIGNES.

Promenade

Viens. Je voudrais te faire voir des spectacles que tu paierais cher si on te les montrait dans une foire et qu'il fallût payer.

Je ne te connais pas, mais je sais que tu existes. Il y a beaucoup d'hommes sur la terre et pourtant peu savent que le soleil s'y trouve. Et puis si tu n'existes pas, sache-le, je te crée ! J'ai besoin d'un compagnon, j'ai besoin d'un double.

Nous sommes vivants : il faut vivre. Vivre, pour moi, ce sera d'aller voir cette journée. La cueillir. Pour cela, j'ai besoin de toi comme de mon ombre. Quand j'aurai mis mes mains sur les clartés, je te les passerai. Je te les passerai — Je te les mettrai sur les paumes. Que ce soit un oiseau mort, crevé par la beauté du jour, ou le corps d'un homme disséqué et ouvert par la lumière: je ne fais pas de différence. Un cadavre qui brûle, voilà bien la vie. Je te le poserai sur les doigts, et, à côté, quelque pierre chaude. Je te verrai crouler sous cette charge dernière comme sous la première : il y a des poids qui accablent non certes suivant la proportion de ce qu'ils pèsent. Tu seras le reflet de ce que je vois, l'œil qui porte encore et qui double ce que je viens de saisir. Je ne saurais vivre sans mon reflet.*

Tu seras donc le reflet de ce que je veux voir. On ne peut vivre sans son double ! Comprends. J'ai besoin, dans cette promenade, de me débarrasser des velours que j'accumule et que je saisis. Regarde, prends! Sois attentif. Oublie et saisis, saisis et oublie. L'heure est souveraine et accablante. Telles sont ses deux caractéristiques qui courent devant moi. Prends, reçois! Fais de mon ombre ce que tu voudras. Il ne me plaît pas que ce que j'ai vu ne soit pas ramassé derrière moi... Pour*

moi, je continuerai d'aller et de passer, je continuerai de cueillir. Mais tu comprendras que je ne puisse suffire à porter tous ces morceaux de contemplation, tous ces lambeaux d'adoration.

Viens donc. Les chemins, tu les verras déserts, dans les sonneries de midi. Rien ne te semblera beau comme de voir les hommes laisser ainsi paraître l'indignité, dans laquelle ils se croient, d'y descendre et d'y passer. Tu verras, dans les velours de l'ombre, les ruelles qui gémissent. Et celle-ci, — l'ombre, — divine et parfumée, passer comme une reine dont le plus beau plaisir est la mort.

Alors nous irons voir les hommes !

Tu les trouveras sur la plus basse marche de leur escalier. Ils te sembleront enveloppés dans leurs souffrances, écrasés, heureux et malheureux... Nous mettrons sur nos mains leur accablement sec et mouillé. Et nous chargerons cet accablement, car nous chargeons le soleil.

Plus loin, d'autres vont t'avouer, sur ces rives de lumières où s'appuient nos pas, qu'aucun être n'est digne d'aller se baigner dans ces océans de clarté. Tout au plus, pourront-ils te dire que seul est digne d'un tel honneur cet oiseau qui plane et qui est large comme un bouclier. Tu les entendras encore qui se lamentent de n'avoir pas assez de mots dans leur cœur pour louer cette journée.

— Ici tu les verras monter et descendre, selon les degrés de leurs seuils, rôder après des phrases qu'ils ne trouvent pas, chercher des mots qui leur échappent, caresser les cheveux de leur enfant, s'appuyer un instant sur leur chien — s'essayer, par tous les moyens possibles, à traduire leur âme.

Tu chargeras tout cela, et nous irons plus loin.

Nous marcherons. Nous écraserons des parcelles de lumière, et des feux d'étoupe. Nous les éviterons comme des foyers. Il y a des feux si beaux qu'il ne faut par marcher dessus.

Et plus loin, nous verrons d'autres hommes ébaucher un geste. La belle ébauche ! La vois-tu ? C'est que celui qui ne sait pas parler, peut toujours ébaucher un geste... C'est plus simple, plus direct, plus naïf. Ramasse ce geste. Il est beau comme des fleurs. Pas plus. Autant. Nous avons à prendre, — beaucoup à prendre.

D'autres. Nous verrons d'autres hommes. Ils plaignent leur douleur et vont même jusqu'à plaindre celle des autres. Ceux-ci essaient, pour calmer le tourment qui les accable, de prendre des images dans l'ordre de leur vie journalière, et de se servir de ce qu'ils connaissent le mieux : leur champ, leur moisson. Ceux-là tenteront de te parler de l'astre qui assaille leur toit, la nuit. D'autres te diront l'oiseau qui tourne attiré par les boucheries, ou te parleront de la fleur qui tache leur seuil.

Et la mort est partout ! Toi et moi nous sommes les seuls vivants.

Nous avancerons, ayant trop à voir pour nous attarder ; nous n'en avons ni le temps ni le droit. Et ce que nous avons vu, est vu désormais. Ce qui a passé dans nos yeux, a cessé d'exister.

Déjà, nous revoici dehors, et partis. Nous soulèverons nos manteaux pour qu'ils ne traînent pas dans les ruisseaux éclatants. Mais ne dis pas de mal des ruisseaux. C'est d'eux que s'enlèvent les oiseaux multicolores. Nous ne nous plaignons pas de cette saleté, au contraire: nous l'aimons. Elle fait partie de ce que nous sommes venu voir: elle est mère.

Nous passerons, heureux d'échanger les angoisses de notre front contre les poussières de la route. Cherchant à voir au travers des fenêtres. Nous arrêtant, en passant, près de la carcasse ballonnée d'un chien, et je te dirai de charger ce spectacle.

Nous suivrons cette visiteuse: la lumière, qui entre derrière les rideaux fermés, qui défait les cœurs, qui bouscule l'arrangement des pièces, repousse les lits, écarte les fauteuils, et nous avancerons indifférents — attentifs seulement à regarder.

François BERTHAULT.

Histoire d'un Tatouage

I

Au matin, le petit âne avait été abattu. On l'avait gardé en vie durant ces dernières semaines au moyen d'injections. Les morceaux furent distribués aux cuisines pour faire la soupe. Le yankee Sullivan, soldat de 2e classe et cuistot, courut à la cantine, trouva le sergent de l'ordinaire derrière un jeu de dominos.

— « Faites excuse », sergent, dit-il en saluant. L'autre le laissa au garde à vous.

— « Le morceau est plutôt avarié », semblait-il vomir par-dessus l'architecture silencieuse des dominos, sur la petite table verte.

— « Double blanc », dit le sergent en jouant avec un large geste du bras. Sullivan remarqua que le crâne chauve au-dessous de lui était couvert de gouttes de sueur jaunes. Il songea que ce crâne devait être fragile comme du carton, et craquerait au moindre coup de poing qu'il assènerait sans même tourner les yeux ni la tête. Il vit le sergent devenir bleu, s'affaisser, mourir. Une faiblesse sexuelle descendit dans son bas-ventre.

— « Le morceau pue », dit-il en vacillant.

L'autre ne levait toujours pas les yeux. Sullivan sentit la moiteur de l'assassinat dans les phalanges de son poing droit. Il tordit le coin de sa bouche pour cracher et tourna sur un talon. A la sortie de la cantine, il s'arrêta, s'essuya le front avec sa manche.

— « Le Yank est en route », grogna-t-il.

Lorsque plus tard le sergent vint dans la cuisine, il trouva la marmite de fonte défoncée avec un lourd marteau de forge.

II

Sullivan savait par où il pourrait sauter le mur pour quitter le poste. Mais, songeant qu'il ne pouvait se faire voir dans le village avant six heures, il s'enferma dans les latrines des officiers. Sa cervelle était gonflée de puanteur et de chaleur. La question le tourmentait de savoir combien de temps de prison il devrait subir ; il comptait sur ses doigts ce que feraient en jours les semaines de cellule, et ce que les jours feraient en semaines. Il bâilla, se gratta les reins. En tout cas, il comptait d'abord prendre une bonne cuite. Il voulut se faire les ongles, et tira un clou de la cloison ; il entendit quelqu'un s'approcher, secouer la porte et s'en aller. Ils n'étaient donc pas encore sur ses traces. Mais si cet homme là perdait patience et faisait forcer la porte ? Etre pris par sa propre stupidité lui était insupportable. On le tirerait du piège par la patte et on le mettrait à mariner avant quil ait pu dire : ouf ! Ils se feraient craquer la gueule de rire et iraient boire un coup par là-dessus. Il sauta droit devant le mur peint à la chaux et se mit de toutes ses forces à graver cette inscription :

Légionnaire F. SULLIVAN
12568/10 Cie 1/1 Régiment Etranger
Colomb-Bechar
Algérie
Sud Oranie.

Tout en allumant une cigarette, il jugea son travail et trouva que c'était bon. Il se fichait que la fumée sortit par-dessus la porte. Il jeta joyeusement un coup d'œil vers l'avenir, siffiota un air de soldat, tout frais jailli comme un oiseau des sables sahariens plus vieux que Dieu, sans se rendre compte que cela tenait justement les gens à distance. Sa cigarette fumée, il se sentit lourd et somnolent. Pour se tenir éveillé il alla à l'autre mur blanc et traça un ovale en deux grands coups de clou. Il recouvrit le sommet de l'ovale d'un triangle de poils pour que l'on sut bien ce que cela représentait. Dans la moitié supérieure il plaça un œil,

et dans l'autre le signe Ω enfermé dans un cœur. Du milieu il fit sortir des rayons de différentes formes s'étalant sur toute la surface du mur : une rivière sinueuse, une trace zig-zagante d'animal, la trajectoire d'une étoile, le tracé d'une ligne de paquebots, une corde vibrante, une grande route prenant les villes au lasso, une ligne de chemin de fer allant par sauts d'un point à un autre. Il peupla les rayons selon sa fantaisie. Des poissons glissaient entre les étoiles ; des rats à corps de navets couraient le long de la ligne de paquebots; des chauves-souris à lunettes s'accrochaient à la grande route. Son imagination faisait un jazz sur les sept rayons du monde. De l'œil d'un chien dégouttaient des verrues, un wagon de chemin de fer, piquant un équilibre sur deux roues, montrait son fond à un escarbot; un saint en bure tendait son bras et huit doigts vers les parties sexuelles d'un crapaud ; sur une des villes se tenait un homme-oiseau croquant dans son bec un paquebot ; du ventre d'une négresse couchée sortait un pavillon de phonographe ; des maisons ressemblaient à des poumons de vache, des cheminées à des trompes d'éléphants. Des coléoptères à têtes de chats, des seins de femmes entourés de pétales de marguerites, des mille-pattes en gésine, des pis ailés, se pressaient entre les premières images. Après un travail de deux heures, il n'y avait plus de place sur le mur. Il se piqua le lobe d'une oreille et peignit le cœur en rouge ; l'ovale à la chaux avec son œil et son ornement de poils parut un masque soufflant de sept narines le cosmos.

III

Un peu après six heures, il alla chez Smith, à la porte du jardin, et frappa. Pas de réponse. L'ingénieur et sa femme étaient à l'hôtel, prenant l'apéritif avec leurs amis. Comme anciens Chicagoins ils prenaient de temps en temps pour valet leur ancien compatriote égaré. Sullivan jugea imprudent de rester sur la route, et ouvrit. La petite maison à un étage mangée par le soleil montra quatre portes et quatre trous carrés dans le mur. Il alla à la porte de la salle à manger, frappa encore, et se glissa à l'intérieur. On avait loué les meubles à l'hôtel, au milieu une table et des chaises, contre

le mur un buffet. Sachant très bien qu'il y avait à boire sur la plus basse planche de ce meuble, il lui tourna le dos, et se balança quelque temps d'un pied sur l'autre avec son képi à la main.

Le vide de la chambre et son atmosphère d'attente secouait son imagination en éveil : Mrs. Smith entrant en titubant sur ses deux pieds gauches, et se trouvant aussitôt dans la chambre voisine à remonter le phonographe ; la verrerie très bruyante sur la plus basse planche ; Mr. Smith toujours sur la défensive, regardant de ses deux yeux droits cachés derrière des verres de lunettes plutôt autour de Sullivan que Sullivan lui-même.

— Eh bien, Sullivan, je croyais vraiment que tu étais en manœuvre ».

Ces deux moutons de chez Swift et C° ne se sentent vraiment pas à leur aise avec le numéro 12568, son nom de guerre, et peut-être bien un portrait sans faux-col dans les gazettes policières.

— Haha ! »

Il a mis sa gueule de larbin, et se tient devant M. Smith qui a un revolver dans la main.

— « L'huile de colza est un peu trop lourde ».

— « Et l'huile de machine à coudre trop légère ».

Mr. Smith secoue la tête. Sullivan sent un bras sortir du milieu de son dos à la hauteur des omoplates. Ce bras pousse vers le bas, dépasse ses fesses et ses mollets, touche terre, s'allonge vivement vers le buffet, et se complète d'une lourde main à huit doigts.

— « Quelle tuile - » soupire Mr. Smith.

Immobile reste le bras rouge sur le pavé, se tient mort, la main cachée sous le buffet. L'index de Mr. Smith joue avec la gâchette.

— « Paris, c'est une blonde », barit le phonographe dans la pièce voisine. Le bras vibre comm un tuyau de caoutchouc gonflé d'eau sous pression. La main à huit doigts sort de dessous le buffet, ouvre violemment les battants de la porte, empoigne une bouteille d'absinthe par le goulot, et saute dans le dos de Sullivan. Mais que signifie ce sourire de Mr. Smith ? Ce sourire qui semble dégoutter de sa figure ? Le phonographe s'arrête soudain comme une mitrailleuse enrayée. Mr. Smith crie :

— Il est temps que tu écrives un mot à l'Alliance internationale contre le rat ». Pourquoi ne répond-il pas, mais sourit, sourit ?...

— « Vlan ! Ça y est ! ».

La main apparaît tout à coup et flanque la bouteille sur la mâchoire de Mr. Smith ; il s'affale et le voilà à terre, bon à être ramassé comme un pardessus tombé du porte-manteau. Les deux-yeux-droits-derrière-les verres-de-lunettes étincellent sous la table.

— Knocked-out ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... »

IV

Sullivant se dit qu'il était complètement fou. Il se frappa sur le crâne et répondit : Entrez ! »

Suit la conversation :

Lui : — « Faites excuse, mais... »

Le crâne : — Yank, qu'est-ce que tu veux ? »

Lui : « Où ont-ils foutu le camp tous les cinq ? (1)

Le crâne : « Chez ta petite sœur ».

Lui : — « Personne à la maison — Hé hahaha ! »

Le crâne: « Rien que des rats, c'est tout. »

Lui : — « Vive la Légion ! »

— Il écouta encore un moment à son crâne, comme un enfant écoute à la porte d'une maison vide, pour s'assurer que c'est plus que pleine, puis il ouvrit le buffet et porta la bouille d'absinthe à sa bouche.

Le coup éclata du gosier aux boyaux comme la foudre dans du bois sec.

Pendant le silence qui suivit, il rafla dans toutes les pièces ce qu'il y avait à essuyer : armes, chaussures, lampes. Il fit le travail sans penser à rien d'autre, même pas à la cellule qui l'attendait. Dans le bordel arabe, la musique s'était mise à jouer, un délire chaud et enseveli pénétrant par les murs et les vêtements comme une contagion orientale. Sullivant s'entendait soi-même, surtout soi-même dans la petite maison. « Je suis un sans abri sous quatre toits », rêvassa-t-il sentimentalement. Il alla remettre les objets à leurs places et s'assit à la table. Avec l'ongle du pouce, il taillait des

---

(1) Ils s'agit des cinq sens.

formes sur le dessus de la tabe, puis les effaçait, torturant les yeux dans la lumière du soir qui baissait rapidement. Et tout à coup le désir l'empoigna d'aller dans la chambre à coucher et d'ouvrir l'armoire à glace où Mrs. Smith serrait ses robes et son ligne. Une odeur de poudre et de sueur pénétra dans ses narines et réveilla des images sexuelles tellement oppressantes qu'il frissonna, et que pour se laver il devait s'accrocher des deux mains à la table. Cette fois-ci il but lentement et longuement. ?

D'abord s'approchait le bordel. « Aroua, aroua, aroua, aroua... » Soyez le bienvenu, étranger, et ayez confiance en nous et en notre musique. Je suis une veuve avec douze filles. Notre petite sœur, est un œillet. Les araignées quittent leurs toiles, les poissons dansent sur l'eau. Et voici : c'était un Skaikh nommé Abu' l Fath al-Iskanderi. Il sourit et récita, en disant: « Les hommes sont des ânes, conduisez-les donc l'un derrière le trou de l'autre »... Coucher trois francs. Ses joues sont recouvertes d'une vessie de cochons. « Un bock, s'il vous plaît ! » Danse du ventre. La chienne a les fesses dures, on peut y redresser un clou tordu. Nackla, Yanina, Khadidja. « Viens ici, mon petit serin ». Le va-et-vient d'un scorpion : un service de paquebots entre deux cailloux. Greetings from London. On aurait pu s'épargner la peine de la raser. Enlève ta chemise, Yank. Est-ce que c'était un rat qui filait sous le lit ? Hihihi, pourquoi pas? » J'ai des algues sur ma poitrine bleue.

— « Et ça ? »
— « Quoi ? »
— « ... ? Hihihi. ! »
— « Rien du tout ».
— « Hihihi ! »
— « Ta gueule jaune !
— « Hihihi ! »

Il se trouvait dans le salon. Comment se trouvait-il ici ; au beau milieu de la natte ? Il voulait ses cent sous, là, dans le bureau ministre de Mr. Smith. Il essaya les tiroirs: fermés. Cent sous de gages qu'on lui devait, nom de Dieu ! Il saisit une chaise et la flanqua sur le bureau, où elle resta à flotter. « Tiens toi à carreau, Yank ! » Il enleva la chaise du bureau et la plaça avec circonspection contre le mur. Sobre il était, sobre com-

me une cale sèche. Mais combien de chaises y avait-il bien ici ? Innombrables les pieds qui se croisaient, sautillaient, comme les jambes d'un escadron de cavalerie. Avait-on peut-être trimballé le bureau dans une autre pièce ? Merde !

Il se trouvait dans la salle à manger, tenant la bouteille contre la lumière carrée. Vide ! La bouteille roula quelque part dans l'obscurité, comme un tonnerre.... Silence... La bouteille éclata. Dès ce moment-là, les objets découvrirent leur côté étrangement hostile. Le dessus de la table oscilla sur un lac nocturne comme le mirage d'une lune idiote ou comme le ventre gonflé d'un noyé mutilé par les rats. Un imperméable se haussa au porte-manteaux, avec un mouvement de godille de la queue. Aux murs apparaissaient des crochets assez noirs et assez lourds pour qu'on puisse s'y pendre. De tous côtés il recevait des signes qu'il était absolument censé devoir comprendre. Une lampe à essence en cuivre avec un abat-jour de carton disparut dans le mur et ne réapparut plus. Les trois chaises s'étaient rangées devant la porte de communication et semblaient pleines d'attention pour quelque chose qui se passait dans le salon. Il le savait : là on l'attendait.

Sa cervelle gonflait son crâne comme une éponge imbibée à plein. Il pensa à se mettre par terre. Mais dans le salon on l'attendait.

Il se jeta dans le trou haut et noir de la porte... Haha ! voilà ... Le bureau-ministre : cercueil colossal dans un caveau de ciment... Mr. Smith de Chicago, sans yeux, étendu dans la direction de son propre très long nez, souriant, un peu pâlot, hahaha, un peu pâlot, à ses pieds verticaux... Au-dessus de lui, sur le couvercle, une Bible ouverte.

— « Réveille-toi, Mr. Smith ! »

Il se fraya un chemin jusqu'à la cuisine et s'empara d'une hache. Le tabouret qui, à son retour, se jeta entre ses jambes, le paya cher.

— « Réveille-toi, Mr. Smith ! ! »

En quatre coups, le dessus du bureau-ministre fut en deux, en deux coups il l'arracha à sa base. Le contenu des tiroirs était en vue : des paperasses, des cigares, de la monnaie et des billets. Il laissa plusieurs fois passer par ses mains les billets de cent, de cinquante, de dix, en se mordant les lèvres et en frappant le sol

du pied. A la fin, il prit trois francs de petite monnaie, les laissa glisser dans la poche de son pantalon. Il dit « au revoir » à la maison qui l'avait tracassé jusqu'au bout.

L'air du dehors, la nuit, le monde le frappèrent d'un choc frais et résonnant. La salive recommençait à mouiller sa bouche, et zigzaguer dans le petit jardin sableux n'était pas pour lui une sensation désagréable. Il entendit des voix sur la route. Une femme européenne jeta par-dessus le mur du jardin :

— « Le Moulin Rouge est un miracle, mon vieux. »

Sullivan leva les yeux vers le ciel vert, retentissant de trompettes d'argent et beaucoup plus proche que la foire électrique de Montmartre. Pour la troisième fois se glissa dans sa conscience le signe Ω, s'y fixa, travailla. Il se disait avec l'obstination de sa tête ivre qu'il n'était rien resté de lui, rien de rien, un flandrin à demi fou, à peine bon pour le « takkooë » d'un boulet arabe. Mais pas plus tard que l'instant suivant, il sourit de nouveau, à cause d'un souvenir agréable. Et tandis qu'il se tenait là, à peu près immobile, avec la main au menton, il attirait à lui tout le noir du petit jardin ; la nuit tropicale, profitant de ce moment s'attachait à lui comme une graine errante et s'ouvrait comme un calice plein à déborder d'un miel d'étoiles.

« ... n'ai pas eu de nouvelles de toi pendant onze semaines. Où est-ce *qu'ils* t'ont pincé encore ? Mardi, il y a huit jours, la police a fait une descente chez nous, mais rien de neuf ! Lucette est partie parce qu'elle est à son septième mois. Moi et Ginette sommes encore des vieilles, c'est tout. Gréty, la flamande, est marquée, à ce que dit le docteur, parce que ça lui a porté sur les reins. Mauricette est déjà depuis quinze jours dans la rue des Anglaises, n° 7, pour changer.

J'ai un nouveau costume de cheviotte bleue avec des boutons de cuivre. Ce qu'on appelle modèle marin. Baby boy, Baby boy, encore deux ans et quatre mois ! On dit que le nouveau commissaire va fermer les maisons publiques à cause de la Légion américaine. Je crois que chez toi on vient au monde avec une plume de poule. Mais maintenant je *mens*. Baby boy, baby boy, baby boy, j'ai rêvé de toi entre 6 et 7 sous le vert... »

Avec ce morceau de lettre dans la chaleur de sa poche intérieure, Sullivan se savait en sûreté — main-

tenant, pour plus tard, pour toujours. Il refusa de retourner au poste, s'assit sur une pierre, tâcha de dormir. Quant à Smith, il l'envoya chier. Occupant son imagination à un jeu d'enfant, il se vit petit, petit comme sa propre photographie, entrant dans un terrier de lapin (entre des racines bien définies d'un pin bien défini), et se promenant sous terre. Il trouva à sept pouces de l'entrée, la dent de lait du président Mc. Kinley, après quoi pensa en baillant que maintenant il devait traverser sept yards de sables mouvants pour atteindre le miroir de fer blanc de l'hindou.

— Bon! Quel amollissement de la cervelle! »

Il respire une odeur de champignons, de moisissures de cave, la puanteur d'un dépotoir, d'un abattoir, se trouve sur un trottoir de fer couvert par la bave de bœufs poussés, avec leur bouvier, par une file de réverbères obtus et muets comme des fouets de plomb; au-dessus de son occiput, des arches en U, lourdes, chargées de locomotives, de projecteurs, de monte-charges, de sémaphores, gesticulant contre un ciel de cuivre terne dans une terreur hystérique. Il n'a pas peur. Non, pourquoi ? L'endroit où il se trouve, il le connait bien, c'est Chicago. Mais que veut-il alors, dans l'écaille fragile de sa poitrine, ce marteau-pilon précipité? Ah! quelque chose, quelque chose, semble venir. Il y a quelque chose à attendre... Allons, Fred, calme-toi, tu es encore une fois la dupe de ta cervelle chaude. Mais pourquoi s'appelle-t-il Fred ? Son nom n'est-il pas Franck?... De lourdes conséquences. Un désastre. Inévitable. Au-dessus de son crâne, dans son crâne, des troncs d'acier colossaux sortis des trois flancs d'un univers en demi-jour de cathédrale, pour s'étreindre, s'engloutir, avec un beuglement... Quelque chose va se déchirer, s'écrouler, s'écraser. Sauve-toi, le trottoir est encore libre. De l'air!... Du non-sens, Fred, mon vieux! Chicago est solide. Mais tout en haut par-dessus cet ouragan d'acier, l'étouffement sourd du ciel. Quelque chose, quelque chose qui est déjà là, oui, qui existe déjà dans le poids écrasant de sa présence invisible, attend un rien, un geste de la main, un clignement d'œil, pour éclater en un cri de sang long et aigu. Ne bouge donc pas, ne respire pas, ne change pas la constellation des choses. Ah! ah! pourquoi s'est-il nommé Fred ? Immobile, il reste les yeux

écarquillés, les doigts en crampe. Le sang fait un gloglou dans sa gorge. Ses jambes ondulent. Sa langue flotte dans du fiel. Des fantômes gris secrétés par sa cervelle s'échappent de ses pupilles. Son haleine se fige dans ses poumons.

— Maintenant !

Le trottoir lâche la plante de ses pieds, s'enfonce à toute vitesse, voilà, ça y est! Tout lâche. Un pont, un rail, un jet de vapeur, une grue qui vire, tombent en l'effleurant; la flamme hurlante d'un haut-fourneau frappe son talon. Tout casse, tout tombe, lui, seulement lui est fixe dans l'espace.

— Let go !

Un désir fou bondit en lui, son rire est le cri d'un oiseau.

Les rues se replient; les places se contractent comme des poissons qui gèlent, des rochers s'émiettent, comme du biscuit; des dômes s'avalent l'un l'autre; un talon invisible aplatit des gratte-ciel qui s'écroulent; les églises ressemblent à des chats, les parcs à des crânes; les toits tremblent comme des éclaboussures de sang. Un graillonnement, un halètement. Chicago disparait: le dessin fait avec une allumette dans un cendrier, par un rêveur de café; le lac Michigan s'évapore: une goutte d'absinthe.

Maintenant, les nuages tombent, tombent sans bruit comme la neige sur la neige, s'abattent, voile sur voile, aux pieds d'un corps nu. La terre va à la dérive: une ardeur de braises et de loques fumantes.

Et s'approche le soleil. S'approche lentement ? Un œuf pourpre descend de la cloche de l'univers avec le poids d'un jugement.... Te voilà fichu, Franck, morceau de crachat vivant, merde de mouche qui respire... Une boule de foudre tombe à travers l'anneau de marbre... L'œil dans la flamme de la bougie à ton chevet d'enfant, Franck; l'œil dans l'église de ta première communion, l'œil derrière la fenêtre dans cette nuit de septembre; le signe et le serment sur le signe avec un petit goût moche de sang et d'eau de mer... Un monstre se gonflant écarlate autour de son œil de diamant... God bye! Hurrah! Good by! En tout cas, du feu pour ta pipe.... Et tout à coup il est entouré de camarades: des types rigolos de la Légion, comme lui. On s'amuse avec les biceps.

— « Soixante-quinze kilos, cent cinquante livres, si tu ne le crois pas, je te le prouverai! »

La lampe de poche de M. Smith, ingénieux instrument à vingt volts, avait trouvé Sullivan dans une attitude qui déplut à sa femme. Il était étendu sur le dos, bras et jambes écartées, à demi enseveli dans le sable. A l'intérieur de la maison la colère devenait extravagante. Mrs. Smith allait et venait en hurlant dans les quatre chambres. Peut-être voulait-elle réveiller Sullivan, en même temps d'ailleurs que ces cris la soulageaient, car c'était une superbe nature. Mr. Smith téléphona au poste, au même instant la patrouille était à la porte.

— « Vous le connaissez ? » demanda Mr. Smith par dessus le cadavre ronflant.

Le sergent fit un signe négatif de la tête. Les trois soldats ricanaient; naturellement tout le monde connaissait le cuistot. Ils le mirent sur ses jambes qui refusaient de s'articuler avec son tronc, le trimballèrent au poste, et le couchèrent avec circonspection sur le bas-flanc de la cellule.

Sullivan appelé à se justifier, prétendit ne rien se rappeler, à partir d'un certain moment, de ce qui s'était passé dans la maison Smith, par contre, il avoua qu'il avait assassiné une femme avec laquelle il vivait en 1923 avant d'entrer à la Légion.

Le Capitaine. — « Qu'est-ce que j'ai à faire avec cela ? »

Sullivan. — « Je ne sais pas, mon capitaine. »

Le Capitaine. — « Sur le territoire de la République Française ? »

Sullivan. — « A New-York, c'est à dire sur le Long Island Sound, mon capitaine. »

Le Capitaine. — « Pourquoi? Pour quelle raison? »

Sullivan. — « ....»

Le Capitaine. — (simule une paire de cornes avec ses doigts) : « ....?»

Sullivan. — « Elle travaillait dans un bordel, mon capitaine. »

Le Capitaine. — « Ah, c'est çà »

Sullivan. — « Je la connaissais depuis huit mois, je lui avais promis mariage. Un vendredi, au mois de septembre, nous allions par le Subway à Sheapshead Bay où nous sommes arrivés à une heure de l'après -

midi. On s'était arrêté pour boire une tasse de café dans un drug-store. Après, on s'est promené sur la plage, on a loué deux maillots et on se mettait à l'eau. Nous nous rhabillons, et comme il n'y avait rien d'autre à faire, nous prenons un canot de cent sous. Il n'était pas encore quatre heures: plein jour. On s'est embarqué, moi aux rames, elle dans la pointe, derrière mon dos. A deux ou trois cent yards de la côte, il s'est levé une petite fraîcheur, une fraîcheur de rien du tout. Je sais encore que je lui ai tendu mon mouchoir parce qu'il y avait de l'eau de mer qui éclaboussait ses souliers jaunes. Un moment, le vent devenait un peu trop frais, alors j'ai commencé à penser à retourner. La marée descendait, et il y avait une petite vague, rien de sérieux. De quelques coups secs, je tourne le canot vers la côte, et me mets à ramer. Je tirais en suant, mais on perdait au lieu d'avancer. Une demi-heure je travaillais, rien. Il faisait chaud, un soleil du diable. Mon humeur commençait à se gâter. Tout ce temps-là, je n'avais rien entendu d'elle, pas un souffle. Je me retenais pour ne pas me retourner et lui flanquer un coup. Mais je savais qu'elle était assise derrière moi. On était à ce moment là à un petit demi-mille de la côte. De nouveau, je me mets au travail, à me faire monter le sang aux yeux. Pas de chance. Je me disais à moi-même: « Si on va à la dérive, on va à la dérive; et puis après? » Et pendant que je disais ça, je sentais quelque chose qui me passait dans le dos. Je laisse aller les rames, je me retourne, et je m'aperçois qu'à sa place c'était une autre personne qui était dans la pointe. Elle n'avait sur elle qu'une chemise; elle était assise la figure tournée du côté de la côte. Je ne voyais que son dos, pas plus. Mais j'avais le pressentiment subit que de la regarder en pleine figure, çà serait un grand malheur.

— « Où est Anna! » je demande.

— « Anna? Où est Anna ? » que je crie.

Silence.

Mais à ce moment là je commençais à douter, parce que cette femme avait quelque chose, je ne sais quoi, quelque chose dans sa manière de ne rien dire, et de regardr devant elle, qui était Anna et personne d'autre qu'Anna.

Je tremblais de tout mon corps. Cette femme-là avait

des chevux noirs lisses au lieu d'avoir des boucles rouges comme les Irlandaises; elle était mince, maigre, jaune. Ses épaules étaient couvertes de boutons; elle était d'une demi-tête plus petite; sa tête était aplatie comme si on lui avait donné un coup de marteau.

— « Anna! » je crie.

Elle tourne la tête, et devant moi, j'avais une figure, mon capitaine.... une figure à moitié mangée par une sale maladie de la peau... Des yeux, des trous, et des dents. (

— « Qu'est-ce que tu veux? » qu'elle me demande

— « C'est pas possible, bon Dieu! » bégayai-je, parce que sa voix, c'était la voix d'Anna.

Je saute sur elle pour déchirer sa chemise. Anna et moi, on avait sur la poitrine, du côté gauche, le même signe. Elle se laisse tomber en arrière, elle se débattait comme une bête. Elle me mord dans le bras avec ses dents tout en sang. Elle me donne des coups de pieds en dessous du nombril, pendant que le canot embarquait de l'eau. Juste comme j'en avais assez, je la ramasse et la flanque à la mer. Elle continue un moment à battre un peu autour d'elle, et c'était tout. »

Le Capitaine. — « Est-ce qu'il y avait des témoins de cet accident? »

Sullivan. — « Non, mon capitaine, j'ai été recueilli par un cargo qui venait d'appareiller à destination du Hâvre. Ils voulaient me mettre à terre à Sandy-Hook. Mais j'ai dit que je voulais bien me laisser enrôler à la cambuse à demi-gages. »

Le Capitaine. — « Est-ce que tu as raconté ça aussi à d'autres? »

Sullivan. — « La seule à qui je l'ai racontée, c'était à une femme à Paris. »

Le Capitaine. — « Quel était son nom? »

Sullivan. — « Nanette. »

Le Capitaine. — « Le nom de famille, je demande? »

Sullivan. — « Ça, je ne sais pas, mon capitaine. »

(*Traduit du hollandais*)

Hendrik Cramer.

Aldous Huxley

Quelques courtes notices, lues au hasard des périodiques anglais, présentent Aldous Huxley comme un jeune écrivain plein de talent, habile au jeu de la satire et de l'humour, qui compose des romans assez intellectuels, manquant un peu de poids, et qui ne semble pas encore avoir donné toute sa mesure. Il s'est rapidement élevé à la notoriété, sans y avoir conquis une première place, mais il est certainement un de ceux sur lesquels on fonde le plus d'espoir.

En France, il est assez peu connu. La renommée d'un Joyce, bien établie (peut-être trop sur le côté scandaleux de son admirable *Ulysses*), la gloire montante d'une Virginia Woolf, dont les procédés de composition et la vision poétique sont sans doute en plus subtile harmonie avec les tendances littéraires modernes, la faveur obscure, mais redoutable, dont D. H. Lawrence commence à jouir, ont trop accaparé l'attention. A. Maurois cependant, fait à Huxley une place dans ses « Etudes Anglaises » ; voici qu'on vient de traduire « *Crome Yellow* », et que bientôt, sans doute, nous aurons « *Point Counter-Point* » en français. Si prématurée que soit cette étude, il me semble qu'il est bon de fixer pour les lecteurs des « Cahiers du Sud » quelques points du développement de M. Aldous Huxley.

T. S. Eliot, dont j'admire la critique aigüe et toute baignée d'intelligence, qu'il met au service du « *Criterion* » et qui fait aussi le fond de ses poèmes, écrivait, naguère, au sujet de A. Huxley : « M. A. Huxley, qui est peut-être un de ceux qui doivent commettre trente mauvais romans avant d'en produire un bon, a une certaine disposition naturelle, mais peu développée, pour le sérieux. Malheureusement, cette disposi-

tion est gênée par un talent pour l'assimilation rapide de tout ce qui n'est pas essentiel, et par le don du *chic*. Or, le don du chic, combiné avec le désir du sérieux, donne ce monstre redoutable : une religiosité chic. C'est là ce qu'on doit craindre pour M. Huxley. » (1)

J'avoue que ce concept de la « religiosité chic » me reste assez obscur. Devons-nous comprendre que, tout en reconnaissant ses qualités évidentes de romancier, l'*intelligentsia* anglaise (que M. Eliot représente éminemment) ne consent pas encore à prendre A. Huxley au sérieux ? Sous prétexte de lui accorder un certain « sérieux » de surface, on lui ôte tout droit de prétendre au vrai « sérieux », sincère et profond. Malheureuse facilité d'assimilation ! Homme à l'intelligence trop rapide, et, partant, superficielle, H. Huxley reste un écrivain inconsistant, qui gâche, par trop de clairvoyance et d'analyse intellectuelle, d'admirables dons naturels. « *To be too intelligent was to risk not being a gentleman. Intelligence wasn't altogether safe* » (2) Que de dangers ! Cela ne conduit-il pas à la pose, à toutes sortes d'inconvenances, pour aboutir à des clowneries philosophiques, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont hors de propos à notre époque. Avec le plus grand naturel, Huxley affecte le cynisme, fait étinceler une *irreligiosité* souriante et taquine, scandaleuse pour tout esprit anglais. On l'interroge : Où est votre foi? qui est votre porte-parole? Vous nous faites du roman intellectuel? — Très bien! quel est votre« message »? L'art, l'amour, la religion, la mystique sociale, l'intelligence (elle aussi) les conceptions mécanistiques ou idéalistes de l'univers, les chimères ou l'absence de chimères, vous tournez tout cela en dérision. Vous présentez indifféremment leurs aspects ridicules leurs inélégances, leurs tares, leur finale insignifiance. Chez vous, nulle doctrine positive, nul désespoir non plus — mais un papillotage de railleries, fines ou cruelles, des « éreintages » plein de bonne humeur, des discours étincelants de paradoxes — demi-vérités — du flou — mais pas de saine révolte, de colère vigoureuse, d'affirmations chaleureuses — pas de pathétique. La

(1) N. R. F. Mai 1927.
(2) Point Counter-Point (éd. Tauchnitz. Vol. I. p. 140.

peur du ridicule, auquel vous êtes si sensible chez les autres, vous hante-t-elle à ce point que vous n'osez — ni ne pouvez — vous tirer de cet « indifférentisme » brillant, mais creux, qui ne saurait mener à rien ? Tantôt, Huxley fait figure d'un Wilde, sans la tragique religion de l'art, ni la ballade de Reading Goal ; tantôt d'un A. France, sans le culte émouvant de l'humanisme et de la beauté ; d'un Proust, sans le sacrifice douloureux consenti à l'œuvre ; d'un Rémy de Gourmont sans angoisse. On doute qu'il soit un jour capable d'écrire un bon roman, où la vie frémit ; où les caractères se dressent, prennent forme, s'imposent ; un roman qui vous laisse un peu ivre et tout vibrant, qui vous souffle au visage le feu d'une flamme ardente, et vous emporte au-delà de la chose imprimée.

Mais pourquoi lui demander cela ? Il est vrai que l'œuvre de ce romancier ne vous jette pas dans l'extase, ni ne vous brasse de mille douleurs — seulement, elle vous agite merveilleusement l'esprit, elle alerte l'intelligence ; elle atteint un pathétique discret et prenant, qui se dégage, non pas de la tragédie spectaculaire des situations et des caractères, mais émane de la position que prend Huxley en face de la vie — position qui nous touche d'autant plus qu'elle est caractéristique de notre âge d'après-guerre, et pose le problème redoutable de l'avenir.

*
* *

Il ne faut pas, en Angleterre, être trop intelligent ; ni surtout que cette intelligence ne serve, ni à convaincre, ni à convertir, ni à consoler, mais seulement à présenter les aspects divers d'un problème, à s'amuser du jeu des contrastes et des incohérences de la nature humaine pour le seul plaisir d'en sourire. Le scepticisme, en dehors de quelques sujets traditionnels de railleries, y est assez mal accueilli. Il y a bien l'humour, dira-t-on. Oui, consultez seulement « *Punch* » et dites-moi si l'humour implique le détachement de toute croyance, et le pessimisme ! Sous la raillerie, se dissimule la foi en un ordre de choses stable et respectable. Pas d'humour sans assise solide sur le réel auquel on tient. L'humour exclut la passion, voilà tout, car il est dédoublement, non d'ailleurs toujours exprimé — et

c'est justement cette réserve implicite qui donne à l'humour sa tonalité particulière, son timbre étrange et inimitable, loin de la bouffonnerie, loin aussi de l'esprit. Il n'y a guère que l'humour atroce d'un Swift qui soit toute colère et toute amertume, et, à cette extrémité là, personne, en Angleterre, ne le rejoint.

A. Huxley n'écoute guère les sollicitations d'aucune foi. Nous sommes habitués, en France, terre classique de l'irrévérence, aux pirouettes ou aux fureurs des iconoclastes. Il restait en Angleterre des choses sacrées, et, le croiriez-vous, le scandale y est encore possible, bien que l'atmosphère des respectabilités victoriennes ait largement été aérée. On a taillé, surtout depuis 1918, à grands coups dans le frac du puritanisme, et de certains autres « *ismes* », géants sévères et tyranniques, dont s'épouvantait facilement l'opinion. L'œuvre de libération s'accomplit chaque jour. On révise les données des problèmes ; on s'efforce de voir clair. Le bouleversement intellectuel, qui va de pair avec le social et le politique, se fait en surface et en profondeur. C'est qu'il s'agit, autant que des destinées individuelles, de celle de tout un peuple qui sent confusément l'avenir lui échapper. Au sujet du particulier, les écrivains anglais savent aussi s'élever au général.

Huxley est d'abord en plein dans le mouvement d'affranchissement qui, commencé par des dogmatiques, qu'ils aient été Darwiniens, Spencèriens, Butlériens, ou qu'ils soient, de nos jours, Shaw, Wells, H. Ellis, D. H. Lawrence, semble se poursuivre, avec moins d'assurance dans l'affirmation, avec des hommes sceptiques ou indifférents, graves ou douloureux, un peu moroses même, Huxley, E. M. Forster, T. S. Eliot.

Huxley passe en revue tous les dogmes sacro-saints naguère, avec cet humour quelque peu oxonien (le *chic*) dont on lui fait grief, ami du paradoxe, de jeune intellectuel d'après-guerre, qui ne croit pas que « c'est arrivé ». Il joue avec ces géants d'hier une partie malicieuse, où il consent à peine à les prendre pour de bons gros personnages, soufflés et impuissants, dont la dignité vaniteuse s'affarouche comme le père Quarles dans « *Point Counter-Point* ». Parfois, son humour rappelle ces gravures populaires du *Punch,* où un quelconque chancelier de l'Echiquier est réduit aux dimensions pitoyables d'un bonhomme qui cherche son por-

tefeuille sous un bec de gaz. Le début de « *Antic Hay* » est très caractéristique à cet égard. Il a déjà été cité par Maurois — on peut ici le reprendre.

Gumbril, nouvellement promu professeur d'histoire dans une vénérable *public-school,* médite à la chapelle (obligatoire aux maîtres comme aux élèves) en écoutant le sermon :

« ... Le Révérend Pelvey pouvait parler de ces choses avec une assurance enviable ; « Ecoute, ô Israel », grondait-il, par dessus le livre redoutable, « Le Seigneur notre Dieu est le seul Dieu. » Le seul Dieu ! M. Pelvey le savait ; il avait étudié la théologie. Mais s'il y avait la théologie et la thésophie, pourquoi pas la théographie, la théométrie, pourquoi pas la théognomie, la théotropie, la théotomie, la théogamie ? Pourquoi pas la théophysique, la théochimie ? Pourquoi pas ce jouet ingénieux, le théotrope, ou la roue des Dieux ? Pourquoi pas un théodrome monumental ? »

« Le problème était embarrassant en vérité. Dieu sensation de chaleur au cœur, Dieu afflux de force et de pensée, très bien — mais Dieu vérité, Dieu deux et deux font quatre, ça n'était pas si clairement parfait... Pouvait-il se faire que le R. Pelvey, nasillant derrière l'oiseau impérial, pouvait-il se faire qu'il eût une réponse et une clé ? C'était difficile à croire — surtout si l'on connaissait M. Pelvey personnellement, et c'était le cas de Gumbril. »

Et voilà que Gumbril, possédé du démon de l'irrévérence, au lieu de se laisser envahir par les sentiments idoines d'humilité, dérive vers des problèmes plus immédiats : rendre confortables, par exemple, ces inexorables bancs d'église, qui n'épousent pas, comme les divins fauteuils, la forme des fesses, grâce à un pantalon à fond pneumatique. On songerait aux « canulars » où excelle Jules Romains, si cette idée n'était à la base de la future carrière de Gumbril. Il n'est pas fait pour la « noble tâche » de professeur ! — lire dans cinquante copies d'élèves que le pape Pie IX était « d'une intelligence au dessous de la moyenne » le dégoûte à jamais de la vocation pédagogique. Plût au ciel que les fausses vocations fussent aussi vite dénouées ! Gumbril n'en a aucune d'ailleurs ; il est en disponibilité totale. Il rompt ses chaines, et s'évade.

A ce point, le problème s'élargit. Brisé le cadre, re-

jetées la discipline et la tradition, on rentre dans la vie, dans la complexité — on reconquiert son libre arbitre (?). Qu'est-ce que Gumbril va trouver dans l'exercice de cette liberté reconquise ? Deux mobiles, essentiels semble-t-il, mènent les hommes : gagner de l'argent, faire l'amour — l'instinct de thésaurisation, l'instinct sexuel — Gumbril s'acharne à ces deux occupations avec la fougue de la jeunesse — non sans s'apercevoir rapidement que l'une et l'autre sont d'assez médiocres aventures, eu égard à la divinité de la nature humaine. Les fantoches qui s'agitent autour de lui (son architecte de père, grand discoureur, mais sincère du moins avec ses manies ; un peintre râté, prêt à tous les cabotinages, de l'inspiration ou de l'amour ; une libidineuse désœuvrée, en perpétuelle attente de quelque chose qui tuera le temps ; un savant bien engainé dans la déformation professionnelle et quelques autres personnages assez savoureux) le convainquent vite que la vie est une farce désopilante ou amère, où nous avons grand'peine à choisir et à jouer notre rôle, victimes que nous sommes de nous-mêmes, des apparences et d'un déterminisme enfantin, lequel n'a même pas l'excuse de la grandeur tragique qui courbe sous sa loi rigide les destinées douloureuses des héros de Hardy. Lorsque, fatigué des allures de surhomme qu'il s'est données à l'aide d'une fausse barbe, pour aller à la conquête de la richesse et des femmes, il entrevoit une chance de bonheur, il la râte, grâce à une rencontre fortuite, et à sa pusillanimité. Il ne lui reste plus qu'à se laisser ballotter en taxi d'un bout de Londres à l'autre, à la recherche du soporifique de la résignation, en compagnie de cette femme qu'il pourrait posséder maintenant qu'il ne la désire plus, et pour qui divaguent simultanément le peintre inspiré et le savant ponctuel, l'un se jouant de bonne foi la comédie du désespoir, l'autre pédalant à la poursuite de l'évasion, au cours d'une expérience grotesque qui clôt le livre en farce, comme il avait commencé.

Il est aisé de voir dans ce roman, comme dans « *Crome Yellow* », un divertissement sans importance. Le grotesque s'y taille une large part. L'anecdote, bien conduite, sert de support à une philosophie négative qui pourra paraître au lecteur français ni très neuve, ni très profonde. Les personnages y parlent beaucoup

plus parce que l'auteur veut les faire parler, que poussés par la nécessité intérieure de leur caractère. Ils sont assez schématiques. Nous les retrouverons, d'ailleurs, dans les autres romans de Huxley, marionnettes dociles, dont il tire les fils et étoffe les langues. Il y a un certain nombre de choses à dire — à chacun son tour ! Tantôt, c'est de Gumbril que vient la méditation orale; tantôt de son tailleur (savoureuse, d'ailleurs, chez celui-ci, autant que les discours du Dolittle de Shaw); tantôt de son père, ou de Mrs Viveash. Dans « *Crome Yellow* », c'est l'intarissable Mr. Scogan qui disserte à perte de patience, bavard subtil, qu'on a pu comparer à M. Bergeret. Ailleurs, c'est le cynique Cardan (*Those Barren Leaves*) qui complote, pour assurer le confort de ses vieux jours, un mariage assez répugnant. Tous parlent beaucoup plus qu'ils n'agissent, et peut-être même qu'ils ne sentent. Mais A. Huxley a tellement de choses à nous dire, qu'on leur pardonne la sécheresse de leurs caractères pour la gratification de notre esprit. Il a raison, au fond, de leur faire accabler sans indulgence, au hasard des circonstances, les fausses valeurs dont ils ont tous, plus ou moins, à se venger. Voici la fausse dignité, l'hypocrite vertu, l'emphase de l'enthousiasme ou de la foi, l'orgueil de race ou de classe, la grimace de l'avarice, la sottise du vice, bref toutes les positions dépourvues d'humour — sens délicat du relatif — qui composent une conscience moyenne, élémentaire, irritable et facilement cruelle, à l'immense majorité. On a déjà, depuis trente ans, joué sur ces touches là. Huxley va de l'avant. Il va même très loin. Il ne pardonne pas à la préciosité de la pensée ou des sentiments qui se prennent au sérieux, et cachent l'indigence, la banalité, ou l'absence même de tout sens vraiment moral. Il déteste toutes les affectations, souligne les lâchetés médiocres qui font la force des êtres médiocres, balaie joyeusement la poussière des grands mots. J'aime qu'il soit féroce pour le solennel Barbecue-Smith (*Crome Yellow*), type bouffon de l'écrivain prédicant, à l'intelligence débile, dont la prose pathétique et verbeuse s'étire en de longs articles dans les colonnes de maint quotidien anglais — marchand, à tant de guineas par mille mots, d'aphorismes pseudo-bibliques, débités à vider un stylographe quand l'inspiration le visite. « La flamme d'une chandelle donne de la lu-

mière, mais elle brûle aussi », écrit-il — et il commente : « Je ne sais pas très exactement ce que ça veut dire, mais c'est très gnomique ».

Très gnomique, en vérité ! comme les patriotiques déclamations de Miss Bellairs dans « *Limbo* ». Tragique histoire, celle-là, où l'on voit un pacifiste succomber, pendant la guerre de 1914, à l'intrusion d'une seconde personnalité, issue des plans profonds de la subconscience raciale, et qui incarne et prêche avec ferveur cet évangile patriotique et guerrier que sa conscience réfléchie déteste et cherche à ruiner. Le conflit des deux univers écrase l'homme chez qui les valeurs individuelles en révolte contre la tyrannie collective des devoirs que dicte la horde en danger sont emportées comme un fétu de paille dans la tempête : Richard Greenwood, y perd la liberté, la raison et la vie.

*
* *

Cependant, cette colère facile contre les absurdités nauséabondes d'une société en passe de perdre à ce jeu tous les fondements de sa foi n'est peut-être qu'une attitude superficielle, propre à tout homme intelligent d'après-guerre, qui, au fond, si elle fait naître un grand désir de sincérité, ne résoud rien. Huxley va-t-il se contenter de railler en haussant les épaules ? Ouvrir les yeux aux gens, c'est déjà quelque chose. Régler leur compte aux ombres de la caverne. Mais les mêmes problèmes se reposent avec plus d'insistance encore. Huxley est allé jusqu'au bout dans la partie négative de son activité. Ses cyniques, de plus en plus fouillés, de plus en plus absolus, après être passés par le type Cardan, qui ne croit à rien, mais consent à bien vivre, aboutissent au type Spandrell (*Point Counter-Point*), frère de Jacques Vaché. lequel, de degré en degré, descend jusqu'au mépris de soi, ose un crime, acte gratuit bravade, se repaît de son ignominie et se supprime délibérément — ou au type Lucy pour les femmes (« *I came out of the chrysalis during the war when the bottom had been knocked out of everything.* Ni Spandrell, ni

(1) *Point Counter-Point, éd. Tauchnitz.* Vol. I. p. 183)

Ni Spandrell, ni Lucy ne sont ridicules ou odieux. Ils sont ce qu'ils sont, et c'est terrible. Je voudrais bien savoir de quel œil les voit M. Huxley lui-même. Sûrement pas « *a practical joke* ». Des témoignages, voilà tout, comme on en trouve dans les romans de Gide — des témoignages de l'effroyable désarroi qui caractérise notre âge. « *Yes, the bottom has been knocked out of everything* ». Mais que faire d'un panier sans fond ?

Serait-il possible que, toutes proportions gardées, M. A. Huxley fût un puritain lui aussi ? A partir de « *Those Barren Leaves* » (je ne parle ici que du romancier) les préoccupations constructives se font jour timidement dans son œuvre. Voici qu'au milieu de tant de grotesques, il est un personnage, peut-être deux, que le ridicule n'effleure pas. L'un et l'autre, revenus de leurs erreurs, se refusant à jouer les « *lions* » ou séducteurs conquérants, dégoûtés de leur passé, de leur entourage, de leurs occupations, se mettent à se poser de bonne foi le problème de la vie. Francis Chelifer (dont le journal est si délicieux à lire) rentre dans l'action : il continuera d'éditer son magazine d'élevage. Calamy, lui, repousse l'action; il veut se connaître avant de s'utiliser à nouveau. « *I' ve not even known myself. Was it making love? or riding? or shooting antelopes in Africa? or commanding a company of infantry? or desultory reading at lightning speed? or drinking champagne ? or a good memory ? or my bass voice ? or what* ? Il s'agit de se sauver dans cette vie — l'autre importe peu. Comment ? Comment ? Calamy a besoin de méditer. Il s'abstrait de l'action, s'évade de la tyrannie des instincts sociaux qui tuent la personnalité de l'immense majorité des hommes, et veut se trouver une raison de vivre, une forme d'activité qui réponde à la véritable réalité de son être. Peut-être, d'ailleurs, cette recherche sera vaine. Quelques mois de méditation solitaire au flanc d'une montagne italienne lui donneront-ils les clés de cette réalité mystérieuse que nargue Cardan ?

Nous attendions de M. Huxley que son prochain ro-

---

(2) *Those Barren Leaves*, p. 375, éd. Chatto et Windus).

man nous éclairât. « *Point Counter-Point* » ne nous avance guère. Nous y retrouvons les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions, la même difficulté à prendre position. Le livre est certes plus riche, plus compact. Sa technique (il faudrait l'étudier de plus près, mais ce serait là le sujet d'un autre article) marque un progrès évident sur ses autres livres. (La leçon des « Faux-Monnayeurs » de Gide n'est pas perdue). Il s'y croise un nombre impressionnant de personnages, nouant et dénouant beaucoup de préoccupations. Ils sont du même sang que ceux que nous connaissons déjà (peut-être un peu mieux caractérisés). Des cyniques ou des instables, égoïstes ou maniaques, esclaves de formes de pensées, d'habitudes sociales, qui cherchent une évasion, une justification, ou vivent dans le désarroi, dans l'erreur. Le vieux peintre Bildake ne se soucie plus de ses tableaux, demeure indifférent à l'agonie de son petit-fils : il a un cancer du duodenum. Son fils Walter séduit la femme d'un pasteur, puis la délaisse, « *with child* », rongé d'une passion avilissante pour la faunesse Lucy, ravalant comme un mauvais suc gastrique ses mesquines lâchetés. Le jeune ménage Quarles sera peut-être sauvé par la mort de leur fils et l'assassinat de Webley, ce cynique du cabotinage politique, vers qui penchait Elinor, dans l'incertitude de son bonheur conjugal. Quarles père, avec son hypocrite façade de gentleman respectable, est la proie de la *libido* érotique, et même au cours de ses fornications avec sa dactylo, ne consent pas à jeter le masque, à mettre à nu son âme sordide. Les Tantamount (les Guermantes de cet ouvrage, en ce sens qu'une soirée chez ces aristocrates fournit la moitié du livre à l'auteur) font leur salut comme ils le peuvent : Lady Hilda tue le temps comps Mrs Aldwinkle de « *Those Barren Leaves* » ; Lord Edward s'échappe vers la biologie. Le communiste Illidge, assistant du vieux savant ; Burlap, l'éditeur avare et emphatique, qui rappelle le Barbecue-Smith de « *Crome Yellow* », représentent les formes extrêmes d'un antithétique asservissement. Qui reste-t-il, dans cette compagnie, que nous puissions interroger ? Philip Quarles, peut-être, en qui A. Huxley a sans doute mis quelques-unes de ses formes d'être et de ses inquiétudes personnelles. (Je fais toutes réserves ici sur ma perspicacité — mais les notes de son

journal sont une manière de « Journal des Faux-Monnayeurs »). De Spandrell, j'ai déjà parlé. Il sert à mettre en relief l'attitude de Rampion. Car voici enfin le personnage qui peut ouvrir quelques serrures. Il aurait pû être le Calamy sorti de sa méditation, riche de vérités nouvelles, en mesure enfin de réaliser l'équilibre du corps et de l'esprit, l'entente cordiale entre Ariel et Caliban. Rampion est le plus humain de tous. Il n'est pas desséché par le mécanisme de l'intelligence (comme Philip, le romancier, dont l'esprit, malgré lui, travaille au prochain roman) — il n'est pas asservi à une passion maîtresse qui romprait l'équilibre — il n'a pas d'affectation d'aucune sorte. Franc et volontiers bourru, jusqu'à s'interdire l'humour, il fait confiance aux instincts. Il est ennemi de toute contrainte, également éloigné des ascètes, des mystiques et des cyniques. « *I want to be alive, entirely alive* ». L'amour n'est pas pour lui la promiscuité moderne, pas davantage la spiritualité enfantine de Shelly. (v. ch. X). Il bataille contre les abstractions redoutables que crée l'intelligence humaine, cette multiplicité de vérités partielles que les spécialistes érigent en vérités absolues — des perversions, voilà tout ! Le bien, le mal, la religion, l'esprit scientifique, tour à tour ont ruiné les possibilités humaines, ont contraint l'homme à supprimer une part de son être, c'est-à-dire ont tenaillé et faussé des instincts, qui, livrés à eux-mêmes, l'auraient pu conduire, loin de la sottise, du vice, de la perversion, vers son complet épanouissement.

« *Leave the instincts to themselves and they'll do very litlle mischief. If men made love only when they were carried away by passion, if they fought only when they were angry or terrified, if they grabbed at property only when they had need or were swept off their feet by an uncontrollable desire for possession — why, I assure you, this world would be a great deal more like the kingdom of Heaven than it is under our present Christian-intellectual-scientific dispensation* ».

Philosophie de la nature — intellectuel dégoûté de l'intelligence. Faut-il voir là une conquête définitive ? ou est-ce encore pure spéculation ? une étape, en tout

(1) Ibid, vol. I. p. 257.

cas, dont il fera bon suivre le développement. Rampion a agi, certes. Il a épousé Mary, alors que, étudiant sans fortune et sans relations, il n'avait, au bout de ses doigts, qu'un talent de dessinateur satirique en disponibilité. Mais ensuite, il parle plus qu'il n'agit. Nous l'aurions voulu voir dans une crise et comment alors il aurait utilisé son capital d'humanité.

*
* *

Dans cette étude trop rapide, il ne faut voir qu'un sondage, qu'une présentation. J'ai bien conscience, alors qu'il faut songer à me limiter, d'être resté très incomplet. Sur la technique de Huxley, sur les procédés de son humour, sur son style, d'autres, ou moi-même, plus tard, exerceront leur perspicacité. Je voudrais simplement avoir fait sentir que Aldous Huxley est infiniment digne d'intérêt. La diversité de ses points de vue sur la vie, l'agilité surprenante de son intelligence, la profondeur de sa critique, l'ampleur de son « humanité », tout cela, il faut aller le chercher dans ses livres. Il est plus qu'un homme à l'esprit alerte. Il accomplit une excellente libération. Il inquiète ses contemporains anglais. « *He has not yet settled down* ». Pour nous, nous ne le voulons pas figé, mais chaque fois plus riche et plus divers. Qu'il gravisse par degrés la route de la création, jetant dans ses romans le foisonnement de ses idées, bousculant les conventions, interrogeant les hommes, et il finira bien par nous émouvoir profondément, comme il a su le faire déjà dans ces contes exquis que sont « *Young Archimedes* » ou « *A Half-holiday* ». Il lui suffira, pour cela, d'être moins condescendant envers son ingéniosité et de laisser un peu plus parler le cœur.

Henri FLUCHÈRE.

NOTE. — Voici un bibliographie sommaire des ouvrages de Huxley :

Poetry. Leda.

Short Stories. — Limbo (1920). Two or three Graces. Little Mexican. Mortal coils.

Essays. — Jesting Pilate. Essays new and old. Along the Road. On the Margin. Prosper Studies.

Novels. — Crome Yellow (1921). Antic Hay (1923). Those Barren Leaves (1925). Point Counter-Point (1928).

Une traduction française de « Crome Yellow » a paru à la Renaissance du livre. « Point Counter-Point » va être traduit.

Atlantica

A Philippe Soupault.

Mar i cel... Cel i mar... Mar i cel...
Al bes dels horitzons ma vida s'interposa.
L'amplada dc l'atzur és com un vel
que esquinço amb l'esperit. Quilla alterosa,
ma carn solca el gran mar d'ona rebel.
Ma vida és una nau enmig del cel
i la mar remorosa.

Aqui, l'Home soc jo; també la Terra,
— del solid element tots els perfums,
un vi d'humanitat dintre una gerra,
un fruit de vius colors en tènues llums.

Mar i cel! Mar i cel! Aigua i celatges!...
Soc una ombra que passa per mig les llums flotants,
un ésser moridor per sirenes i oratges,
pero un deu pels Atlants.

Avui en el meu pas per llur cel de rondalla
fet de llums submarines i de translucid mar,
no hi veuran l'esclat d'or d'alguna romanalla
del mon de les Hespérides supervivent encar?

Atlantica

La mer et le ciel... La mer et le ciel... Rien que la mer et le ciel...
Au baiser des horizons ma vie s'interpose.
La largeur de l'azur est comme un voile
que je déchire avec mon âme. Une quille altive,
mon corps sillonne la vaste mer de vagues rebelles.
Ma vie est un navire entre le ciel
et la mer rumeureuse.

Ici l'Homme c'est moi, et aussi la Terre,
— du solide élément tous les parfums,
un vin d'humanité dans une jarre,
un fruit d'éclatantes couleurs entre livides lumières.

La mer et le ciel... Le ciel et la mer... Rien que des flots et des nuages...
Je suis une ombre qui passe parmi les lumières flottantes,
un être mortel pour les sirènes et les orages,
mais je suis un dieu pour les Atlants.

Aujourd'hui dans mon passage par leur ciel comme de conte féerique,
fait de lumières sousmarines et de translucide mer,
n'y verront-ils pas l'étincellement d'or de quelques épaves
survivant encore du monde des Hespérides ?

Cel amunt, en la nau de l'Oceà verd d'ombra,
entre nuvols aquàtics i vells monstres marins,
no em veuran com un sol que aclareix llur pesombre.
dins l'enyor milenari de llurs pairals confins?

Jo soc l'Home! — un germà de la llur raça humana.
En les venes duc sang com hi dugueren ells.
Soc la veu del terrer per llur nostàlgia insana,
perduda al blau misteri d'oceanics castells.

Mar i cel!... Mar i cel!... Estèrils planes,
jo duc al vostre regne un crit rebel.
Vostres monotonies sobiranes
en mi trobaran fi com boires vanes
al foc dels meus sentits i el meu anhel.

Tot gravid de xardors i de sèmens prolifics,
pom de vida i salut, mon cor en alçaprem,
vinc a tu, mar funest de cadàvers mirifics
que llisquen ona enllà tot maleint el rem.

Al teu càntic de mort, miserere solenne,
blau engany fet d'oneig i d'éscumes i sal,
contraposo el meu cant salutifer, indemne:
el dolc, cant de la terra, saboros i vital.

I tal com duc pit tots els cants de les races
per vessar-los en tu com un liquid bullent,
duc al dins els neguits de les ànimes lasses
per obrir-los al cel com una vela al vent.

L'ample cel sobre el mar! Mirall que s'emmiralla,
Com ets de desolat i buit i inexpressiu.
Ja no ets més aquell cel que la terra retalla,
goluda devorant l'Eternitat al viu.

En tu ja no hi ha deus ni promeses predites.
S'hi sent l'home tan sol com al cor del desert.

*En regardant en haut de leur ciel, dans la nef de l'Océan
vert d'ombre,
entre nuages aquatiques et des vieux monstres marins,
ne me verront-ils pas comme un soleil qu'éclaircit leur
cauchemar
dans le regret millenaire de leurs patriarcaux confins.*

*Je suis l'Homme ! — un frère de leur race humaine.
J'ai du sang dans mes veines tel qu'ils y en avaient.
Je suis la voix du terroir pour leur nostalgie insane
disperse parmi le bleu mystère des océaniques châteaux.*

*La mer et le ciel... La mer et le ciel... stériles plaines,
je porte à votre règne un cri rebelle.
Vos monotonies souveraines
vont trouver fin dans moi comme des brumes vaines
au feu de mes sens et de mon avidité.*

*Lourd de désirs et de semences prolifiques,
bouquet de vie et de santé, avec mon cœur ébranlé,
je viens à toi, mer funeste, bondée de cadavres mirifi-
ques
glissants entre les vagues en maudissant les rames.*

*A ton chant de mort, solennel miserere,
bleu piège fait d'ondoyement, de mousses et de sel,
j'oppose mon chant salutaire, indemne,
le doux chant de la terre savoureux et vital.*

*De même que je porte dans ma poitrine tous les chants
des races
pour les verser sur toi comme un liquide bouillant,
je porte dans moi les angoisses des âmes lasses
pour les ouvrir sous le ciel comme un voile au vent.*

*Le vaste ciel sur la mer. Un miroir qui se mire.
Que tu es désolé et vide et inexpressif!
Tu n'es plus ce ciel-là que la terre rogne
en dévorant goulue l'Eternité au vif.*

*Dans toi il n'y a plus des dieux ni des promesses pré-
dites.
L'homme s'y trouve aussi, seul qu'au cœur du désert.*

Pla be el brau pescador ve a aixecar ses ermites
al darrê escull. Mes, ai! — inutil farell vert!

Jo duc, pero, al meu front prou somnis i esperances
per omplir de conhort ta vasta solitud.
Demà a punta de jorn, breçada en fulgurances,
veuras al mig del mar ma nau d'inquietud.

I aixi com el meu cos, de l'escuma rosada
nova Vénus treurà tota nua i sens vel,
despert mon esperit que el duu una fe abrandada,
de tu, amb el pal major, despenjarà un estel.

J. Carner-Ribalta.

Oceà Atlantic, Juny 1927.

Le brave pêcheur a bien essayé de dresser ses hermitages
sur le dernier écueil. Mais, hélas! — c'est un inutile
phare au lampion vert!

Mais je porte sur mon front assez de rêves et d'espérances
pour remplir de consolation, ta vaste solitude.

Demain au point du jour, bercé parmi les étincellements
au milieu de la mer, tu découvriras mon navire d'inquiétude.

Et lorsque mon corps, de la mousse rosée,
fera naître une nouvelle Vénus dépouillée de tout voile,
mon esprit, en éveil, guidé par l'ardente foi qui l'emporte,
avec son mât majeur, décrochera de toi une étoile.

Chroniques

POESIE

LE LIVRE DE L'HIRONDELLE, par *Ernst Toller*, traduit de l'allemand par *Alzir Hella* et *Olivier Bournac* (aux Cahiers du Sud).

Emprisonné pour avoir pris part à la Révolution bavaroise, Ernst Toller est devenu le N° 44. Ennui. « Chaque jour — sera semblable au précédent. Et au suivant. Toujours, toujours » — Non, car un couple d'hirondelles s'est posé, ô miracle, sur le cadre de bois de la fenêtre grillée qui donne sur sa cellule. Le N° 44 ne se lasse pas de contempler leurs jeux. Il n'est plus seul désormais... Maintenant elles bâtissent leur nid ; elles couvent cinq petits sont nés, qui grandissent, qui essaient bientôt leurs ailes. Une autre couvée. Hélas! C'est déjà l'automne, le départ . . .

Ce *Livre de l'hirondelle* est plein de beautés. D'ineffables susurrements s'y marient à d'âpres cris de révolte, une innocence de chanson populaire à une méditative gravité. Tantôt le poète accorde une attention fervente et minutieuse à ces vies minuscules, tantôt son imagination, traversant les murailles, vole librement en plein ciel. Ecoutez :

« Danse, ô ma poitrine haletante.
« Dansez, ô mes yeux enchaînés et meurtris,
« Dansez, dansez.
« Ce n'est que dans la danse que vous brisez vos liens.
« Ce n'est que dans la danse que vous frolez les étoiles.
« Ce n'est que dans la danse que vous reposez dans le divin.
« Dansez, dansez.
« La danse est comme un rêve, que rêve le chant sacré de l'univers. »

N'est-ce pas très beau ?

— Un livre inoubliable en vérité. Plus poignant encore à cause de cet épilogue où il est dit que, le printemps suivant, les gardiens détruisirent, par ordre, tous les nids.

Pierre MENANTEAU.

LIVRES

Les Arcanes, de *O. V. de L.-Milosz* (Taillon, éditeur).

« Nous employons non des paroles, mais la grande voix des choses » dit Hermès au roi Ammon. C'est ainsi que le verbe saint que l'Initié emploie pour communiquer avec l'Adepte est plus que le langage, la Parole dépasse le sens de la parole, le cadre du poème — si étendu soit-il — est brisé par l'explosion des cadences et des méditations. Dépouillée est la volonté orgueilleuse du Maître, il se sait possédé par une détermination plus lointaine et plus profonde, par la Parole créatrice de Vie, qui est la pensée réelle. De là les deux caractères des écrits prophétiques : ils sont des testaments de renonciation et des affirmations sans appel.

Acte de foi au seuil du dernier dépouillement — l'auteur ne nous dit-il pas avoir reçu dans le temps qu'il composait son œuvre — l'ordre de cesser toute activité littéraire ? — le Poème des Arcanes (dont le titre est emprunté à Swedenborg, comme le premier « testament » de Milosz, *Ars Magna,* empruntait le sien à Raymond Lulle) n'est pas une effusion lyrique, mais une *démonstration* à la démarche sûre, non pas discursive certes, mais intuitive, une succession coordonnée d'affirmations évidentes à l'œil direct de l'âme. Avant tout, Milosz prend possession : il pose ses versets comme des jalons définitivement acquis sur la route de la connaissance, comme des lumières intangibles et qui doivent être dépassées. C'est pourquoi il ne faut pas distinguer chez Milosz un métaphysicien ésotérique et un poète : l'ésotérisme et la poésie sont l'expression d'une même réalité qui n'est pas apparente ni formelle, mais essentielle et abstraite.

Le monde et l'homme passent dans leur vie par trois phases, de même que la pierre philosophale dans sa lente constitution évoluait de la noire Tête de Corbeau au Rouge Victorieux. La première est la naissance ou le fiat, la seconde est la vie c'est-à-dire l'amour, la troisième est la mort. Ces trois étapes sont signifiées par les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Résurrection. Elles ont leurs correspondante dans les trois personnes de la Trinité : le Père est le Créateur, le Fils le Rédempteur c'est-à-dire l'Etre d'Amour, l'Esprit est l'Union. Tel est le point de départ de la métaphysique ésotérique, c'est de là aussi que part Milosz.

Se plaçant en Adam, il affirme cette première vérité : « *l'essence de la pensée est constatation et amour du mouvement* ». Ainsi la première pensée de l'homme fut la compréhension de

son mouvement par rapport à la « Pierre Espace-Temps-Matière », c'est-à-dire au mouvement du Cosmos. L'Espace et le Temps sont des apparences d'infini, mais qui en réaité sont limitées. L'espace n'est pas le « Rien », lequel n'est pas non plus un vide artificiel et pneumatique. Le Rien est un lieu non situé, il est le véritable infini car il est innumérable. De même le temps est situé dans l'éternité, ou plutôt dans l'instantanéité sans conscience et sans mouvement qui est la coexistence du passé, du présent et du futur. De sorte que le monde a été créé, et néanmoins on ne peut rien concevoir avant le fiat, puisque le temps dans ces conditions n'existe pas. La naissance aux limitations du Temps et de l'Espace, à ce « monde d'effigies et d'épreuves » dont parle Saint-Yves d'Alveydre, qui est la constation du mouvement, est la première conscience. Elle est la première division d'Adam, la séparation du Macrocosme et du Microcosme.

La seconde division et le second mystère est la naissance de l'amour. Comme le Père a donné sa lumière, et la loi le Fils vient donner son sang, « *afin que l'amour soit exalté au-dessus de la loi* ». Ce deuxième sacrifice est un libre sacrifice, qui élève l'être par-dessus sa propre nécessité (1). L'amour du Christ pour le Monde qu'il rachète, nous en renouvelons le sacrifice par l'arcane conjugal : « *la relation d'Adam à Eve est la relation du beth à l'aleph* ». Le sens de l'amour c'est de s'opposer à l'Etre, c'est d'être le devenir opposé à l'immuable, le feu et l'eau transitoires en face de la Pierre éternelle. « Toi qui es celui qui est, toi la loi tu voulus être celui qui devient. » C'est-à-dire celui qui a été, et sera, mais dont la durée est, selon le mot de Fénelon « une défaillance perpétuelle ». Voilà l'explication de l'arcane de la Rédemption. Et comme Khunrath, John Dee ou Jacob Boehme, Milosz laisse entendre que le Christ est comme une pierre philosophale transcendante des âmes. Cependant les yeux d'Adam sont voilés d'une cécité de ténèbres, parce qu'il a perdu le sens du mot « Rien » et qu'il cherche à étendre à l'in-

(1) Ici, il convient de faire certaine réserve. L'importance attachée par le poète des « Arcanes » au sens *moral* de la rédemption par le Christ le porte à se dire ouvertement membre de l'Eglise Catholique Romaine. Mais, outre qu'il serait facile de trouver dans l'œuvre de Milosz des pensées peu orthodoxes, il est certain que ses affinités ou prédilections d'esprit le conduisent bien plutôt vers Boehme ou Nietzche que vers le dogmatisme papiste. Aussi bien cette réserve ne nuit-elle aucunement à l'approbation générale que nous donnons du fond du cœur au poète.

fini « le concept sacrilège d'un Univers total » de nombres et d'espaces surajoutés. Mais ce jour de nuit devra prendre fin, et la sainte notion doit être révélée.

L'adepte, Hiram, conclut par une prière qui est le développement parfait du poème. L'infini et le fini, le jour et les ténèbres, n'existent plus dans le sein du Saint-Esprit. La vie éternelle est le fruit du sacrifice : ô nouvelle naissance ! l'Ancien Testament qui est la lumière de la connaissance, le Nouveau Testament qui est le sang de l'action se résolvent dans le dernier testament spirituel qui ne s'exprime pas par les mots et les signes. Hiram a tranché le nœud gordien de l'espace.

Jean AUDARD.

LA VIE DES SŒURS BRONTE, par *Emilie et Georges Romieu*. (N. R. F.).

J'imagine que les auteurs de cette « Vie des Sœurs Brontë » ont dû bien souvent résister aux larmes à écrire les destinées tragiques de ces femmes étonnantes qu'il ne fallait pas faire le moindre effort pour romancer. Il n'y a qu'à laisser se dérouler leur histoire, toute simple et toute nue, pour composer le roman le plus émouvant qui se puisse lire. Leur éducation, leurs malheurs, leurs rêves, leurs déceptions, leur mort prématurée, tout cela constitue une prodigieuse somme de documents humains qu'il suffit de jeter, jour après jour, sur le papier. Nulle part on ne trouve tant de tragique associé à tant de grandeur, tant de misères à tant de foi, tant de puissance à tant de faiblesse. L'attendrissement est même si facile qu'il risque d'étouffer le sens critique et l'admiration. C'est bien ici qu'il faudrait parler de « vie douloureuse », et mobiliser les épithètes pathétiques, s'il n'y avait, dans l'apparente désolation de leurs brèves destinées, le rayonnement imperturbable du génie.

L'esprit souffle où il veut. Les choix qu'il fait sont miraculeux. Il lui a plu un jour d'habiter les corps fragiles des trois sœurs Brontë, provinciales perdues au cœur d'un pays sans joie, filles d'un pasteur un peu baroque, privées de la tendresse maternelle, et, toutes petites filles, dressées au mécanisme puritain par une tante sans douceur, nourries de privations, accoutumées à la cruauté d'un invraisemblable système d'éducation dans un pensionnat pénitencier, où leurs corps s'étiolent et leurs âmes s'affermissent, tandis que meurent leurs deux autres sœurs. A peine enfants, elles ont des occupations d'adultes, et les jeux divins leur sont interdits. Déjà, le feu de la pensée les brûle : elles rai-

sonnent, elles inventent, elles écrivent. A dix ans, on lit des revues philosophiques, on a choisi des grands hommes, on a écrit des bibliothèques. On entrevoit aussi que la pauvreté est inhumaine, la maladie et la mort ses attributs coutumiers, la foi religieuse le seul refuge où trouver la résignation, qui devient alors confiance et fierté. Elles grandissent, non découragées ; leurs tempéraments exceptionnels secrètent un idéalisme irréductible qui se fait jour à toutes les traverses, à toutes les bribes de leur vie. L'étrange Branwell, leur frère, génie qui n'éclora pas, tendrement chéri en dépit des épreuves affreuses qu'il leur inflige, représente assez bien le côté diabolique de cette évolution vers la maturité. Tandis qu'elles continuent leur marche inflexible vers les réalités supérieures où les misères immédiates ne les touchent plus, il se façonne, par la débauche et le scandale, une évasion de révolté, échappant à la déchéance par la déchéance, à l'avilissement par la mort. Elles vont, chacune à sa manière. Charlotte, grave et enfantine tour à tour, timide et fière, consumée du désir de la joie, accablée des rigueurs du destin, donnant ce qu'elle peut, toute endolorie de ses échecs ; Anne, douce et résignée, le plus faible roseau, toute tendresse ; Emily, plus farouche et mystérieuse, plus ardente dans le dévouement, plus entière dans ses refus, plus passionnée dans ses élans, à l'aise dans l'âpreté mélancolique de ce paysage des « *moors* », où elle erre, comme une héroïne de Hardy, déchirée de grêle et trempée de pluie, la proie d'extases consolantes, brûlée de tuberculose. Et de leurs plumes fébriles, au galop d'une écriture microscopique, voici qu'elles jettent sur le papier tout cet univers de passion et de douleur qu'elles ont vécu, appel tragique vers la joie de la chair et de l'esprit, tumulte des renoncements, aveux de misère, honte déchirée, larmes amères, odeur de la mort, — univers romanesque aussi, goût de l'aventure hors du sordide et loin de la terre, où les victoriens effarouchés trouvent quelque chose qui les dépasse et les humilie. Cela, certes, dépasse le fade et le convenu, le réalisme souriant et la philanthropie sentimentale. Ces âmes sont préoccupées d'elles-mêmes, et la passion est leur unique élément. C'est un scandale que ces Bell ! Le cœur saigne, et c'est du vrai sang — cet amour a la rage de la haine, et ces tempêtes sont de vraies tempêtes... Trois chefs-d'œuvre, et puis, l'asphyxie qui dénoue les tourments et allonge les corps amaigris et glacés dans le petit cimetière humide qui fut leur premier et constant horizon.

Et encore, on les connaît mal. La critique anglaise dispute de l'attribution de leurs poèmes. Est-ce Branwell qui a écrit *Wuthering Heights* ? Que dire de tant de réserve chez Charlotte,

de tant de résignation chez Anne, de tant de fougueuse détermination chez Emily ? On peut conjecturer à l'infini sur la profondeur de leur âmes. Il est passionnant, en tout cas, de lire l'ouvrage d'Emilie et de Georges Romieu, qui rajeunit, sans me le faire oublier, celui de Dimnet. Je ne veux faire de réserves d'aucune sorte, et rester tout à l'impression de grandeur tragique et désolée qui me fait chérir les trois sœurs. Tant pis s'il y a chez les Romieu trop de points d'exclamation.

Henri FLUCHÈRE.

NARCISSE OU LES AMOURS DE LAMARTINE, par *Aimé Lafont* (Masques et Idées chez Seheur).

Avec des couleurs composées et des aspects déformés de la vie secrète du rêve, comme si leur passage entre deux règnes ne pouvait avoir lieu sans une réaction épuisant une grande part de leur énergie primitive, les images naissent au monde tangible. L'interprétation des images pourrait être une analyse destinée à retrouver les éléments simples du rêve et à pénétrer ainsi dans la vie subconsciente des hommes. *Les Amours de Lamartine* se présentent comme l'application de cette *Nouvelle psychologie des images* dont Aimé Lafont a énoncé le principe ici même en juillet dernier. Lamartine offre le type de ce que Yung a appelé l'*introversé :* il en a les images génératrices de reflets, les miroirs, les lacs, l'amour maternel où l'on se retrouve plus beau que dans la réalité, l'amour filial où l'on se prolonge, les amantes en qui Lamartine s'est toujours chéri. Le plus beau des mortels ne peut aimer que soi-même. Le narcissisme lamartinien, des Méditations aux Confidences, s'étale. On suit aussi nettement la *régression* des rêves vers cette enfance dont Freud a fait l'immense réservoir de nos images. Aimé Lafont détaille la curieuse influence de ce narcissime dans les constantes erreurs de date chez Lamartine et les altérations de la vérité afin de flatter sa fatuité et enjoliver ses aventures. Cette auto-adoration est nécessaire au poète des Méditations, elle est la forme de son génie et de sa douleur. Et nous ne pouvons éviter de songer une fois encore à l'introversé idéal, au Narcise des *Charmes :* « sans vous belles fontaines — ma beauté, ma douleur me seraient incertaines ». J'ai sous les yeux un tableau où Louis Jullien pour peindre la scène du lac s'est inspiré de la seule strophe heureuse : « Un jour, t'en souvient-il... » Pour Lamartine la joie ne pouvait être directe, ce n'était qu'évocation destinée à exacerber la douleur présente. Et sans doute ce poète qui admirait tout n'eut-

il en lui qu'un seul cri douloureux, le « ah plaisez-moi ! » des prisonniers de soi-même.

Raymond BAISSETTE.

ESSENCES, par *Etienne Burnet* (Masques et Idées, chez Seheur)

Le problème de l'unité de l'esprit, le plus angoissant pour l'intelligence, c'est celui que Paul Valéry proposa de résoudre après trois décades de silence occupées à des méditations mathématiques. Il s'était élevé vers les zones les plus épurées de chaque région de la connaissance, la dégageant de ses matériaux, et pouvait établir l'égalité dans ses parties dès lors qu'elles devenaient puissances émotionnelles. Il rêva quelquefois d'une cosmogonie, cette conception individuelle et personnelle de la genèse du monde, sphère cristalline qui résoudrait en échos purs les remous de sa construction intérieure, et dont tous les points de contact seraient des extrêmes où viendraient s'appliquer tangentiellement les exercices de l'esprit, sciences, poésie, rêve, philosophie, religions. Fête exceptionnelle ! L'histoire s'adressant au minéral, l'épopée au service des nébuleuses, l'arithmétique à la remorque de l'indéfini, le nombre écrasé par ses infinitésimales, la science apprenant ses limites et demandant élan à la poésie. Mais Paul Valéry fut amené à retrouver l'unité de l'esprit dans une *algèbre de la qualité* de la masse poétique, ce qu'Etienne Burnet a défini parfaitement : « Ce n'est donc pas le fatras, ni même le trésor de la science, qu'il faut introniser dans la poésie; c'est l'esprit de la connaissance... c'est un symbolisme de la qualité, aussi cher à la raison que le symbolisme de la quantité des mathématiciens et des physiciens. »

Les *Essences*, c'est l'élément sensible, frais, subtil et nouveau que l'auteur apporte dans l'étude volontairement subjective des trois poètes qu'il aime : c'est l'unité de l'esprit pour Paul Valery, ce sont les Mystères éclairant le visage de Montherlant, c'est le bergsonisme du *Temps Perdu*, la pure tendance s'accommodant d'une pointe d'éternité platonicienne.

Raymond BAISSETTE.

ECUADOR, par *Henry Michaux* (N. R. F.).

Henry Michaux est un de ces poètes écorchés, aux nerfs à vif qui servent de baromètre à la sensibilité d'une époque. Les moindres variations de l'atmosphère, du climat sentimental, il les ressent axec exaspération, il s'exprime d'une voix douloureuse, crispée avec cet enjouement qui sert de paravent aux pires abi-

mes. Peu nous importe qu'il ait fait ou non un voyage en Equateur, l'imagination des poètes supplée largement à la réalité et Henry Michaux est assez riche dans ce domaine pour réinventer l'Equateur et dénoncer les Equatoriens comme des imposteurs, s'ils samusent à le contredire. Mais ils ne le contrediront pas. L'Equateur prend sous l'œil d'Henry Michaux un relief, une densité que le voyageur ne découvre pas d'ordinaire. Il l'a vu dans ses grandes lignes et dans ses détails caractéristiques. Il l'a vu de la fenêtre de sa chambre, penché avec angoisse sur le ciel et sur la carte des nuages et sur lui-même, héros et centre du voyage, champ d'expérience de l'imagination et cellule de l'imagination et cellule de l'imagination elle-même. Ce voyage en Equateur, c'est un voyage autour de soi-même, projeté sur le plan de l'Equateur, qui est là comme barre-fixe pour les exercices de gymnastique auxquels s'entraîne le corps et l'esprit. On découvre l'Equateur, mais on découvre surtout Henry Michaux et c'est là une découverte qui vaut le voyage.

Georges PILLEMENT.

NOUS AUTRES, par *S. Zamiatine*, traduit du russe par *B. Cauvet-Duhamel* (N. R. F.).

De tous les romans d'anticipation voici cela qui nous donne peut-être les aperçus les plus saisissants sur l'éclat d'abrutissement auquel nous conduira le progrès et le système Taylor tel qu'on les conçoit aux Etats-Unis, en U. R. S. S. et un peu partout. Des hommes machines, voilà ce que sont devenus les hommes après la guerre de deux mille ans. Ils vivent dans des maisons de verre sous l'œil des gardiens et du Bienfaiteur. Ils ont une récréation d'une heure par jour, tout le reste de leur temps est étiqueté, dû à l'Etat. La nature n'existe plus, on l'a isolée derrière le Mur vert. L'amour est réglementé : dates fixes, tickets. Les hommes ne sont plus que des numéros. Pourtant, il reste un danger : l'imagination. C'est une maladie dont quelques numéros sont atteints au point d'avoir la folie de vouloir retourner aux états anciens, de désirer la liberté, la nature. Aussi, un docteur trouvera-t-il une opération qui guérira de l'imagination et fera de l'homme un véritable automate. A moins que la révolution que préparent ceux qui ont encore une personnalité ne réussisse. Mais M. Zamiatine a donné à son livre la conclusion la peus pessimiste, pour nous, Le plus optimiste pour les partisans de l'homme-machine. D. 503 le constructeur de l'avion *Intégral*, son héros, que son amour pour I-330 avait emporté un moment hors

des normes de l'Etat trahit la femme qu'il aime et applaudit à sa mort. Mais cette conclusion semble en désaccord avec les véritables sentiments de l'auteur dont l'humour est très nuancé et qui n'a pas manqué de voir dans le régime soviétique un premier essai de l'Etat unique de *Nous Autres*. Ce livre qui met si bien en évidence toutes les limites de nos conceptions, de nos systèmes, leur étroitesse, leur mesquinerie, l'absurdité à laquelle elles aboutissent est extraordinairement vivant et se lit avec un vif intérêt.

Georges PILLEMENT.

DAMES DE CALIFORNIE, par *Joseph Kessel* (N. R. F.)

Ce petit livre contient le récit du tourbillon dans lequel l'auteur vécut quelques semaines à San Francisco. C'est en 1918, la guerre vient d'être finie, toute une ville fête les aviateurs français qui se rendent à Vladivostok. Le jeu, l'ivresse, l'amour leur font vivre dans une espèce d'hallucination perpétuelle et l'auteur tâtonne dans ses souvenirs pour retrouver ses impressions, sa psychologie amoureuse. Il n'y a rien à la fois de plus passionnant et de plus décevant que l'évocation de notre propre espérience. Il semblerait qu'on dusse y trouver, mieux que dans les fictions, l'accent de la vérité, le témoignage le plus proche de la réalité. Il n'en est pas toujours ainsi. Les fils de nos sentiments se sont tant de fois embrouillés que nous ne savons plus les démêler. Nous sommes un héros ou trop clair, ou trop opaque, il n'est plus nous et nous le rapprochons pourtant de l'homme que nous sommes devenus. Quant à la psychologie des femmes que nous avons aimées, elle nous reste souvent mystérieuse et incompréhensible. C'est un peu ce qui se passe avec Kessel, il a vécu dans une espèce de brume, d'inconscience et la psychologie du jeune aviateur de vingt ans qu'il était est d'une exquise simplicité. Mais quel héros sympathique, pourtant, et comme elles sont touchantes ces dames de Californie, Mary et Georgina surtout, et comme l'auteur a eu raison de matérialiser ces fantômes du souvenir.

Georges PILLEMENT.

L'ECOLE DES FEMMES, par *André Gide* (N. R. F.).

Une question se pose tout d'abord : qu'elle importance donnerait-on à cet ouvrage si on ignorait qu'il est d'André Gide ? Cette question se pose d'autant plus que le désir de se renouveler, de retourner sa veste, a conduit l'auteur dans des voies absolu-

ment différentes de celles qu'il avait suivies jusqu'ici. Un retour à la ligne la plus battue du classicisme. Par ces tours de force de construction comme dans *les Faux Monnayeurs*. Deux parties, deux récits d'un ton différent. La jeune fille avec ses illusions, la femme mariée avec ses désillusions : l'égoïsme du mari s'est révélée, l'idole s'est effondrée. Il ne nous reste donc qu'une chose à louer : la psychologie des personnages, mais nous pouvons le faire sans réserve. Les types qu'André Gide a créés ne s'effaceront pas de sitôt de notre mémoire, bien des hommes pourront se reconnaître dans celui qu'il a dépeint, bien des femmes se retrouveront dans son héroïne. Il y a là tout un jeu de sentiments : la franchise, le naturel opposés à l'hypocrisie, à l'artificiel, qu'on n'avait jamais dévoilé avec autant de perspicacité. On ne pourra plus parler du satanisme d'André Gide, ce livre est non seulement un livre moral, c'est un livre qui rassure les honnêtes gens, les sincères, ils soupirent, voici enfin la fausseté dévoilée. C'est un livre à faire lire à toutes les jeunes filles, car c'est vraiment l' « Ecole des Femmes ».

Georges PILLEMENT.

LE VOYAGE A GENÈVE, par *Gil Robin* (aux Cahiers du Sud).

A Genève, cette infirmerie du monde, un jeune médecin français vient prendre part à un congrès de psychiâtrie. Il rencontre son ami, le chirurgien Fabrice Lardier, marié à l'étrange Tatiana de Meryille. Il la retrouve dans la maison de santé du Dr Moure, lointaine, belle comme un beau marbre inhabité. Il l'adjure de fuir, de vivre enfin ; elle refuse. — Et c'est tout. Mais sur cette trame ténue, l'auteur a dessiné les plus fines arabesques. Il a crayonné en passant des portraits, touchants et véridiques, de la ville de Genève ; des savants, ses maîtres ; de l'adolescence ; des malades vers qui le porte tant d'amitié. Mille chambres s'ouvrent ainsi à la méditation ; la science et la poésie y sont un même visage de mystère. — On aime cette sympathie généreuse qui se donne à toutes choses, à tous les êtres, modestement, et comme étonnée d'être acceptée. Comme les livres de Duhamel, de Durtain, ce petit livre rend incompréhensibles les plaisanteries traditionnelles qu'on fait sur les médecins. Comment résister à cet accent si humain de « panseur de plaies » ? — Il me souvient d'avoir assisté, quelque part, à de cruelles exhibitions de malades ; Gil Robin nous console de tels spectacles, lui qui voit en ces rêveurs éveillés non des « sujets », mais des frères plus délicats que nous. — Et on est heureux de saluer en lui un écrivain

authentique, dont le style, trop luxuriant parfois, est plein d'élan, de lyrisme, et tout rayonnant de la lumière du cœur.

Pierre MENANTEAU.

LE DONNEUR DE SANG, comédie en trois actes, par *Luc Durtain* (N. R. F.)

Avec beaucoup de « vie ordinaire « écoutée, « ramenée » par un grand souci du vrai et du simple, Luc Durtain nous donne une œuvre forte qui, précisément, sort de l'ordinaire. Dans toutes leurs dimensions possibles, il mesure les rapports de plusieurs familles de condition modeste. Les complaintes « petit peuple » : — *Il y avait de la belle neige jadis...*, sont amusantes, et le pathétique de quelques scènes, comme la scène VI de l'acte III, transforment évidemment notre intérêt en émotion.

Un grand coup d'aile sur le néant.

M. C. S.

LETTRES ETRANGERES

AU BRANLE DES CARAVANES, par *Achmed Abdullah*, traduit par *Louis Postif*, préface de *Paul Dottin* (La Renaissance du Livre).

La vie d'Achmed Abdullah, l'auteur de « Au branle des Caravanes » (3) qu'a traduit M. Louis Postif, est le roman d'aventures le plus étonnant qu'on puisse imaginer, et je crois que le romancier n'a guère besoin d'inventer pour évoquer l'Orient, ses mystères, ses étranges rencontres. M. Paul Dottin nous dit que Seggid Cheick Ahmed Abdullah Nadir Khan et Iddrisich et Durani « pacha de Turquie et capitaine de l'armée britannique» est né à Kaboul. D'origine mandchoue, il passa la plus grande partie de son enfance à Pékin « acquérant, en même temps qu'une connaissance parfaite de la langue, un amour exclusif, pour l'âme et la civilisation chinoises ». Ensuite il devint, en Europe, l'élève des Pères Jésuites. Il passa ensuite par Eton et Oxford, fut étudiant à l'Université d'Al-Azar au Caire, entra dans l'armée britannique, puis dans l'armée turque, et adopta enfin la profession de romancier. Ce qui nous vaut le plaisir de lire « Au Branle des Caravanes », dans lequel l'Orient est décrit avec l'exactitude psychologique d'un observateur qui a vu les cités les plus variées, et condoyé des hommes de toutes races.

Ce livre est vort intéressant, et certaines nouvelles, comme celles du Bouddha d'Emeraude, par exemple, révèlent la lassitude sceptique et fataliste de l'Orient.

Marcel BRION.

ECRIVAINS RUSSES

I

YOURI LIBEDINSKI

Libedinski aborde notre époque par l'intérieur, en montrant sur le fond général des masses les sentiments des individus. La plupart de ses œuvres s'inspirent de la vie des membres du parti communiste. Mais l'écrivain vise moins à peindre les mœurs familières des communistes qu'à scruter leurs états d'âme en face ses problèmes compliqués de la vie contemporaine.

Libendinski connaît à fond le milieu qu'il décrit. Peu de nos écrivains l'ont rendu d'une manière aussi caractéristique et frappante. En ceci le mérite de Libedinski est incontestable.

« La Semaine » est l'œuvre la plus connue de l'écrivain. Elle date de l'époque héroïque et est toute pénétrée du romantisme de la guerre civile.

Les événements et les personnages de la « Semaine » sont imbus d'une puissante vérité typique. Dans une petite ville de district éclate une insurrection fomentée par « les koulaks » des environs. Une poignée de communistes, entourés de l'hostilité générale, a prévu, mais n'a pas pu conjurer l'événement. La révolte est réprimée au prix de la mort affreuse de quelques membres du parti. On aurait pu peut-être les sauver. Mais l'objectif principal des militants communistes était de ravitailler au plus vite la ville en combustibles pour enrayer ce qui aurait pu favoriser de nouvelles insurrections

Pour narrer cet épisode, Libedinski a recours à peu de mots. Avec un grand instinct dramatique il concrétise l'angoisse de la veille de l'insurrection. Et il montre les scènes féroces des représailles contre les révolutionnaires, et l'héroïsme simple, dénué de tout apprêt, de ces derniers avec un relief impressionnant.

Libedinski n'idéalise aucunement ses héros. Il prend ses personnages dans l'humanité ordinaire. Mais il les envisage non pas dans leur unité, mais dans leurs liens avec un groupe. Ses héros ne sont pas forts par eux-mêmes. Ils puisent une force morale invincible dans l'idée qui les meut, dans le parti qui est derrière eux, et dans la classe qui est derrière le parti. Ce point essentiel était facile à élucider. Mais Libedinski a su lui prêter une réalité tangible.

En liant les individus à un groupe, Libedinski augmente leur déterminisme : il les rend typiques. Tous les personnages de « La Semaine » : les communistes Bobeiko, Karaoulov, Simkova, Stalmahov. Le sincère, mais faible Sourikov, le tchékiste Gornyh, la maîtresse d'école sans parti Lisa Gratcheva, la famille bourgeoise des Senator — conservent néanmoins leurs traits individuels.

Le ton de la nouvelle est par moment « surélevé ». Mais ce ton ne constitue pas dans le cas donné un défaut marquant, il correspond au sujet. L'unique reproche qu'on puisse faire à « La Semaine » c'est d'être par trop schématique. Son schématisme se manifeste avant tout dans la délimitation trop apparente entre les personnages positifs (les communistes) dénués de presque tout trait négatif, et les ennemis de classe. Cette simplification nuit à la vitalité de types.

Nous retrouvons le même défaut — et cette fois plus marqué — dans la nouvelle « Demain », située dans l'époque caractérisée par le passage à la nouvelle politique économique (ou Nep), par la guerre avec la Pologne et la Révolution en Allemagne. Libedinski y dépeint les émotions, les espoirs et les désillusions suscités par les dits événements parmi les gens du parti. Cette nouvelle fatigue par la langue surélevée et artificielle. Mais ses personnages s'expriment par des gestes, des paroles et des sentiments extraordinairement typiques pour des communistes.

Les débuts de la « Nepp », les scissions au sein du parti se trouvent reflétés dans l'œuvre la plus saillante de Libedinski — dans son roman « Les Commissaires ».

La guerre civile finie, les Commissaires militaires affluent de tous les côtés de l'énorme Union, à l'école militaire (les personnages du roman sont des communistes avancés). « La Nepp » provoque parmi les Commissaires des divergences de vue dépendamment de leur extraction sociale et de leur maîtrise sur soi-même en tant que membre du parti.

La vérité typique des figures, la sélection heureuse des personnages, une analyse psychologique pénétrante font des « Commissaires » un document de grande valeur pour l'étude de l'histoire du parti. Mais, et au point de vue purement littéraire, cet ouvrage possède d'indéniables qualités.

Dans les « Commissaires » figurent des gens du parti les plus divers : Joseph Mindlov sacrifie pour la Cause ses camarades et lui-même ; l'impitoyable et ferme comme l'acier Rosov est un de ceux qui constituent l'ossature du parti. Nous y voyons encore le « toujours prêt à l'attaque et peu causeur Lobitchev, le Commissaire militaire Smirnov devenu trop important ; le

théoricien Grichine incapable d'enseigner à l'école les travaux pratiques, des faux communistes qui sont en réalité des koulaks et que « la Nepp » dépouille de leur camouflage.

Dans ce roman les personnages sont d'un relief accusé. Nous n'avons plus devant nous des êtres schématiques, réduits à leur plus simple expression, comme dans les œuvres antérieures de l'écrivain.

La langue des « Commissaires » marque aussi un pas en avant de l'auteur, son rythme est calme et assuré. Libedinski s'y montre déjà apte non seulement à traduire les états d'âme les plus compliqués, mais à enlever en quelques touches des portraits. Il écrit de la femme de Mindlov : « Il évoquait les contours de son visage, son doux menton aimé qui se transformait imperceptiblement en cou, et les battements d'une veine bleue sur la tempe ».

Tout cela témoign des progrès incessants de l'écrivain. Et comme Libedinski est jeune — il est né en 1898 — on peut encore attendre beaucoup de lui.

II

LEONIDE LEONOV

Depuis les 5 années qu'il écrit Léonide Léonov a parcouru un chemin bien compliqué. C'est surtout l'intérêt marqué de l'écrivain pour la forme qui a imprimé une forte impulsion au développement de son talent. Léonov a su profiter des infinies possibilités qu'offre l'apprentissage littéraire conçu dans le bon sens du mot. C'est pourquoi il a nettement subi les influences des maitres de la prose russe: Gogol, Dosteïevski, et Lesskov. Mais il s'agit bien ici d'influences et non d'imitation. A mesure que Léonov s'affirme comme écrivain, ces influences s'estompent de plus en plus.

Les premières œuvres de Léonov sont pour la plupart de petite récits stylisés, pour lesquels l'écrivain s'est moins inspiré de la vie que du verbe. Léonov pousse très loin l'art de la stylisation. Mais en se cantonnant dans le domaine de la forme, il rétrécit son œuvre. Le recueil « La reine en bois » est très caractéristique en ce sens. Il contient quelques récits (« La reine en bois », « Le valet de carreau », « La poupée de Valia »), dont on déguste la langue, comme un plat fin. Mais cette jouissance, purement gastronomique, est d'un ordre inférieur; la teneur des récits n'intéresse ni le lecteur, ni — évidemment —

l'auteur. Le dérangement cérébral tragico-comique d'un joueur d'échecs, l'amour d'une jeune fille romantique et la destinée fantastique des jouets sont leurs sujets à la puérilité voulue. Ces récits ont paru il y a peu de temps. Mais ils évoquent les mœurs prérévolutionnaires. Leur auteur ne s'intéresse pas encore à la vie qui l'entoure. « La reine en bois » n'est pas une peinture, mais un fin travail d'ornementation. Dans cette œuvre Léonov se présente comme un styliste et non comme un animateur des êtres humains.

Et il en est de même dans de nombreux récits de Léonov. « Bourgga » est un récit mi-fantastique que l'écrivain a stylisé en un conte populaire. « Touastamour » est une nouvelle relatant la vie d'un chef tartar qui s'est battu contre les Russes à la bataille de Kalka, et accusant un orientalisme stylisé. « Le départ du Chan » s'inspire d'une légende surannée sur Noé et ses fils; « Halile » est une magnifique stylisation de la lyrique enveloppante de l'Orient; « La mort d'Egorouchka » est un récit tiré de la vie rude des habitants de nos côtes du Nord, dans lequel Léonov s'efforce de traduire le rythme primitif de leur langage. Un fait à noter: dans tous ces récits datant d'après la Révolution l'époque postrévolutionnaire ne se fait nullement sentir. Quoique très doué, l'écrivain ne perçoit pas encore son pouls Ce n'est que dans la « Trouée de Petchuchikino », que Léonov commence à se mettre à l'unisson de l'époque contemporaine, quoique d'une manière encore toute formelle. L'écrivain situe ce récit dans le cadre restreint d'un village. Dès les premières lignes il devient évident que Léonov connait particulièrement le milieu qu'il décrit. Mais en même temps on constate que l'auteur s'intéresse davantage à la facture du récit qu'à sa teneur; il s'efforce avant tout d'imiter le parler des paysans de nos départements du centre. Dans la « Fin d'un homme médiocre » l'essence de l'époque se révèle déjà en plein. L'action se passe pendant les années du communisme de guerre. Le personnage central du récit est un savant connu — un géologue. Homme en réalité médiocre, Il se montre incapable d'évaluer à leur juste échelle les évènements qui se déroulent devant lui. Il les juge à travers le fait qu'il manque de pain et de combustibles. Léonov avec une hardiesse impitoyable met à nu la vraie nature de cet intellectuel à la haute qualification mais au vernis cultural si mince qu'il craque au premier contact des mains rugueuses de la Révolution. Léonov raconte la triste destinée de cet être — sa maladie mentale et sa mort en donnant une analyse psychologi-

que profonde et concise. La « Fin d'un homme médiocre » est dépourvue de toute stylisation. Par contre Dostoievski l'a marqué fortement au point de vue de la langue et en ce qui concerne le développement du sujet. La description de la maladie du professeur Liharev, ses hallucinations, rappellent en effet le « Double » de Dosteievski.

Dans une autre œuvre de Léonov « Les cahiers de Kobiakine » se manifeste l'influence de Gogol. Il est vrai que les deux écrivains décrivent la même vie. La ville de Gogoulev ressemble fort à Mirgorod. Kobiakine est un habitant provincial typique. Et Léonov imite avec une grande saveur la langue adéquate à un provincial. « Les cahiers de Kobiakine » embrassent une grande période. Dans cette œuvre sont évoquées la vie prérévolutionnaire dépeinte par Gogel, et l'époque actuelle. Léonov montre comment les premières années de la Révolution se sont reflétées sur la mentalité primitive, désespéremment étroite de Kobiakine.

Les deux dernières œuvres de Léonov prouvent que la Révolution a fini par entrainer Léonov dans son orbite. Son roman « Les Blaireaux » paru en 1924, s'inspire de la vie contemporaine. L'intérêt manifesté pour la forme par l'écrivain dans ses ouvrages antérieurs a porté ses fruits. Léonov lui doit la facture vraiment artistique des « Blaireaux ». Une langue puissante, une expressivité très poussée et une grande concision dans l'ébauche des personnages et des évènements sont adéquats à ce remarquable livre.

Les faits contemporains ont fourni à ce roman une teneur dynamique. « Les Blaireaux » — c'est le surnom des paysans insurgés contre le pouvoir soviétique encore non affermi, et qui luttaient contre lui en se dérobant dans les bois (d'où leur nom encore de « verts »). Cette œuvre fixe la physionomie d'un momoment de notre révolution particulièrement grave. C'est pourquoi sa valeur historico-littéraire est grande.

La période révolutionnaire décrite dans les « Blaireaux » se dresse devant nous comme une fresque puissante et les figures des paysans-partisans et surtout des chefs des insurgés (Simon, Michel et Nastia) s'imposent à la mémoire. L'auteur dépeint dans ce roman toute la destinée des personnages principaux depuis leur petite enfance. Voilà pourquoi la première partie de ce roman s'inspire de l'époque prérévolutionnaire et décrit la vie d'un quartier de Moscou, habité par le corps des marchands — le Zariadié. Par la connaissance des gens et du milieu dont Léonov fait preuve dans ce récit « Les Blaireaux » se rattachent

aux « Cahiers de Kobiakine ». L'écrivain y a recours par moments à la simple narration, sans aucun agencement. Mais la teneur — un matériel vital — prévaut sur le style d'une manière absolue.

Et ainsi le chemin parcouru par Léonov en tant que créateur est nettement ascendant.

III

VLADIMIR LIDINE

Lidine débuta dans la littérature en décrivant les mœurs de l'aristocratie russe agonisante et des « nids de seigneurs » tombant en poussière. La vie de la noblesse lui fournit la teneur de ses premières œuvres « Un rien » et les « Eaux printanières », parues en 1916 et dans lesquelles Lidine se révélait comme un disciple du classique Bounine. Dès ses débuts Lidine accusa un grand penchant pour l'étude des mœurs et la minutie des détails familiers, penchant que nous retrouvons dans une œuvre post-révolutionnaire « Les jours non fériés des souris », éditée en 1922, et nettement marquée par l'écrivain Zamiatine. Cette nouvelle s'inspire, ainsi que « La Caverne » de Zamiatine des années « nues » et faméliques de notre Révolution. Lidine y décrit la vie routinière des gens dominés par l'étroitesse petite-bourgeoise si pitoyable sur le fond des évènements grandioses. Dans cette œuvre, Lidine apparaît tel un bactériologue étudiant au microscope des petits animaux: il rend compréhensible la psychologie « souriquoise » d'êtres médiocres. Un grand souci de la forme et une langue systhématiquement mélodieuse caractérisent cet ouvrage de même que les œuvres postérieures de l'écrivain.

Mais dans ses œuvres postérieures, plus originales et indépendantes que les premières, Lidine ne se contente plus d'être un simple observateur des mœurs et de la psychique des gens médiocres. Il excelle déjà à combiner les choses grandes et petites dans les proportions nécessaires à l'élaboration d'une carte exacte de la vie, et « sa mise à l'échelle » y est exceptionnellement juste. Ces particularités sont très marquées dans son récit « La brise marine », œuvre presque sans sujet. En général le sujet n'occupe dans les ouvrages de Lidine qu'une place secondaire. Des notions précises, une accumulation de choses vues et senties (Lidine a énormément retiré de ses voyages) et une gran-

de habileté à combiner les faits concrets, les impressions et les couleurs y tiennent lieu de fables.

On ne peut relever dans la « Brise marine » la moindre trace de fiction littéraire. Néanmoins cet étrange ouvrage se lit avec intérêt (un intérêt *passif*) et une attention *active* soutenue. Lidine y évoque l'Europe d'après guerre et son évocation prend la forme d'une mosaïque. Extérieurement les innombrables pierres de cette mosaïque ne semblent pas avoir entre elles de liaison réelle. Par contre elles sont intimement liées par le-dedans.

Le calme caractérise la manière de Lidine. C'est pourquoi sa peinture de l'étroitesse petite-bourgeoise européenne est d'autant plus saisissante. Il ne se borne pas à décrire la vie « des souris humaines ». Il montre encore le monde semblable à un océan déchaîné par les guerres et les révolutions. La brise marine souffle avec fureur. C'est elle qui doit purifier la terre. L'écrivain arrive à nous faire sentir presque physiquement la puissance de cette brise.

« Les jours de trop » est aussi une nouvelle sans sujet. Elle peint la Russie de Février à la veille d'Octobre. Nous y voyons de nouveau des êtres « souriquois » — écume et déchets humains si abondants à cette époque et qui furent balayés par le souffle d'Octobre. Octobre, encore non révolu, se profile sur cette œuvre et élargit son contenu.

Lidine n'est pas un simple observateur. Dans son âme (dans son âme d'écrivain, bien entendu), vit un aventurier, un chercheur, un vagabond. Il a vu beaucoup de mers, beaucoup de continents, depuis les contrées polaires, jusqu'au Midi torride. Le fruit de ces voyages fut son livre « Chemins et kilomètres », au sujet insaisissable, mais qui se lit avec un énorme intérêt; il a été écrit par un homme connaissant la saveur de la vie et non par un indifférent.

Les voyages ont encore fourni à Lidine un matériel abondant pour toute une série de nouvelles consacrées à la vie morne, mais étrange et séduisante à sa manière des pays septentrionaux. (Le recueil « Le Nord »). Dans ces nouvelles, le tableau des mœurs s'allie à une pénétrante analyse psychologique. Lorsque Lidine aborde la peinture de ses contemporains — comme dans « La vie qui commence à fleurir » et « Marina Venevtzeva » — il place au premier plan l'analyse psychologique.

« Les bateaux vont » n'est pas à proprement parler un roman C'est plutôt un cycle de nouvelles reliées entre elles. Les dilapidations du caissier Glotov, l'histoire du directeur rouge Kos-

trov, une expédition polaire, un épisode de la vie de deux amoureux anglais en sont les thèmes.

Ce roman est conçu d'une manière fort originale; un parallélisme intérieur unit les différentes nouvelles qui le composent. une ligne de Longfellow lui sert d'épigramme. « Les bateaux qui passent de nuit l'un à côté de l'autre, se parlent avec des feux ».

Mais Lidine n'a pas su « fusionner » les différents éléments de son œuvre. Cet écrivain est supérieur en tant qu'auteur de courtes nouvelles.

Ce qui fait l'incontestable et grand mérite de Lidine que tout ce qu'il conte est intéressant. Il connait admirablement la vie et sait la rendre avec une rare maitrise.

La manière de Lidine dans ses dernières œuvres rappelle beaucoup la manière de Bounine — l'auteur de « Monsieur de San-Francisco » — Un peu lente, égale, harmonieuse, elle s'efforce non seulement de porter visuellement, mais de satisfaire à l'ouïe du lecteur.

A. Paley,

(traduit du russe par Amy Storé).

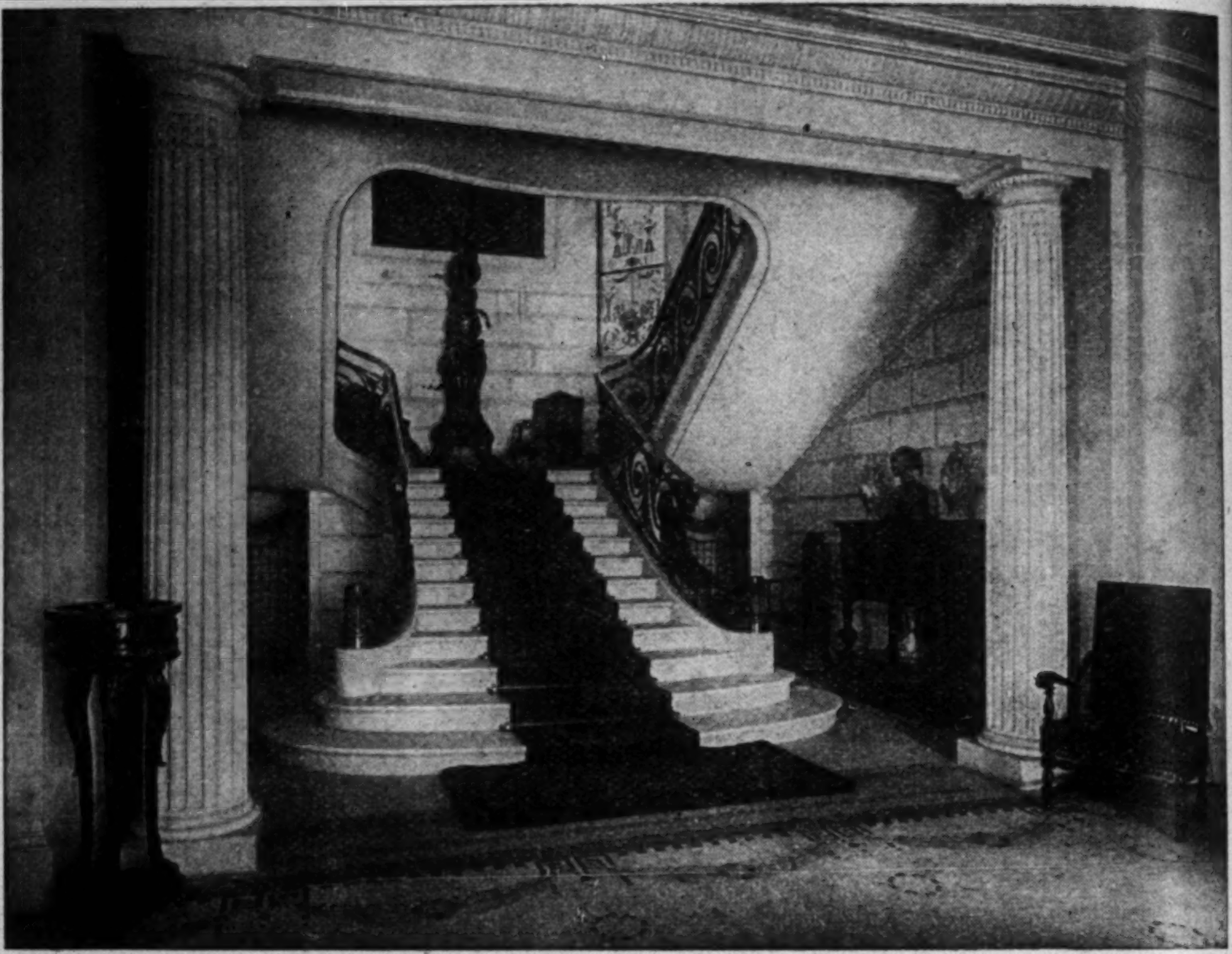
ERRATUM

Dans notre N° de Juin, une regrettable omission a fait dire à notre collaborateur Pierre Menanteau, analysant *Vacances*, de Julien Lanoë : *Une alliance peu commune de l'esprit de finesse*, qui ne signifie rien. Il fallait lire : *Une alliance peu commune d'esprit de géométrie et d'esprit de finesse.*

Cette Revue est imprimée sur papier blanc satiné des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

ODÉON
ODÉON
ÉLECTRIQUE
LE MEILLEUR
DISQUE

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **100 Millions** entièrement versés

Réserves : 52.365.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colbert 85-09

Le Cinéma.

Cette période de reprises, dès qu'on veut les regarder de près, situe les valeurs. Les unes remontent dans notre estime, parce qu'une seule vision fut insuffisante, et d'autres reculent, car nous pouvons les disséquer.

Nous avons donc revu : « *Kœnigsmark* », pour nous convaincre que Léonce Perret, son metteur en scène pouvait être un maître. Il nous l'a prouvé : (ce film ayant six ans) en mettant en valeur tels paysages du Rhin, jusqu'à nous faire béer d'admiration. Depuis nous lui reconnaissons « *Madame Sans Gêne* » trop discutée à cause de Gloria Swanson, car il semblait qu'une Française seule dût le jouer (pourquoi donc, puisque Arlette Marchal a donné une Lady Stanhope), (non précisée) dans la « *Châtelaine du Liban* » et qu'elle y fut remarquable sans être Anglaise). Nous avons pu déplorer qu'il illustrât le théâtre de Bataille dont « *La Femme nue* » et ses larmoiements. Contingences et affaires ! « *Kœnigsmark* » fut et demeure, mais les acteurs nous gâtent le paysage. Huguette (ex-Duflos, est plus jeune que dans ! *L'Homme à l'Hispano* » et c'est tout.

Ivan Petrovitch y promet de l'ennui, et s'est réalisé depuis. Mais nous pouvons regretter la mort de Georges Vaultier qui devait aller très loin. Le désastre fût qu'on ait sonfié à Jacque Catelin le rôle de Raoul Vignerte. Cette erreur rejoint l'autre qui fit de Napiekowska l'*Antinea* de « *l'Atlandide* », et Pierre Benoît fut malmené cinématographiquement.

Revu aussi « *La Chaste Suzanne* » dont la première vision nous retint sans nous convaincre. Nous avons évolué certainement car la joie qui dérive de cette chose abracadabrante est telle que nous savons gré aux Allemands de nous l'avoir canalisée. Dynamisme (le mot rebattu ne fut jamais mieux employé), et pour l'extérioriser cette force de la nature qu'est Lilian Harvey. Il faudrait citer toute la distribution et nous y renonçons.

Mentionnons une terreur « Française », malgré les désinences et à cause de l'Edition. Nous pûmes croire du couple Kirsanoff et Nadia Sibirskaya avec le souvenir de « *Menilmontant* » qu'ils allaient rejeter tous les poncifs et revivifier nos poumons. « *Destins* » nous convainct de leur erreur et cette œuvre qui voulut être d'avant-garde, a ramassé tous les déchets jusqu'à la nausée. Faisons généreusement confiance à ce couple, et dès l'instant conseillons à Nadia d'avoir à mieux « s'habiller », sans y insister et quelles que soient les difficultés finan-

Aristide BEL

JOAILLIER

1, Rue St-Ferréol, MARSEILLE

TÉLÉPHONE 65-06

cières d'une mise en scène. Tous les jours des trottins nous prouvent qu'avec un budget élimé et du « goût » on peut faire quelque chose.

Revu aussi « *Marquita* ». Soulignons la maîtrise de Jean Renoir qui fit « *Nana* » our dérouter tous et toutes, et enrichir notre apport cinématographique. Car les Latins que nous sommes, orgueilleux de notre passé, ne voulons pas nous convaincre que nous stagnons et que des forces jeunes nous éparpillent. Comptons sur M. Jean Renoir pour notre offensive. Et dès que nous aurons dit de « *Variétés* », malgré son succès et sa valeur incontestable, que sa source allemande a permis des excès et des erreurs, et que la vraie vedette du film fut et demeure Warwick Ward (les 3 compromis dans une ivresse « germanique » qui rationnellement n'amène plus les attitudes de l'assassinat) nous aurons voulu préciser que l'art cinématographique allemand est à base d'insistance et sans dépouillement. Redevenons Latins, et pro-Américains si fortuit que soit le rapprochement. Rien ne nous a été donné sous toutes les latitudes qui vaille notre « *Jeanne d'Arc* » signé Marco de Gastyne.

C'est un peintre, grand prix de Rome, et nous voulons n'en rien savoir. Il nous suffit, pour notre joie, qu'il nous ait donné dans « *La Châtelaine du Liban* » quelques visions plénières, (dont le « bateau de fleurs » qui représente un document cinématographique à base d'art) pour lui faire confiance. Sa « *Jeanne d'Arc* » est sans rivale, et pauvre est celle de Karl Dreyer qui nest que « systèmes et laboratoire ». Falconetti (quelle que soit son importance), est une « nébuleuse » auprès de Simone Genevois qui illustre la nôtre.

Les belles choses doivent s'imposer sans commentaires pour les alourdir, et tant pis si le mauvais goût ou la basse éducation ne savent pas les reconnaître. Marco de Gastyne, à cause de cette grande fresque, est un grand maître du septième art. Aux grincheux de lui reprocher l'oubli du Sacre de Reims (comme s'il pouvait l'oublier !) Nous ne sommes pas dans la coulisse, et peu curieux de savoir ce que commercialement il fallut émonder d'une version du double, et au delà. Simone Genevois pourrait être la plus grande artiste du monde et son avenir nous inquiète à cause de cette perfection. Mais notre sagesse, malgré notre exaltation apparente, nous permet d'attendre toutes les éventualités. C'est ainsi que nous n'avons amais cru que Lya de Putti comme il fut écrit à propos de *Variétés* dépassait l'entendement ordinaire, et devait révolutionner l'art de l'écran. L'Amérique (qui s'y connaît) ne l'a pas retenue, et l'Allemagne l'oublie. Et c'est la Foire aux Vanités. Philippe Hériat, qui nous déçut souvent comme acteur, et signe des chroniques remarquables et précises à l'avantage des Américains souvent (et c'est d'une belle conscience) a campé un Gille de Rais hallucinant. Et il y a aussi Choura Miléna, et le titulaire du rôle de l'Evêque Cauchon, et Gaston Modot... et tous. La France n'aura jamais fait mieux.

Une merveille américaine nous fut donnée aussi : « *Tempêtes* » avec John Barrymore et Camilla Horn. Quelles que soient les qualités du premier, la Suédoise le fit pâlir. On comprendra que nous nous réservions pour des commentaires plus étendus.

Jules ROQUE.

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, La Canebière. 66

Même Maison : GRAND CAFÉ GLACIER, Charles BORY, Propriétaire

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES & VERNIS

Siège Social et Bureaux :

24, Rue Charras, 24

MARSEILLE

Tél. D. 40.60 (3 lignes)

3 USINES

Peinture Hippocampe

» Étoile de Mer

» Astérie

» Ferrolégine

Sous-marine laquée

Vernis et Siccatifs

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social :

8, Rue Cherchell, 8

MARSEILLE

HUILE d'arachide Extra

Surfine Raffinée « DELTA »

Graisse végétale « DELTALOSE »

SAVONS supérieus :

LA PIPE

LE TRÈFLE

BRUN EXTRA DARIER

TOURTEAUX :

« Le Croissant et L'Étoile »

La vraie Bouillabaisse Marseillaise

chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Téléphones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

PAPETERIES NAVARRE

Société anonyme au Capital de 75.000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 52, Avenue de Noailles, LYON

R. C. Lyon B 1569

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris, 90

Codes : BENTLEY — LIEBERS & PRIVÉ

Téléphone : C, 28-91 et 71-30 *Télégrammes : ERRAVAN-MARSEILLE*

Stock en Dépôt
- **à CASABLANCA : chez S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine**
- **à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, Rue Delille.**

Agences : ALGER, ORAN, TUNIS, SAIGON, HANOI, TANANARIVE.

Les CAHIERS DU SUD sont imprimés exclusivement sur papier provenant des

PAPETERIES NAVARRE

La Vie Maritime.

LA CROISIERE DE L'« EL-GOLEA »

L'année dernière, la Compagnie de Navigation Mixte (Compagnie Touache) mettait en service sur la ligne de Marseille à Alger, un paquebot l'*El-Biar*, qui eut un succès marqué.

Un peu plus d'un an plus tard, cette Compagnie vient de mettre en ligne, à son tour, le nouveau paquebot *El-Goléa*, de type sensiblement différent, et destiné cette fois à la ligne de Port-Vendres à Alger.

La ligne de Port-Vendres-Alger a de plus en plus la faveur du public. Cela tient à ce que le trajet en mer est réduit, à ce qu'il a lieu dans des eaux généralement assez abritées, évitant le Golfe de Lion que craignent à bon droit, les voyageurs, en raison du terrible « mistral ». Cela tient aussi à ce que du paquebot on rejoint directement le train, à quelques pas, sans les ennuis et les dépenses de transbordement et de voitures.

Cette organisation et ces avantages, qui expliquent le succès croissant de la « voie de Port-Vendres », seront encore plus marqués quand, en même temps que l'*El-Goléa*, seront mis en service la Gare Maritime et l'Hôtel de Port-Vendres.

Port-Vendres ne possédait qu'un hangar assez vétuste. Il y a quelques mois, la Compagnie Mixte décidait de le remplacer par une gare maritime moderne. Le hangar ancien fut jeté bas, et la construction de la nouvelle gare fut confiée à la Société des Grands Travaux de Marseille.

Le bâtiment en ciment armé, long de plus de 130 mètres et d'allure très esthétique, forme au rez-de-chaussée un vaste hangar cimenté, très dégagé, convenant parfaitement bien pour la manipulation des marchandises et particulièrement des primeurs. La voie de chemin de fer, qui va être doublée, longe ce hangar.

Le premier étage se divise en deux parties. D'un côté, les bureaux de l'Agence largement installés. De l'autre côté, une vaste salle « la Gare maritime » proprement dite où se passera la visite des bagages et par laquelle passeront les voyageurs à leur entrée ou sortie du bateau, par le moyen d'une passerelle directe. Un vaste escalier descend devant l'Hôtel et à proximité du train.

L'Hôtel de Port-Vendres, commencé il y a un an, et construit par la Compagnie du Midi, vient d'être ouvert. En inaugurant le même jour le nouveau paquebot *El-Goléa*, la Gare Maritime de Port-Vendres et son Hôtel, la Compagnie de Navigation Mixte et la Compagnie du Midi attirent l'attention sur trois améliorations des lignes de Port-Vendres, qui se complètent à tel point qu'on peut

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

dire qu'elles constituent une véritable rénovation de ces lignes. Nul doute que la faveur du public, déjà si marquée, n'en soit encore accrue dans l'avenir.

Une croisière de quatre jours à laquelle ont été conviées de nombreuses personnalités du monde maritime, des Compagnies de Chemin de Fer, de la presse et autres, a permis d'apprécier les excellentes qualités nautiques de l'*El-Goléa* et ses magnifiques aménagements qui font de lui une des unités les plus luxueuses de la flotte méditerranéenne. Pendant ces quatre journées, les invités des deux compagnies purent constater les installations de Port-Vendres, visiter la foire de Barcelone et s'arrêter à Palma de Majorque, où l'on sait que la Cie Mixte assure des croisières périodiques, et tous ont gardé de ces heures les plus charmants souvenirs.

Chronique Financière.

Le marasme persistant du Marché de Paris vient d'attirer l'attention du Ministre des Finances, et il est à souhaiter que les mesures envisagées par notre grand Argentier viennent sortir la Bourse de sa torpeur.

La situation économique du Pays et l'aisance monétaire dont il jouit devraient développer un mouvement d'affaires d'autant plus important que les capitaux étrangers ne manqueront pas d'y participer.

Les dernières Bourses de New-York et la nouvelle augmentation des avances au brokers sont les indices que ce Marché est actuellement passé aux mains de spéculateurs et que le portefeuille a déjà effectué des liquidations importantes.

L'élévation du taux d'escompte de la Banque d'Angleterre de 5 1/2 à 6 1/2 a obligé la plupart des valeurs directrices à l'abandon d'une fraction assez sensible sur les derniers cours de compensation. Un seul compartiment, celui des Pétroles, a fait preuve de fermeté et les déclarations optimistes de Sir Deterding et de M. Reeser ne peuvent qu'inciter la clientèle à s'intéresser aux meilleures Valeurs de ce Groupe.

1/10e Royal Dutch	4.535
Shell	612
Crédit Général	1.145

ainsi qu'aux bonnes Valeurs de Mines d'or comme Central Mining et Rand Mines

Raoul Dubois
Remisier Société Méditerranéenne de Banque.

Échos.

UNE BRASSERIE A MARSEILLE

Ne nous y trompons pas: il n'existe pas de véritable brasserie à Marseille. Les établissements qui arborent ce nom ont peu à peu glissé sur la voie facile où leur clientèle peut-être les entraînait, celle qui a fait d'eux de grands restaurants de première classe, d'ailleurs. Mais l'authentique brasserie où l'on vient à toute

Société Méditerranéenne de Banque

SPÉCIALEMENT ORGANISÉE POUR LES ORDRES DE BOURSE

Paye les Coupons Étrangers au plus haut cours

22, rue de la République - MARSEILLE

Téléphones : C. 8.69 - 79.37 - 85-35 - 70.91

Société d'Alimentation
de Provence - Avignon

Saucisson
" MIREILLE "

- - La grande - -
Marque Française

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

ÉTABLISSEMENTS

Marius SÉRIÈS

1, Rue du Théâtre Français

(Tél. C.2304) MARSEILLE

PEINTURE
DÉCORATION
VITRERIE
MIROITERIE
PAPIERS PEINTS

Spécialité de travaux pour la Marine

MARSEILLE, LA SEYNE, NICE, MONACO, MENTON

ALBERT NUGUE

Ancienne Maison Mce NUGUE

MIROITERIE

Tél. Colbet 8868 (2 lig) **76, rue d'Italie MARSEILLE**

ENSEIGNES ET DÉCORATIONS SOUS GLACES ET VERRES. TOUS VERRES POUR LE BATIMENT : DALLES, TUILES, PAVÉS, etc., etc. :: ::

LA GLACE ET LE VERRE dans toutes leurs applications.

Le Restaurant

"BASSO"

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX PORT

Spécialités :

Bouillabaisse
Coquillages - Crustacés
Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : Dragon 11-04
» 12-90
Inter 28

Restaurant

FIRENZE

Jules FARA

Rendez-vous d'Artistes

SPÉCIALITÉ DE CUISINE ITALIENNE

Vins du cru :
Chianti, Barbera, Nebiolo, Asti, Barolo

11, Rue Poids de la Farine
MARSEILLE

heure « casser la croûte », dans un milieu accueillant et familier en des salles à la fois luxueuses et plaisantes comme un intérieur, n'existe pas à Marseille. Qu'on ne nous rétorque pas le climat, les mœurs des habitants toutes choses qui prouvent simplement que rien n'a été tenté pour réaliser une brasserie à Marseille, disons mieux, une brasserie *Marseillaise*.

Eh bien cette lacune va être comblée, et il s'agit moins d'une création, que d'une adaptation, d'un retour aux véritables buts de l'établissement en question. Il s'agit de la *Brasserie du Chapitre* qui sous l'habile et vigoureuse impulsion de son nouveau directeur Jack, est en train de se transformer pleinement. Dans quel sens nos lecteurs l'ont déjà compris, mais nous croyons savoir que les intentions de Jack sont très complètes et très précises. Aussi bien nous nous proposons en temps voulu de les exposer en suivant l'esprit qui préside à ce rajeunissement.

AUX BAUX

On se souvient que dans certaine chronique d'urbanisme où il était question des Baux et de la grande Hôtellerie qui semble être le cœur de la vieille cité moyen-âgeuse et où descendent chaque jour de nombreux admirateurs des ruines où vécut la Reine Jeanne, nous déplorions une grave lacune dans l'installation d'un établissement d'ailleurs unique par sa situation et décoré dans un excellent esprit de terroir, c'était l'absence d'eau courante et d'électricité. Désormais nos remarques sont périmées, cette lacune si regrettable vient d'être comblée : l'eau circule aux Baux, en de neuves canalisations et la lumière électrique qui s'insinue toujours sur ses traces y règne à loisir.

C'est à l'*Hostellerie de la Reine Jeanne* qui attendait cette installation depuis si longtemps que ses bienfaits se font le plus largement sentir parce que tout un aménagement y était prévu, dont on ne pouvait profiter jusqu'à ce jour et qui, de ce fait entre en fonction d'emblée, soit : eau courante et électricité dans toutes les chambres, salles de bains privées qui transforment radicalement le séjour dans ces lieux charmants et permettent à l'*Hostellerie de la Reyne Jeanne* de rivaliser avec n'importe quel établissement de même classe.

Nous nous devions, ayant signalé les incommodités anciennes, de porter à la connaissance de nos lecteurs les améliorations du présent.

A LOURMARIN

Une exposition de peintures, sculptures et livres par le groupe des artistes de Lourmarin : A. Bagarry, Beppi Martin, Albert Brabo, Paul de Castro Chièze, Dufrénoy, Pierre Girieud, Charles Martel, Henri Mazet, Moukhtar, Louis Riou, Sigrist, Noël Vesper a eu lieu du jeudi 19 septembre au dimanche 20 octobre 1929 et a suscité tant par l'intérêt des œuvres que l'attrait de leur cadre une foule de visiteurs de marque.

Lettre d'Indo-Chine

L'HYPOCONDRIE TROPICALE

L'Indo-Chine commence à Marseille. Nul ne s'étonnera d'un pareil paradoxe. Nous savons de reste que le paradoxe n'est qu'une forme de l'évidence ; et nous savons aussi que Marseille est la porte ouverte aux grands départs, la permanente invitation au voyage, le pont jeté entre la France et l'Orient, entre la France et l'Occident.

La France serait-elle le centre du monde ? Pourquoi non, après tout, quel empêchement à cela, puisqu'on nous assure que la terre est ronde.

Ce départ de l'Indo-Chine se poursuivit au-delà de Marseille sur le plus noble des bateaux où se jouait déjà, à la plus grande gloire de l'Extrême-Orient, la symphonie en couleur des dents laquées et des lèvres au bétel. Fruit exotique, d'autres fois célébré. Mais son parfum asiatique mourait dans un air empesté de bourgeoisie. Sans souci de la terre qui se modelait aux flancs du navire, le perruquier du bord exécutait avec une inlassable férocité ses ondulations indéfrisables ; le commissaire soignait aux apéritifs son ventre rebondi et la vertu des passagères ; et le commandant du bord, par ailleurs trop occupé, ne se doutait pas le moins du monde que si son bateau ne s'en allait pas à la dérive, c'est qu'il finissait par connaître, tout seul, son chemin.

Le monde, cependant, s'enfuyait derrière chaque battement de l'hélice ; et l'hélice battait, cœur à cœur, avec le monde.

Cela n'est qu'une façon de parler. Les « vieux coloniaux » qui garnissaient le pont du bateau en avaient une autre. Ils s'essayaient, dans la mesure de leur force, et souvent même, non sans bravoure, au risque de dépasser cette mesure, de justifier leur teint bilieux et l'amertume qui leur venait d'une incurable maladie de foie.

Celui-là, hypocondriaque de métier, ne parlait que serpents, tigres et moustiques, mille pattes et cafards volants. Cet autre avait pour thème, de préférence, la paludisme et la fièvre des bois. L'Indo-Chine s'apprêtait visiblement pour moi. Elle m'attendait pour se ruer sur moi, pour me happer, elle et les fauves de sa jungle. Il y avait bien, après avoir entendu de pareils propos, la ressource de se jeter dans la mer, pour éviter les affres d'une mort plus difficile. Mais là aussi les requins me guettaient pour me faire subir une fin ignoble.

La seule faveur que je me permis alors d'attendre des dieux, fut qu'ils me rendissent sourde aux voix puissantes de mes interlocuteurs. Mais ce sont les dieux, eux, qui sont sourd.

— Vous allez à Hanoï ? me demandait un autre.

Par bonheur, je n'en savais rien; et j'espérais ainsi éviter d'imprudentes révélations. Mais ce rabat-joie-pour-nouveaux-venus — profession fort prisée en Indo-Chine — exerçait sa propagante gratuitement, si l'on peut dire. Il m'apprit, bon gré mal gré, qu'il n'y avait que deux arbres à Hanoï, l'un aux abords du petit lac, l'autre dans sa villa. Ce privilégié — et il n'est pas inutile de le dire, dans le but de le justifier habitait depuis tantôt trente ans sa capitale tonkinoise.

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép.: TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PARIS, Siège Social : 8, rue Vignon.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi-Carnot.

Compagnie d'Assurances

LE SECOURS

ACCIDENTS
INCENDIE
VIE - VOL

AGENCE
Direction de Marseille : MM. LOUBIGNIAC ET DELANGE

42, Rue Paradis
Tél. 76-72

T.S.F. MARINE AMATEURS

Téléph. : C. 70-76

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE POSTES DE TÉLÉGRAPHIE ET TÉLÉPHONIE SANS FIL DE TOUTES PUISSANCES

Fournisseur des Cies de Navigation, des P. T. T., de l'Armée, de la Marine de Guerre, de l'Agriculture et des Colonies

Réparations et Fournitures pour tous systèmes

PIECES DÉTACHEES

LAGIER & Co

Constructeurs
4, rue Bel-Air (angle Rue de Rome), MARSEILLE

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

COSTUMES POUR HOMMES
- ET POUR DAMES -

- MAISON DE PREMIER ORDRE -

J'ai cherché, à Hanoï, la villa de mon pessimiste furieux ; mais dans ce bouquet bruissant de feuilles et de fleurs, je n'ai pu découvrir la villa déshéritée — la villa à un arbre qui devait être la sienne.

Une fois le pied sur le sol colonial, quand vous vous êtes bien assuré que vous êtes encore en vie, ce qui ne va pas, il faut l'avouer, sans quelque effort, vous réentendez sans transition la reprise du thème favori sur de nouvelles variations. Le club des Rabat-Joie ne chôme pas. Et même si ses adeptes ne portent pas d'insigne aussi décoratifs que ceux de l'Armée du Salut, leurs principes ne s'accommodent pas mieux du silence.

Un jour j'ai acheté un beau panneau brodé. Quelle affaire ! Cela représente une immense procession avec des étendards déployés, des mandarins en costumes d'apparat. L'un avance un bras; l'autre tourne la tête dans le style d'un réalisme pré-photographique. Des congayes en grands chapeaux parasols ferment la marche. Leurs petites figures en soie jaune, proprement dessinées, suggère tout le charme mignard de l'Annam. Un bambou et un flamboyant équilibrent le jeu des figurines. Cette procession, dans une case en terre battue, fut un joyeux remède contre la solitude. Je l'aimais bien. Mais un jour la visite du monsieur avisé :

— Euh !... Combien avez-vous acheté... euh ! cette petite horreur.

— Mais, je vous défends bien... D'ailleurs, elle est de dimension respectable.

— Oui. Enfin j'en ai vu des centaines comme cela, des milliers. Vous savez, on ne l'a fait pas à un type comme moi qui ai habité vingt-cinq ans la colonie.

Membre du club. Je m'en doutais. Je pense poliment, à son adresse, que le climat humide aigrit l'humeur. De fâcheuses comparaisons me viennent à l'esprit. Je les tais, tandis que mon visiteur cède à un besoin évident de prosélytisme :

— Enfin, au juste, combien!

Pour ne pas me défendre, je cède, moi, à un obscur respect humain. Ce panneau que j'ai payé dix piastres, je le trahis. J'affecte un air détaché pour répondre :

— Cinq piastres.

Mon adversaire— car je sens combien il l'est devenu, s'esclaffe :

— Je l'aurais parié. Eh bien moi, moi, je viens d'en acheter un trois fois plus grand...

— Oh !

Je sais ce que je dis ; trois fois plus grand ; et j'en ai donné trois piastres.

— Eh ! mon cher monsieur, vous ne ferez pas prospérer, à vous tout seul, l'art annamite.

Mais cela est le moindre souci d'un membre du club Rabat-Joie.

— Que si, jeune littérateur enthousiaste, vous comptez demander à votre nou-

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

velle Indochine, le sujet d'une exploration artistique ou psychologique, vous verrez se dresser devant vos projets les membres du Club Rabat-Joie les plus belliqueux et les plus acides.

— Vous oseriez... comment vous oseriez parler de l'Indochine? Mais apprenez de moi que vous ne connaissez rien à l'Indochine et que par conséquent vous n'avez rien à en dire. D'ailleurs ni maintenant, ni plus tard. Ce n'est pas en deux ou trois ans que vous apprendrez suffisamment pour vous permettre de dire quelque chose. Tenez moi qui vous parle, Moi, après vingt-cinq ans d'Indochine...

(Mon Dieu que ce chiffre est fatidique!)

... Eh bien, moi-même, je ne me tiens pas encore pour averti, et j'attends

— Mais vous attendez, mon bon monsieur, l'âge de la sagesse ou celui du gâtisme? Et puis croyez-vous vraiment que vos séances entre des bouteilles d'apéritif et le cuir de votre fauteuil vous seront une aide bien efficace pour déchiffrer le fameux « mystère asiatique ».

Cela « in petto » comme l'eût exigé ce vieux Laerte.

Du reste ils peuvent bien s'insurger, ces vieux coloniaux, si endurcis en effet que le tigre même n'en viendrait plus à bout. Ils n'empêcheront rien; ni le riz de se balancer comme un blé nouveau, ni les jeunes débarqués de se lancer dans la merveilleuse aventure — à la conquête du monde.

Christiane FOURNIER.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur --

Appartements Confort Moderne = Terrasses et Jardins Magnifiques

Machines parlantes

DISQUES GRAMOPHONE.

Carnaval Suite op. 9. Schumann.

Le répertoire pianistique de la Cie Française du Gramophone s'enrichit avec cette œuvre de trois nouveaux disques excellents.

Qu'elle est émouvante en effet cette suite, qui, sourire de la jeunesse dans l'œuvre douloureuse de Schumann, nous attache à elle non seulement par les sentiments et les idées qu'elle exprime, mais encore par la forme dans laquelle ils ont été fixés. Le miracle de Schumann dans le romantisme musical c'est cette grande pudeur tendre qui hait instinctivement les gestes désordonnés et l'emphase déclamatoire. Alors qu'un Chopin par exemple se laisse emporter par le mouvement rythmique d'une phrase, Schumann reste toujours profondément maître de son sujet. C'est par une subtile analyse intérieure et une espèce de communion avec les choses qu'il arrive à les recréer sur le plan musical. Par ce côté surtout Schumann est resté près de nous qui n'avons plus le temps des gestes déclamatoires ni des déclamations surannées.

Tous les poèmes-tableautins qui composent le *Carnaval* mériteraient d'être commentés par le détail. Toutefois cette étude nous entrainerait en dehors du cadre habituel de nos chroniques. Disons seulement pour les non initiés que les personnages de la comédie italienne, (Pantalon et Colombine, Estrella, Pierrot, Arlequin, Eusébius) y sont évoqués avec les couleurs mêmes dont Hoffmann aimait à les parer.

La suite comprend aussi des fantaisies de compositeur telles que Les Lettres dansantes et Chiarina construits respectivement sur les notes A. S. C. H. et S. C. H. A.; des charges: Marche des Davidsbündler contre les Philistins, Valse noble, Chopin; des souvenirs: Promenade. Aveu, et tout cela forme le plus charmant ensemble dont puisse rêver un amateur de bibelots précieux et d'estampes.

Monsieur Alfred Cortot interprêtant cette œuvre avec les grands dons qui nous sont familiers semble en avoir trouvé une expression définitive.

Ouverture de Patrie. Bizet.

Cette ouverture a été fixée sous le diaphragme de très heureuse façon et nous nous en félicitons. Bizet est en effet loin d'avoir parmi les compositeurs français contemporains la place d'honneur à laquelle il a droit. Cette ouverture témoigne d'un magnifique métier et plaira par son bel équilibre des masses orchestrales et par la délicatesse de ses solis.

Jack Hylton et ses boys enregistrent toujours pour Gramophone. Cela nous vaut chaque mois une série de danses très joliment dosées

et d'une sonorité ronde très agréable. Certaines toutefois sont d'un effet un peu facile mais j'ai remarqué pour ma part que ce sont celles là qui plaisent surtout.

Le Sacre du Printemps. Strawinsky.

Les discophiles vont enfin pouvoir serrer sur leurs rayons la partition vivante de ce ballet, une des plus démonstratives du début du siècle, la première du Sacre remonte à 1913.

Certes, depuis lors, Strawinsky a beaucoup évolué, ses recherches sont allées du rythme et de l'expression concrète à la construction abstraite et à la pure matière sonore, mais dans son œuvre, chaque nouvelle expérience prenant une forme définitive, ne peut laisser de sang froid.

Celle du *Sacre du Printemps* c'est la projection des mythes populaires primitifs, De l'« Adoration de la terre » jusqu'à l'« Action rituelle des Ancêtres » le rythme réveille dans notre inconscient des instincts millénaires que la police des religions n'a pu abolir complètement. Nous retrouvons en nous, cruelle et dure, la vieille animalité qui permit la conservation des races.

N'ont-elles pas résonné à nos oreilles avant même que l'orchestre nous les révéla, les mélodies heureuse et calmes de l'« Adoration »? De même dan l'ivresse de nos jeux d'adolescents, n'avons-nous pas hurlé et dansé les danse brutales des jeunes hommes? Nos lamentations n'avaient-elles pas la densité et l'âpreté de la basse dans le « Sacrifice »?

C'est par ce côté profondément humain plus encore que par sa grandeur épique et sa maitrise rythmique que le Sacre nous est cher.

D'autres diront la beauté de métier d'un compositeur pour qui les difficultés de timbre et d'acoustique sont comme un jeu subtil. D'autres diront aussi la puissance créatrice de cette passion rythmique qui a semblé l'emporter jusqu'aux *Noces*... Je veux, quand à moi, apporter à cette édition du *Sacre* l'hommage d'un homme, qui, loin d'Europe, découvre chaque jour un peu mieux l'humanité primitive et qui, brusquement mis en présence de cette fresque des rythmes essentiels, y retrouve exprimés avc la langue des Dieux les mouvements et les appels qui gonflent sa poitrine inquiète.

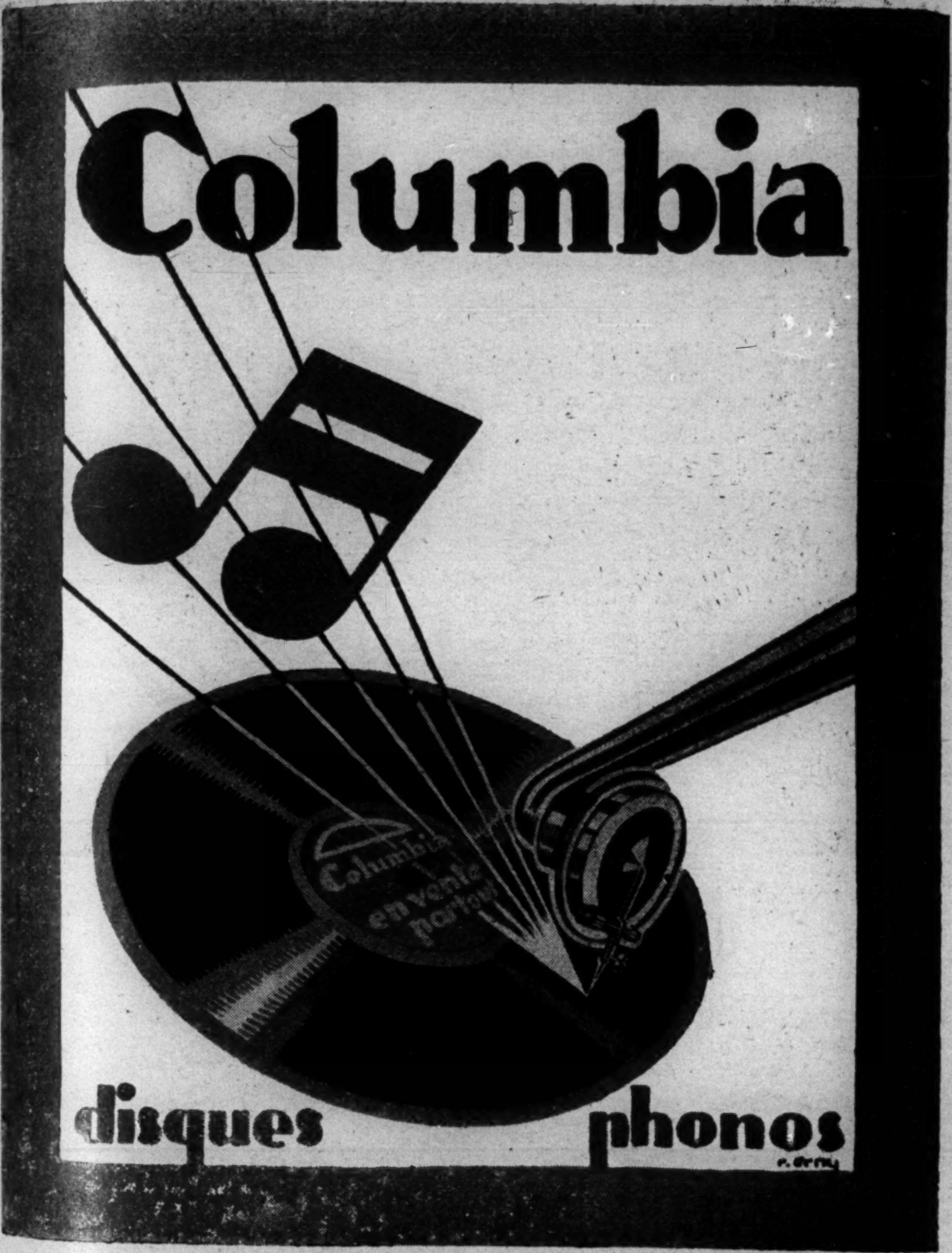
Jean MALAN.

Pour vos PHONOGRAPHES et DISQUES voir

PHONO MONTGRAND

24, Rue Montgrand, MARSEILLE

Appareils et Disques Columbia — Gramophone - Odéon - Pathé



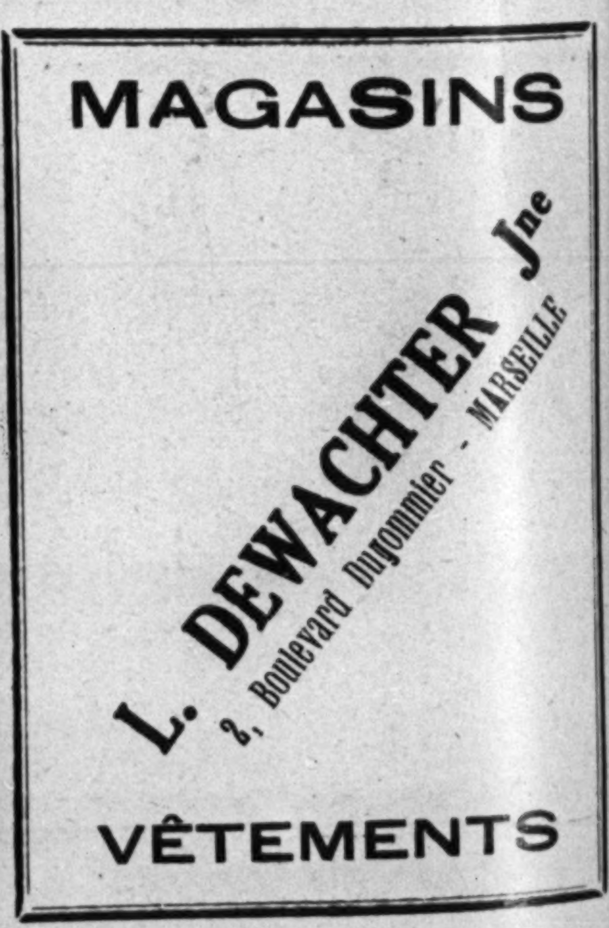
DEMANDER CHEZ VOS REVENDEURS

les disques indiqués dans la

Sélection Columbia

PHONOS et DISQUES
Panatrope Brunswick
COLUMBIA GRAMOPHONE
BRUNSWICK ODÉON
L. Gébelin
MARSEILLE
77, Rue St Férréol (1er étage) 77, Rue St Férréol

THÉ
DE
L'ÉLÉPHANT
P. L. DIGONNET & Cie Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE


MAGASINS
L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier - MARSEILLE
VÊTEMENTS

DISQUES ODEON :

Le Roi David d'*Arthur Honegger*. (Les chœurs de St-Guillaume de Strasbourg, sous la direction de M. Fritz Munch).

Il est assez singulier que le *Roi David* ait brusquement démocratisé la fortune musicale d'Arthur Honegger; car il n'échappe point aux gens de goût que cette œuvre n'est point la meilleure du jeune compositeur, qu'elle est même la moins originale. Mais le public, et même le public d'élite, se complait souvent dans de telles erreurs : c'est qu'il y trouve un encouragement tacite à sa paresse, à sa phobie de l'imprévu et à son besoin de concessions.

Certes, à l'audition du *Roi David*, j'admets qu'il est bien difficile de conserver son sang-froid et son libre-arbitre. Cette musique agit directement sur les nerfs et les compromet. Mais qu'à tête reposée on feuillette attentivement la partition, le décor change. Quoi? Tout ce lyrisme, toute cette fougue n'étaient donc faits que de réminiscences et où l'on avait cru surprendre le visage angoissé de l'inspiration on ne découvre plus que les masques de Bach, de Haendel, de Gounod, de Debussy, de Florent Schmitt et de Stravinsky? Je dis bien « les masques », — car Honegger est assez habile pour les accrocher successivement sur son propre visage, sans qu'ils paraissent tout d'abord le défigurer.

Or, c'est justement cette habileté qui est haïssable dans *Le Roi David*. Le disque nous le prouve aujourd'hui, une fois de plus. Si techniquement parfaits qu'ils soient, les enregistrements de ces chœurs souffrent de cette erreur qu'Honegger a commise au préjudice de lui-même. Ils seraient grands et beaux, mais mon émotion se galvaude dès que je devine, ici ou là, un procédé, un tic, — une complaisance.

Louis Emié.

Ai-je besoin d'ajouter que la sévérité avec laquelle je crois devoir juger la musique d'Honegger n'a rien à voir avec la qualité absolument hors de question (et hors de pair) de son enregistrement. Il ne faudrait point non plus que de telles tentatives puissent être découragées, parce que des réserves sont faites sur la seule valeur *musicale* d'une œuvre. En soi, l'enregistrement du *Roi David* est une aubaine, et il faut louer Odéon de nous l'avoir donnée. Certes la jeune musique française doit se féliciter de tant de sollicitude, et nous attendons maintenant les œuvres de quelques-uns de ses plus représentants: Georges Auric, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre avec ses adorables *Jeux de plein air* et Louis Durey, avec ses très beaux *Quatuors*, ses charmantes *Sonatines* pour le piano, ses mélodies parmi lesquelles les émouvantes *Images à Crusoé*.

DISQUES COLUMBIA

Chœurs a capella (Orlando di Lasso et Claude Debussy).

Voici une belle prouesse du disque : l'enregistrement de chœurs *a capella,* comprenant trois MADRIGAUX du grand polyphoniste de la Renaissance, Orlando di Lasso, et deux CHANSONS de Claude Debussy, sur les rondels de Charles d'Orléans, remarquablement exécutés par la chorale « Coecilia » d'Anvers, sous la direction de M. Louis de Vocht.

N'y aurait-il là qu'une belle leçon de musique, déjà ces deux petits disques vaudraient la peine qu'on les écoute dévotieusement. Mais à l'intérêt purement historique s'ajoute bientôt une émotion de qualité plus profonde : il s'agit d'authentiques chefs-d'œuvre, rarement joués et partant mal connus, auxquels le disque va désormais conférer une sorte de permanente résurrection.

Il est, du reste, assez curieux de voir réunis sur un même catalogue et par une même interprétation, les deux noms émouvants d'Orlando di Lasso et de Claude Debussy, — le premier jetant les bases sévères d'un contrepoint rigoureux et cependant enjoué, le second ajustant la plus libre des inspirations musicales aux règles de ce même contrepoint dont il avait, pour notre joie persistante, ensoleillé les moroses perspectives. Entre les MADRIGAUX d'Orlando di Lasso (D 19 214) et les CHANSONS de Claude Debussy (D 19 215), je ne fais ni ne vois aucune différence : les uns comme les autres possèdent la même architecture polyphonique, la même technique assurée, et aussi le même esprit, la même sensibilité, le même charme, la même fraîcheur. Une rencontre qui défie ainsi les siècles n'est point cependant miraculeuse et n'a rien de fortuit : Claude Debussy « musicien français », préférait Rameau à Gluck, et cherchait sans cesse à renouer avec les plus lointaines et les plus exactes traditions d'une musique essentiellement faite pour le cœur d'abord, et l'esprit ensuite. Et de même qu'il goûtait les grands clavecinistes français du XVII^e^ siècle, il aimait ces polyphonistes de la Renaissance qui jouaient avec la voix humaine un jeu savant et serré. Il voulut non point imiter les uns et les autres, mais rajeunir en leur compagnie un art dévoyé par des influences étrangères. Il y réussit et c'est une de ses innombrables gloires.

Et maintenant, notre joie serait complète si les grands éditeurs de musique enregistrée consentaient à livrer au microphone ce chef-d'œuvre LA BATAILLE DE MARIGNAN et TROIS CHANSONS de Maurice Ravel, si vives et tellement de chez nous...

Louis EMIÉ.

La Société Générale de Presse et d'Edition

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

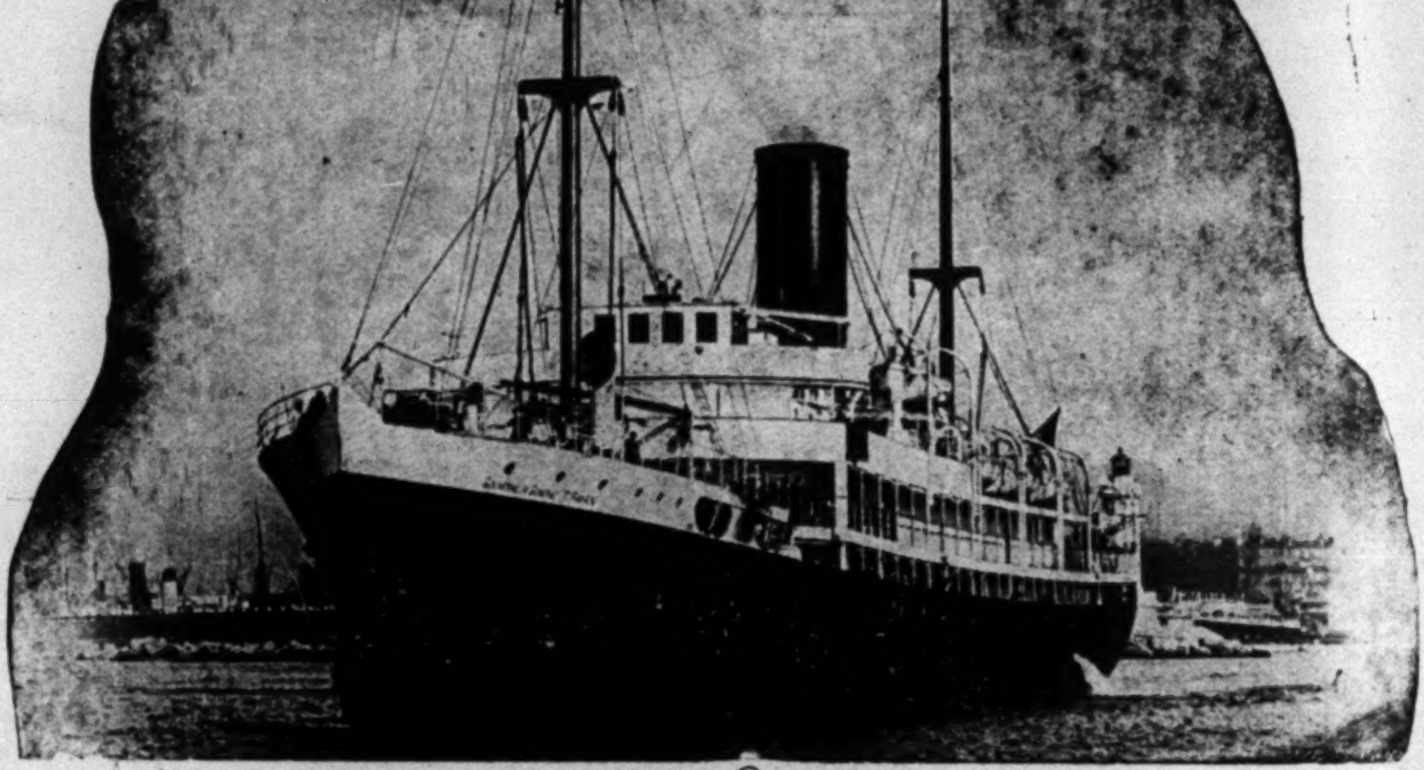
ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
58, rue de l'Hôtel de Ville LYON

L'Afrique du Nord par Marseille ou Port-Vendres

Cie de NAVIGATION MIXTE



DÉPARTS HEBDOMADAIRES

de MARSEILLE :

pour **Alger**, le Mardi à 12 heures et le Vendredi à 18 heures ;

pour **Bône** et **Philippeville**, le Mercredi à 12 heures.

pour **Tunis**, le Lundi à 17 heures.

de PORT-VENDRES :

pour **Alger**, les Lundi et Vendredi à 10 heures.

pour **Oran**, le Dimanche à 10 heures.

Croisières aux Iles Baléares, départ tous les Vendredis.

DIRECTION : MARSEILLE, 1, La Canebière
PORT-VENDRES : AGENCE, Gare Maritime
PARIS : BUREAU DES PASSAGES, 5, Rue Edouard-VII

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

R. C. Marseille No 23.032

Service Postal pour la Corse : Départs quotidiens du Continent pour la Corse et vice-versa.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : Départs réguliers tous les 8 jours de Marseille et tous les 24 jours de Marseille et Gênes pour le Sénégal, la Guinée Française, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or, le Togo, le Dahomey, la Nigeria, le Cameroun et le Gabon.
Services sur le Levant, la Mer Noire et le Danube : Départs par quinzaine pour Gênes, Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla.

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser :

à MARSEILLE : au Siège Social, 5, rue Beauveau. — à PARIS : Agence Générale de Passages, 2, rue Edouard VII ; Agence de Fret, M. GUILLAUMARD & Cie, 12, rue de la Victoire.

LE GRAND THEATRE DRAMATIQUE DE LENINGRAD

A L'OCCASION DE SON Xᵉ ANNIVERSAIRE

Le Grand Théâtre Dramatique de Leningrad date des années de la guerre civile, du blocus et de l'intervention étrangère. Il portait sur son étendard de combat ces mots : « A un peuple héroïque, un spectacle héroïque » — formule du grand poète Alexandre Block qui fut son premier animateur. Cette formule préconisait un théâtre luttant avec le répertoire petit bourgeois de salon des autres théâtres dramatiques, et organisateur de spectacles grandioses de tragédie, de comédie, de drame romantique et de mélodrame. Il devait chercher de nouvelles ressources dans les œuvres des classiques mondiaux comme Schakespeare, Schiller, Molière, Victor Hugo et Goldoni — en tirant de la sublimité du pathétisme classique ce qui correspondait à notre époque. Le public attendait un spectacle d'une expression puissante capable d'opérer une réaction vigoureuse et saine sur le spectateur, et des paroles d'une netteté tranchante. Le Grand Théâtre Dramatique s'efforce donc de créer un style spécial. Il donna des représentations à grand spectacle adéquat à un public rêvant d'action de masses, et habitué aux événements grandioses. Des décors au pittoresque coloré, des scènes de masse, une musique appropriée, des acteurs soulignant le pathétisme des sentiments héroïques, contribuaient à la magnificence des spectacles. On sentait battre sur la scène le rythme de l'époque. Tel fut « le visage » du Grand Théâtre Dramatique aux premières années de son existence. Pendant quelques années, le Grand Théâtre Dramatique fut l'unique théâtre à Leningrad suivant opiniâtrement la ligne du grand théâtre classique. Il a atteint dans ce domaine des résultats notables. Son groupe de décorateurs du « Monde des Arts » (Doboujinsky, Chouko, Alexandre Benoit) et ces acteurs ont fait montre de qualités brillantes. Le Théâtre révéla un acteur tragique hors pair dans la personne de N. Monahov, un artiste comique fort connu. Les créations de Monahov, dans « Don Carlos » de Schiller et autres tragédies ont été remarquables.

Entre 1923 et 1925 le Grand Théâtre Dramatique de Léningrad travailla à l'élaboration d'une thématique contemporaine, sans abandonner sa première conception de spectacles grandioses tragiques et comiques. Il infusa dans ces spectacles un nouveau contenu. a forme, à son tour, se subordonna au contenu, s'efforçant de faire face aux nouvelles exigences. Le théâtre se mit à rêver à une représentation théâtral purement soviétique. Alors il monta des pièces de dramaturges contemporains, soviétiques et occidentaux, proches idéologiquement de notre public. Dans le domaine de la comédie, les pièces satiriques occupèrent une place prédominante. (La Couronne et la Cape », « La forêt vierge »,

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

« Babouk », « Les Marchands de Gloire »). Dans le domaine de la tragédie, les résultats furent moins marquants. Le théâtre s'efforça de créer la tragédie industrielle, la tragédie s'inspirant du labeur des masses. « Le Gaz » (1923) et « La Révolte des Machines » (1924) ont été les premiers essais dans ce genre. Ces essais présentent, en dehors de leur teneur, un intérêt formel; on y sent que le Grand Théâtre Dramatique est sur le point de renoncer aux mises en scène à la magnificence grandiose, si caractéristiques pour la première période de son existence. C'est à Leningrad que le peintre Y. Annenkov commença à appliquer en premier lieu pour la structure extérieure du spectacle industriel et « urbanist », les méthodes du constructivisme schématique dans l'original style « américanisé » si à la mode à cette époque. Le Grand Théâtre Dramatique devient ainsi le centre, à Leningrad, des innovations scéniques, aussi bien en ce qui concernait le répertoire, que la mise en scène. Les années ont confirmé la justesse de sa position. Au cours des deux dernières saisons, même les anciens théâtres académiques commencèrent à s'acheminer dans cette voie.

Le théâtre fit appel en dehors d'Annenkov, à toute une pléiade d'autres artistes en vue de Leningrad. (A. V. Lebedev, V. Hodassévitch, M. Lénine, V. Dmitriev, M. Akimov, etc.) Tous ces artistes ont contribué à la rénovation des formes scéniques, dans le plan dynamique, et ont amené le théâtre à ce type de spectacle industrialisé dans lequel l'électricité, le radio et le cinéma tiennent une grande place, et qui constitue un problème formel des plus intéressants.

Mais le problème de la constitution d'un nouveau répertoire est un problème encore plus important. Dans les années 1923-1924, le Grand Théâtre Dramatique demanda le concours d'écrivains et dramaturges soviétiques capables de revêter d'une forme artistique les sentiments actuels.

Toutes les tentatives de rénovation du Grand Théâtre Dramatique ne furent pas heureuses, à un égal degré. Ainsi, il eut des pièces qui quittèrent l'affiche après quelques représentations. D'autres firent de grandes recettes, pendant quelques années de suite, sans qu'on pût les considérer néanmoins comme des conquêtes artistiques et sociales, à l'actif du théâtre. Les pièces les moins intéressantes sont les essais de dramaturgie historique, essais superficiels mettant en lumière les coulisses du régime tsariste. Les illustrations historiques « Le complot de l'Impératrice » et « Asef », par Tolstoï-Schegolev connu-

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral, 45

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix

toutes les nouveautés
la parure
le vêtement
l'ameublement
le confort
LES nouvelles GALERIES de PARIS
73-75, La Canebière
MARSEILLE
studio ARS marseille

Avant tout ACHAT
votre Intérêt vous commande
de visiter la plus ANCIENNE Maison Marseillaise
LE

23, rue St-Ferréol - 19-21, rue Vacon
Téléphone : DRAGON 19-75, 19-76

rent pendant deux saisons un grand succès. Elles fournissaient un aliment spécifique à la curiosité petite-bourgeoise d'une partie de nos spectateurs. Les écarts de la ligne d'une thématique soviétique s'expliquent en grande partie par les conditions objectives dans lesquelles devait travailler le théâtre : il manquait de pièces adéquates à l'époque.

Depuis le théâtre a brisé avec ce genre, adoptant une thématique purement soviétique. Il a montré des pièces peignant la vie et la société actuelle, ou le passé révolutionnaire. Un groupe de pièces s'inspire de la guerre civile : « La Révolte » et « la Brisure » de Lavriénev et « Loubov Yarovaya » de Trénev. Les problèmes de la vie contemporaine, qui préoccupent l'opinion publique ont été traités dans « la Croissance » de Gliébov et « L'Homme au portefeuille » de Faiko.

Le théâtre a posé le problème du spectacle « Colonial », a donné des tableaux des mœurs actuelles (« La Femme » de Triénev) et esquissé le standard du spectacle soviétique de comédie (« La Lune à gauche » de Bill-Biélotzerkobsky). Avec « Les Ennemis » de Lavriéniev, le théâtre porte à la scène la menace d'une guerre nouvelle, et pose devant le spectateur le problème de l'autovérification.

Certaines des pièces mentionnées prêtent, certes, matière à discussion. Mais elles ont permis au théâtre de monter des spectacles vraiment contemporains, tant par l'acuité des problèmes posés que par les initiatives formelles et exigeant de l'acteur des procédés expressifs.

La troupe du Grand Théâtre Dramatique de Léningrade compte de grands talents : les vétérans Monakhov, Lavrentiéva, Sofronov, Mitchourine, Komarovskaia, Karatyguina, Bogdanovsky. Elle se complète par de jeunes forces dont la plupart s'éduquent par le théâtre lui-même.

Parmi les régisseurs travaillant à ce théâtre au cours des dernières années, il sied de mettre au premier plan. A. Lavrentiev, un des fondateurs du théâtre. Merveilleux acteur et metteur en scène expérimenté et réfléchi, il fait montre d'extraordinaires qualités de pédagogue, dans son travail avec les acteurs. Pendant les dernières années lui ont été adjoints les jeunes régisseurs Veissbrem, Kroll, Gripich et K. Tverskoi.

S. Mokoulsky.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON 148, Rue Sainte MARSEILLE

Remorquage de Haute Mer — Sauvetage

Fourniture d'eau douce aux Navires

Adresse télégraphique : Chambon-Remorquage-Marseille

Téléphone : Direction : Dragon 4-98, 26-75, 56-48, 74-17 — Poste Vigie : Colbert 7-72

Agence à Paris	Agence à Cette
CONSORTIUM SAVON Frères	JOSEPH EUZET
56, Rue la Boétie, PARIS	17, Quai Noël Guignon, CETTE
Télég. Savonrice-Paris - Tél. Elysées 19,51,63,98	Télég. Joseph Euzet Téléphone : 0.37

La T. S. F.

LE THEATRE RADIOPHONIQUE

Contrairement à l'opinion assez répandue dans le public, le théâtre radiophonique est encore à créer.

Il serait exagéré de dire que les œuvres diffusées par nos stations de Téléphonie sans fil ne font pas, au préalable, l'objet d'une certaine adaptation. Cependant, les méthodes actuelles, appliquées en matière de radiophonie théâtrale, sont nettement insuffisantes pour répondre aux multiples exigences du théâtre proprement dit.

Ce dernier, par ses décors, s'adresse à notre vue, ce qui produit, sur le spectateur, un effet tout aussi important que la musique qui s'adresse à notre ouïe.

L'auditeur, au contraire, ne voit rien. Tout, pour lui, se résume en une question d'audition. Les nuances ne lui parviennent que sous forme de sons. L'orchestre, c'est des sons ; le dialogue, c'est des sons ; les décors, c'est encore des... sons. Il est donc indispensable, pour donner à l'auditeur une illusion aussi profonde qu'au spectateur, de trouver la formule des décors « sonores ».

Il y a là, évidemment, une énorme difficulté à surmonter, et je conçois fort bien que certains critiques aient prédit l'insuccès du théâtre radiophonique. Toutefois, pour ma part, je ne partage pas ce pessimisme un peu hâtif et considère qu'il convient d'encourager tous ceux qui travaillent, d'ailleurs gratuitement, au succès du radio-théâtre.

Le meilleur moyen de prodiguer cet encouragement, c'est d'accueillir favorablement toutes les innovations intelligentes faites dans ce domaine et d'accorder confiance à ce théâtre plus moderne que nous.

Dans ses débuts, le cinéma apparut plutôt comme une « curiosité scientifique » que sous l'aspect d'un théâtre spécial appelé à obtenir, en quelques années, un succès prodigieux. Pourtant, aujourd'hui, personne ne peut soutenir que l'art cinématographique n'est pas un art complet et parfois supérieur à celui de la scène classique.

Les perfectionnements apportés au cinéma ont certainement contribué, très puissamment, à lui établir sa réputation actuelle, mais pendant cette période de progrès techniques, le public s'est habitué aux projections cinématographiques.

En matière de radio-théâtre, le problème est à peu près le même.

Dans peu de mois, nous verrons les auditeurs saisir aisément tous les détails, même les plus subtils, des émissions radiophoniques que la science radio-électrique aura, pendant ce temps, porté à un degré de perfection infiniment supérieur.

Charles Isnard.

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

Toujours "en beauté"

Votre miroir vient de vous le dire: « Aujourd'hui vous êtes en beauté ». Vous voici heureuse, heureuse de vivre, heureuse d'être belle. Pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoi demain votre charme serait-il diminué ?

Assurez-vous, sans cesse, ce teint qui vous fait plus jolie.

C'est tellement simple : employez une bonne poudre. Vous préférerez la POUDRE NYMPHEA - qui est fine, qui " tient ", qui n'abîme pas la peau - vous la préférerez parce qu'elle vous assurera définitivement un teint jeune, naturel et parce qu'elle est moins cher. Elle vous est présentée

en sachet, vendu 2 francs,

prix qui serait impossible si elle était présentée, comme tant d'autres, dans un luxueux mais inutile habillage. Demandez à votre parfumeur

La poudre NYMPHÉA

qui rend plus jolie

Exigez la nymphe dans l'ovale vert

Gros: Lorenzy-Palanca

LA PERFECTION NE TOUCHE QUE LES CONNAISSEURS, LA MÉDIOCRITÉ VA DROIT AUX FOULES.

ESSAYEZ LES 6 CYL.

VOISIN

13 ET 24 CH.

AUTOMOBILES **VOISIN**
SUCCURSALE DE MARSEILLE
36, COURS LIEUTAUD
5, RUE DE LORRAINE
TÉLÉPHONE D. 63-31